

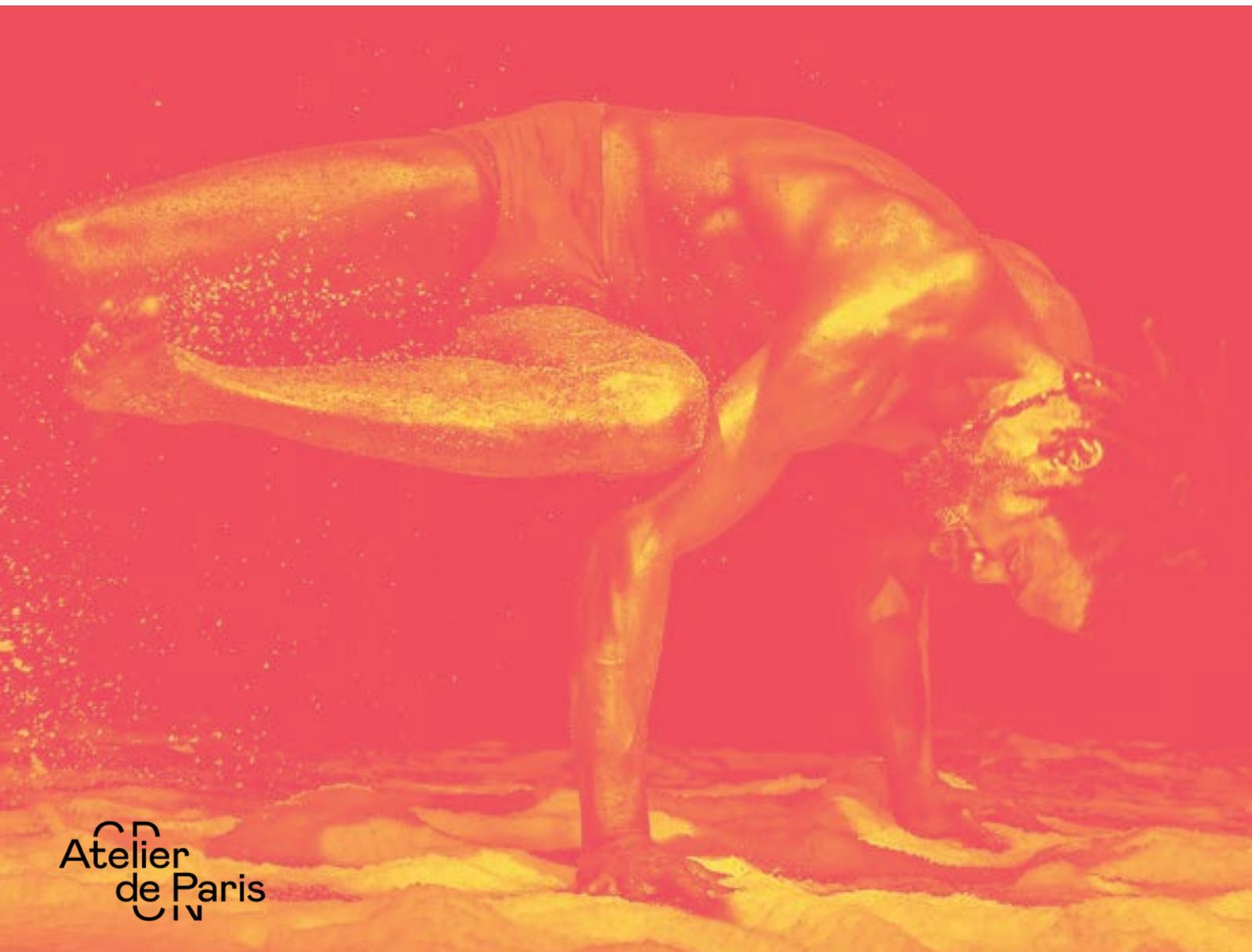
JUNE EVENTS

DANSE · PARIS · CARTOUCHERIE

18^E ÉDITION

22 mai → 8 juin 2024

REVUE DE PRESSE



CD
Atelier
de Paris
CIN

ATELIER DE PARIS / CDCN
Centre de développement chorégraphique national

L'Atelier de Paris / CDCN est une association loi 1901 subventionnée par :



L'Atelier de Paris remercie les partenaires du festival JUNE EVENTS :

la
vie
brève



Institut finlandais



L'Atelier de Paris remercie les partenaires médias :

la terrasse

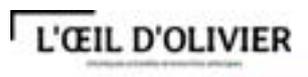


Table des matières

PRESSE ÉCRITE

Quotidiens nationaux

Libération, 21 janvier 2024	8
L'Humanite, 9 juin 2024	10

Magazines hebdomadaires

Télérama Sortir, mai 2024	12
Télérama Sortir, mai 2024	13
Télérama Sortir, mai 2024	14
Paris et moi, mai 2024	15
Politis, juin 2024	16
Télérama, juin 2024	18

Magazines mensuels

La Terrasse, mars 2024	19
Transfuge, avril 2024	20
Transfuge, avril 2024	21
La Terrasse, mai 2024	22

PRESSE WEB

Sceneweb, 6 février 2024	26
Un fauteuil pour l'orchestre, 7 février 2024	27
La Terrasse, 27 février 2024	29
Scèneweb, 10 avril 2024	30
Scèneweb, 10 avril 2024	32
L'Œil d'Olivier, 11 avril 2024	33
Scèneweb, 11 avril 2024	35
Scèneweb, 13 avril 2024	37
Scèneweb, 13 avril 2024	39
Scèneweb, 14 avril 2024	40
A voir à danser, 22 avril 2024	41
La Terrasse, 23 avril 2024	42
La Terrasse, 23 avril 2024	43
La Terrasse, 23 avril 2024	44
La Terrasse, 23 avril 2024	45
La Terrasse, 23 avril 2024	46
La Terrasse, 23 avril 2024	47
La Terrasse, 23 avril 2024	48
La Terrasse, 23 avril 2024	49
La Terrasse, 23 avril 2024	50
La Terrasse, 23 avril 2024	51
La Terrasse, 23 avril 2024	52
Danses avec la plume, 7 mai 2024	53
Les trois coups, 13 mai 2024	54
L'Œil d'Olivier, 15 mai 2024	56
D'ailleurs et d'ici, 16 mai 2024	58
Best American Poetry, 17 mai 2024	60
Cult news, 17 mai 2024	61
L'Œil d'Olivier, 18 mai 2024	65
L'Œil d'Olivier, 18 mai 2024	66
Cult news, 18 mai 2024	68
Transfuge, 20 mai 2024	71
Danser Canal Historique, 20 mai 2024	73
Danser Canal Historique, 20 mai 2024	75
Mouvement, 21 mai 2024	80

Table des matières

PRESSE WEB		
	Follow Paris, 22 mai 2024	81
	Mouvement, 22 mai 2024	82
	Danser Canal Historique, 22 mai 2024	83
	Danses avec la plume, 23 mai 2024	85
	L'Œil d'Olivier, 23 mai 2024	88
	Paris.fr, 23 mai 2024	89
	Newsdays, 23 mai 2024	90
	L'Œil d'Olivier, 24 mai 2024	92
	Unidivers, 26 mai 2024	94
	Danser Canal Historique, 26 mai 2024	95
	Arts chipels, 27 mai 2024	99
	Etcetera, 28 mai 2024	103
	Danser Canal Historique, 29 mai 2024	108
	Cult news, 30 mai 2024	113
	Scènweb, 30 mai 2024	115
	Cult news, 31 mai 2024	116
	Théâtre du blog, 31 mai 2024	117
	Follow Paris, 31 mai 2024	118
	Danser Canal Historique, 1er juin 2024	119
	Danses avec la plume, 2 juin 2024	123
	Un fauteuil pour l'orchestre, 2 juin 2024	124
	Newsdays, 2 juin 2024	125
	Resmusica, 4 juin 2024	126
	Théâtre du blog, 4 juin 2024	128
	Mouvement, 4 juin 2024	129
	A voir et à danser, 6 juin 2024	130
	Cultnews, 7 juin 2024	132
	Ubiquité culture(s), 9 juin 2024	135
	Danser Canal Historique, 9 juin 2024	137
	Danser Canal Historique, 9 juin 2024	139
	Théâtre du blog, 10 juin 2024	141
	Danser Canal Historique, 11 juin 2024	142
	À voir et à danser, 11 juin 2024	143
	Un fauteuil pour l'orchestre, 12 juin 2024	145
	Danser Canal Historique, 13 juin 2024	146
	Resmusica, 13 juin 2024	150
	Un fauteuil pour l'orchestre, 14 juin 2024	152
	L'Œil d'Olivier, 14 juin 2024	154
	Best American Poetry, 14 juin 2024	156
	Danser Canal Historique, 15 juin 2024	159
	Un fauteuil pour l'orchestre, 18 juin 2024	163
RADIO		
	RFI, 22 mai 2024	166
	France TV Info, 28 mai 2024	167
	Le Beau Bizarre, 3 juin 2024	172
	France Inter, 6 juin 2024	174

Presse écrite

Profil

Ayelen Parolin, destin animé

Article réservé aux abonnés

Créatrice de farces cartooniques inclassables, cette Argentine installée à Bruxelles tourne cette saison avec des danseurs hors pair fédérés par sa passion de la joie, de l'idiotie et du jeu.

par [Ève Beauvallet](#) et photo Anne-Sophie Guillet

publié le 21 janvier 2024 à 10h34

On aurait juré qu'Ayelen Parolin passait ses dimanches devant les cartoons d'hier et d'aujourd'hui, étudiant ici la motricité de *Bip bip et Coyote*, là l'importance des jeux de regards chez Jim Carrey, là encore la dislocation du corps de Bug's Bunny. Sinon, comment expliquer qu'elle parvienne à chorégraphier une [farce muette comme Simple](#), aussi riche en mignardises burlesques, en onomatopées et en organismes vivants non identifiés ? Mais non, bizarrement, cette curieuse artiste argentine installée à Bruxelles n'est ni fan des *Minions* ni de *South Park*. Elle a simplement cherché, avec les trois danseurs monstres qui ont créé avec elle cet inénarrable hit, à mettre en forme le refoulé des danseurs. *«Tout ce qu'on cherche à cacher de nos comportements à la vie, comme à la scène, on l'a exhibé ici. La manière de camoufler les erreurs sur un plateau, les ratages en répétition, tout cela nous a beaucoup amusés.»* Et l'on sait désormais à quel point le plaisir et la joie sont les deux mamelles que tête avec frénésie cette quadra à l'œil juvénile, qui s'est donné le cap suivant dans la vie : devenir une parfaite idiote. Un sacré boulot.

«Je n'avais pas les codes»

Un jour, en effet, Ayelen Parolin tombe devant *les Idiots* du cinéaste danois Lars von Trier, *«en gros un groupe de gens qui jouent les débiles mentaux dans un bus ou un resto»*. Et c'est comme si elle reconnaissait d'un coup une disposition d'esprit ou de comportement qu'elle couve en elle depuis petite fille, et qui lui ont toujours valu d'être étiquetée, disons, *«pas très nette»*. C'était pas très net, cette enfant de Buenos Aires qui parlait seule devant sa glace et étouffait dans les cours de danse classique corsetés. C'était pas très net, plus tard, de vouloir embrasser une carrière d'artiste contemporaine valorisée par l'intelligentsia mais de s'éclater à danser la cumbia dans des programmes TV jugés vulgaires. C'était pas très net, une fois arrivée en Europe au tournant des années 2000, de travailler avec des artistes aux familles esthétiques si différentes. Pour dire que sa façon de danser, elle-même, était bizarroïde, un chorégraphe lui a un jour signifié qu'elle était *«trop latino»*.

A-t-il voulu parler de cette manière de rire de plaisir, comme à présent devant nous, lorsqu'elle se souvient des justaucorps à tête de hamburger que sa costumière a voulu concevoir ? *«Je sais pas, divague-t-elle derrière son sourire d'écureuil et ses lunettes à montures noires énormes, c'est juste que je n'avais pas les clés, pas les codes, que ce soit devant le milieu de la danse contemporaine ou dans la société européenne : je me baladais dans les quartiers arabes de Bruxelles en crop-tops et minijupes, je parlais très mal le français, j'étais complètement décalée.»* Elle l'est heureusement restée, en partie grâce à la grande performeuse espagnole La Ribot, qui l'a convaincue de faire ses propres créations plutôt que d'espérer danser pour *«Wim Vandekeybus et Meg Stuart, mon grand rêve, pourtant»*. Son premier solo en 2004 porte en titre sa date de naissance (25.06.76) et se présente comme un collage de ses danses d'enfants. C'est tout de suite drôle, *«sans que ce soit très volontaire. Et puis je me suis rendu compte que ce qui m'apportait le plus de joie, c'était d'entendre les salles rire»*.

Paysages corporels

Elle intègre à sa danse les animaux, les végétaux, le chamanisme (son prénom «Ayelen» est d'origine mapuche, peuple autochtone auquel elle est familialement liée) dans des paysages corporels psychotropicaux. Puis elle trouve sa «Bible», le livre qui parle de sa planète à elle, le *Traité de l'idiotie* du philosophe Clément Rosset. Elle le cite : *«La joie est, par sa définition même, d'essence illogique et irrationnelle.»* Elle cite aussi Johan Huizinga dans *Homo ludens* qui écrivait : *«Le jeu se refuse à toute analyse ou interprétation logique. Par conséquent, il ne peut être fondé sur aucun lien rationnel. Le jeu est irrationnel.»* Mais en période de création, avec les danseurs, elle ne cite pas grand-chose, assume-t-elle, ne convoque pas de milliards de références. *«J'adore que le corps raconte quelque chose d'imprévu.»* Bientôt, alors que ses deux cartoons expérimentaux *Simple* et *Zonder* poursuivront leur tournée, Ayelen Parolin créera une grande forme avec les danseurs du ballet de Lorraine, *Malon*. Privilège des idiots sur les écorchés, elle retrouvera la page blanche avec un plaisir absolu.

***Simple*, les 13 et 14 février à Strasbourg, le 17 à Bruxelles, en 2025 à Nancy et Cherbourg. *Zonder*, le 6 février à Liège, le 8 à Mons, le 8 juin à Paris dans le cadre du festival June Events. *Malon*, du 23 au 26 mai à l'Opéra National de Nancy**

l'Humanité

« SOA RATSIFANDRIHANA » : ET SOUS LE CORSET COLONIAL, DES CORPS SE LIBÈRENT

Dans une pièce qui magnifie la réappropriation des gestes ancestraux, la chorégraphe malgache Soa Ratsifandrihana trouve une forte inspiration à partir de racines enfouies.

CULTURE ET SAVOIR

🕒 3min

Publié le 9 juin 2024

Mis à jour le 9 juin 2024 à 17:20

[Muriel Steinmetz](#)



La chorégraphe malgache Soa Ratsifandrihana a présenté *Fampitaha, fampita, fampitana* (cela signifie la comparaison, la transmission, la rivalité) au festival June Events¹ (1). C'est le deuxième volet d'un diptyque entamé avec *Rouge cratère*. Il y a deux hommes (le musicien Joël Rabesolo, le performeur Stanley Ollivier) et deux femmes (la chorégraphe elle-même et la performeuse Audrey Merilus). Ils sont vêtus à la façon des Blancs au temps des colonies. Le corset étrangle la taille, les jupes se superposent aux jupons comme autant de pelures dont il faudra se défaire en cours de route. Engoncés, ils mettent des gants, au propre comme au figuré, blancs de préférence, après avoir décliné leur origine. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Haïti, Martinique, Guadeloupe, Madagascar, France et Belgique.

l'Humanité

Tous ont une identité fractionnée, liée à un territoire colonisé. Tous sont descendants d'exilés. Commence une étude violente où les corps répètent la leçon, jadis apprise à coups de trique, même si la fierté se lit à même les traits. Le regard digne se porte en avant. À commencer par celui de Soa Ratsifandrihana, qui a fait ses classes chez **Boris Charmatz** et **Anne Teresa de Keersmaeker**. On la connaît davantage en solo. C'est sa première pièce de groupe. Elle réunit ici un échantillon d'enfants de la diaspora. Ensemble, ils se défont des couches de tissu superposées, après avoir esquissé des pas de danse de salon. Les corps policés, astreints à des gestes complexes, dissimulent une mémoire d'avant les colonies, mémoire enfouie à même la chair, mémoire balayée d'un revers de main par le maître servant l'injonction assimilatrice.

Le pli jadis imposé par l'Histoire

La mise à nu a lieu dans les riffs à la basse. Sous les oripeaux, les corps bouillonnent, se postent au garde-à-vous, selon le pli jadis imposé par l'Histoire. Corps réfractaires, raidis, décérébrés, jetés sans retour dans la bataille. Sous l'enrôlement collectif se joue une hésitation, s'insèrent des déhanchements venus de la culture pop. Nulle hiérarchie entre culture savante et sous-culture, avec un brusque dégageant du groupe, comme pour apprendre enfin à désapprendre.

Chaussés de bottes futuristes en argent, tous mis sur un pied d'égalité après que le créole a été convoqué et que le mutisme, la langue coupée, a pu s'offrir la possibilité du langage, les trois interprètes se lancent, chacun à son tour, dans des pas neufs. La transmission, une fois que le corps n'est plus assujéti au regard de l'autre, se fait d'individu à individu, en une chaîne continue de gestes. Fini le rose des robes, le kaki mental, les bottes couleur argent. Voilà la force de cette pièce, grâce à l'intensité de présence vécue de bout en bout dans des corps qui incarnent, des pieds à la tête, la soif de réappropriation de soi sans trop savoir comment.

1. La pièce a été créée au festival June Events, qui vient de s'achever. Elle sera donnée, du 18 au 22 septembre, à la MC93 de Bobigny. ↔

Têtes d'affiche

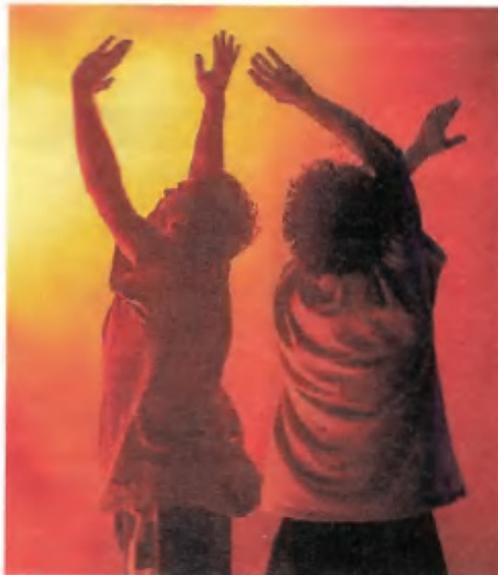
Surprise

L'OPÉRA COSMIQUE

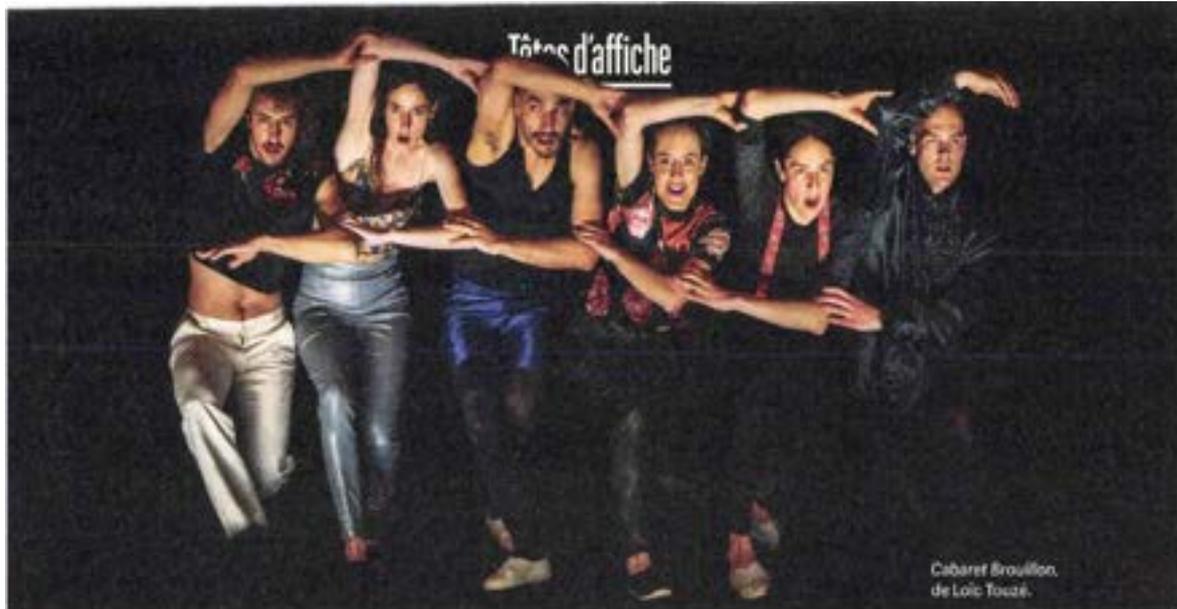
«*Heliosfera*», la chorégraphie de Vania Vaneau, est une invitation à contempler les astres.

En 2014, dans *Blanc*, on découvrait Vania Vaneau dans un jardin, tournoyante, recouverte de tissus. En 2021, dans *Nebula*, elle apparaissait en prêtresse, le corps enduit de charbon, dans un bois. La chorégraphe se lie de nouveau aux éléments avec *Heliosfera* (en intérieur cette fois) pour explorer les propriétés et les effets de la lumière solaire. Prédestinée à la danse, elle grandit dans les théâtres, à Sao Paulo d'abord, puis en France, où sa mère, chorégraphe, collabore avec Ariane Mnouchkine et Maguy Marin. Imprégnée par l'aura de ces artistes, Vania Vaneau débute avec Maguy Marin, après un passage à Paris, célèbre école de danse contemporaine bruxelloise. Elle s'éloigne des studios pour s'adonner à la création : «*Heliosfera s'est nourri de "retraites d'études" au domaine de Boissets, dans les gorges du Tarn ; dans des grottes en Lozère ; et à l'observatoire du pic du Midi*», explique-t-elle. À partir de ces expériences avec les quatre interprètes de la pièce, elle crée sur scène une atmosphère éblouissante qui pousse à la contemplation, convoquant l'astronomie et des mythologies liées au soleil. «*Nous avons une méconnaissance énorme de notre environnement. L'observation des astres permet de constater que l'on ne peut pas tout contrôler ; retrouvons un lien avec ces corps célestes.*» *Heliosfera* apparaît comme un rituel contemporain. — **B.Ma.**

| *Heliosfera*, de Vania Vaneau | Le 25 mai, 21h
| Dans le cadre de June Events | Atelier de Paris, Cartoucherie, 2, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e
| 01 41 74 17 07
| atelierdeparis.org
| 10-20€.



Vania Vaneau crée sur scène une atmosphère éblouissante qui pousse à la contemplation.



Gros plan

WILLKOMMEN, BIENVENUE...

Des chorégraphes s'inspirent des codes du cabaret, petit frère populaire, créatif, complice avec le public, de la danse contemporaine.

1892
Création de la « danse serpentine » de Loïe Fuller à New York, montrée aux Folies-Bergère et à l'Expo universelle de 1900, puis copiée dans les cabarets.

1916
À Berlin, Valeska Gert refuse de choisir entre danse et théâtre.

1933
Sortie de *La Rose blanche*, premier film égyptien parlant.

2009
Création de *La Chance*, de Loïc Touzé, qui monte un cabaret imaginaire.

2014
Radhouane El Meddeb crée *Au temps où les Arabes dansaient...*, pensé comme un cabaret nostalgique.

ALICE GAUTHIER

Paris est connu pour ses cabarets, lieux de créativité pluridisciplinaires, tantôt expérimentaux, tantôt traditionnels ou institutionnels. Au début du XX^e siècle, un pan de l'histoire de la danse se joue dans ces endroits : la danse moderne y germe avec des figures comme Loïe Fuller, et elle continue d'y exister aujourd'hui à travers les revues du Moulin-Rouge ou du Cabaret de Poussière, à Belleville.

Au festival *June Events*, deux chorégraphes flirtent avec ces espaces, qu'ils investissent avec des formes différentes : « *L'histoire du cabaret est liée aux crises traversées par l'humanité. Après la pandémie et les conflits au Proche-Orient ou en Tunisie, j'ai eu envie de travailler sur une forme qui permette d'évoquer ces crises qui traversent en partie la mienne* », raconte Radhouane El Meddeb. Le chorégraphe franco-tunisien déploie depuis vingt ans des pièces intimes, entre danse et théâtre, qui interrogent souvent sa double culture. Dans *Le Cabaret de la rose blanche*, il invoque cet espace pour parler d'exil avec trois musiciens et trois danseurs (dont il fait partie), lors d'un concert où se succèdent des titres poignants comme *Salma Yu Salama*,

chanson des Égyptiens exilés. Cette équipe parle directement à son public : « *C'est une forme populaire et généreuse qui peut, avec simplicité et humilité, atteindre et son âme et sa conscience.* »

Loïc Touzé, chorégraphe qui façonne depuis les années 1990 un univers polymorphe teinté de facétie et d'absurde, a également pensé la place de son public dans son *Cabaret Brouillon* (2023) : « *Le cabaret n'est ni produit par l'auteur ni par les interprètes. Il existe grâce à la présence de tous, public et directeur de lieu, qui le laissent advenir. Et d'un coup, on se retrouve ensemble au cabaret.* »

Devant une petite estrade noire où se jouent les trente-quatre numéros, des tables et des chaises sont disposées sur des tapis où l'on peut siroter un verre de vin offert par six interprètes fantasques. À travers les numéros de pantomime, de chant et de danse, ils déploient une histoire approximative du cabaret, où surgissent des figures emblématiques comme l'Allemande Valeska Gert ou le Pétomane du Moulin-Rouge. « *Un cabaret est un reflet du monde. Pour qu'il soit contemporain, il faut qu'il travaille avec son histoire, qu'il fasse exister des survivances des formes passées, qu'il se questionne pour continuer à rendre cette histoire vivace.* »

Le cabaret serait-il en passe d'infiltrer les scènes de danse contemporaine, de les nourrir et enfin de les renouveler ? Rien n'est sûr, mais une chose apparaît déjà : il y distille une légèreté salvatrice pour parler du monde.

— **Belinda Mathieu**

| Cabaret Brouillon, de Loïc Touzé, le 31 mai, 20h, Atelier de Paris; *Le Cabaret de la rose blanche* de Radhouane El Meddeb, le 31 mai, 21h, Théâtre de l'Aquarium | Route du Champ-de-Manœuvre, 12^e | Dans le cadre de June Events | 01 41 74 17 07 | atelierdeparis.org | 8-20€.

**TOUS LES SPECTACLES
SUR TELERAMA.FR**

*Sélection critique par
Rosita Boisseau*

**Arthur Perole
- Tendre Carcasse**

Les 29 et 30 mai, 19h30
(mer., jeu.), le Carreau du Temple,
4, rue Eugène-Spüller, 3^e,
01 83 81 93 30. (20€).

■ Le choc paradoxal de la douceur et du putride se laisse entendre dans le titre de ce spectacle. Dans *Tendre Carcasse*, Arthur Perole, qui aime ausculter les sensations les plus enfouies dans le corps, se penche sur la période effervescente, et débordante de conflits, de l'adolescence. Il a choisi de collaborer avec quatre interprètes d'une vingtaine d'années pour croiser mouvements et témoignages oraux. Autour du thème clé du rapport au corps et de la construction de l'identité, le chorégraphe tente de briser l'enfermement dû aux assignations de genre pour révéler l'harmonie possible en chacun. Une quête délicate qui s'exprime dans un chœur pacifique et festif.

PARIS ET MOI



Danse June Events

Le fameux festival de danse de l'Est parisien atteint sa majorité en fêtant cette année sa 18^e édition. Un âge qui fait rimer maturité et citoyenneté. Sous le signe du cosmopolitisme et de l'éclectisme des esthétiques, la programmation brasse des propositions artistiques internationales pour mieux décloisonner nos imaginaires. Les chorégraphes invités, parmi lesquels Radhouane El Meddeb, Arthur Perole ou Idio Chichava (photo), explorent récits intimes et grande Histoire, mémoires individuelles et collectives, déterminismes sociaux et transmission intergénérationnelle, à travers une pluralité de musicalités physiques et sonores.

Du 22 mai au 8 juin à l'Atelier de Paris, Cartoucherie, 2, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e, et lieux divers.

De 10 à 20 €, pass 4 spectacles 40 €.

- Y. Orhan - J. Leonardo



En alternant chutes, tremblements et marches résolues, les danseurs-chanteurs de Vagabondus, d'Idko Chichava, évoquent la migration.

Organisée par l'Atelier de Paris/CDCN, la 18^e édition de **JUNE EVENTS**, rassemble des gestes chorégraphiques très divers portés par des artistes d'origines elles aussi variées. Pour beaucoup traversés par des enjeux politiques et de société, leurs spectacles invitent à mettre en commun les résistances.

ANNAIS HELDIN

LA DANSE AU DIAPASON de l'autre

festival

FESTIVAL JUNE EVENTS / 18^e édition. Jusqu'au 8 juin
à l'Atelier de Paris, Paris 12^e / www.atelierdeparis.org

En choisissant de faire référence dès le titre de son programme, « La danse est xénophile », aux mots écrits par quelqu'un d'autre, Anne Sauvage, la directrice de l'Atelier de Paris/CDCN dit d'emblée son désir d'ouverture, de dialogue. Elle cite sa source : la tribune d'Éric de Chasse, directeur de l'Institut national d'histoire de l'art, publiée dans *Le Monde*, le 15 janvier 2024. Ce texte, affirmant que « les arts reposent sur l'accueil de l'étranger et s'opposent au rejet de celui-ci ou à la limitation de ses droits », s'infuse dans l'édito de June Events. « Dans un monde de plus en plus divisé par les guerres, les crises et les bouleversements climatiques », la 18^e édition de ce festival de danse s'est construite, y lit-on, « avec la conviction que la pluralité des gestes, des paroles, des couleurs, des musicalités corporelles et sonores compose un kaléidoscope de prismes et de points de vue plus que jamais nécessaires ». Avec ses vingt spectacles mêlant artistes déjà renommés et personnalités plus émergentes, des cartes blanches et présentations d'étapes

Politis

de travail, c'est en effet un paysage chorégraphique très pluriel qu'offre l'Atelier de Paris dans son écoin de la Cartoucherie, nichée au cœur du bois de Vincennes.

Comme l'indique le recours d'Anne Sauvage à la citation, l'identité du festival est avant tout relationnelle. Rassemblant des artistes d'origines culturelles, géographiques et artistiques diverses, cette édition de June Events plus encore que toutes celles qui l'ont précédée est singulière par les rencontres qu'elle organise. L'ouverture du festival le 22 mai fut à cet égard très éloquent. Jimmy, de Pierre Ponthianne – artiste associé avec sa compagnie Parc à l'Atelier de Paris pour trois ans –, et Wgabundus, d'Idio Chichava, les deux créations présentées ce soir-là, ont en effet invité les spectateurs venus nombreux à un grand écart esthétique. Rien en effet dans la première pièce, interprétée par le danseur français Jazz Barbé, ne prépare à la seconde, portée par seize artistes mozambicains. Fruit du retour d'Idio Chichava dans son pays d'origine après quinze ans de carrière européenne auprès de grands noms de la danse contemporaine, la pièce collective nourrie de danses traditionnelles tranche nettement avec le solo. Si l'on comprend aux objets qu'ils déplacent, à leur façon d'alterner chutes, tremblements et marches résolues que les danseurs-chanteurs – leurs gestes sont étroitement associés au chant – évoquent la migration, la partition beaucoup plus abstraite de Jazz Barbé s'ouvre à bien des interprétations possibles.

Le ton est donné : pour Anne Sauvage et son équipe, il s'agit de défendre une vision de la danse étrangère à toute forme de hiérarchie. En investissant le plateau du Théâtre de l'Aquarium, dont le partenariat permet à June Events d'accueillir des grandes formes qui ne peuvent contenir la salle de l'Atelier de Paris, les danseurs mozambicains, qui viennent pour la première fois en France, sont placés sur le même plan que l'interprète de Jimmy, dont la renommée est l'un des fondements de la pièce. « Il est important pour nous de partager de manière équitable entre tous les artistes invités la visibilité que peut offrir l'Atelier de Paris, auprès du public autant que des professionnels, explique la directrice. Car il s'agit de tout faire pour ne pas recréer des catégories en programmant des personnes racisées et/ou invisibilisées, ce contre quoi alerte très utilement Sylvie Chalaye dans un livre qui m'a beaucoup apporté dans mon travail de programmation, *Race et théâtre : un impensé politique* (1). » Anne Sauvage prouve encore avec cette référence l'engagement qu'elle met à penser la danse au contact d'autres matériaux.

Ce mode d'appréhension de la danse est partagé par bien des artistes de ce June Events. La chorégraphe finlandaise d'origine camerounaise Sonya Lindfors développe par exemple, dans un entretien publié sur le site internet du festival, une approche très riche de son art, qu'elle décrit comme étant largement influencée par le rêve décolonial. Lequel « a également changé (sa) façon de comprendre le pouvoir de l'imagination. Des questions spéculatives comme "Que serait le monde sans oppression ?" et "Qui seriez-vous, que feriez-vous, comment travailleriez-vous ?" peuvent vraiment ouvrir un espace permettant de réinventer nos réalités actuelles ». Venue cette année au CDCH avec sa performance pour quatre interprètes de danse urbaine *Something Like This*, Sonya Lindfors est loin d'être la seule à y représenter ce combat. Les « danses de résistance », ainsi que les nomme Anne Sauvage, sont à l'honneur. Plusieurs s'opposent aux violences postcoloniales et racistes. Avec son solo *L'Opéra du villageois*, où il s'amuse à déjouer les attentes suscitées par son titre chez un public occidental, le Camerounais Zora Snake en fait partie. Grâce à sa danse combinée à une utilisation originale du masque, il entend contribuer

à « renverser les pensées muséales et les conceptions sur les Afriques d'aujourd'hui ».

Les colères, les luttes qui traversent les créations de Zora Snake, Sonya Lindfors, Idio Chichava, le duo formé par la Guadeloupéenne Myriam Soulanges et la Martiniquaise Marlène Myrtil ou encore la Malgache Soa Ratsifandrihana se trouvent renforcées – et non le contraire – par la présence à leurs côtés de pièces où la recherche formelle prime l'engagement. Les liens thématiques communs à différents spectacles permettent aussi au spectateur de mener une réflexion sur le rapport entre la danse et telle ou telle réalité. Lors d'une de nos visites, le 28 mai, Tonewall et Shido se renforçaient l'une l'autre dans leur exploration du handicap. Née d'une rencontre dans le cadre d'un autre festival de l'Atelier de Paris, Pulse, dédié à « toutes les enfances » et accessible aux personnes sourdes et malentendantes, la première pièce donne à voir avec un minimalisme presque austère la parenté entre danse et langue des

« La pluralité des gestes, des paroles, des couleurs compose un kaléidoscope plus que jamais nécessaire. »

signes française (LSF). La danseuse et comédienne Thumetta Léon, sourde et signante en LSF, y partage la scène et une même gestuelle presque entièrement concentrée dans les mains avec Jazz Barbé et Laura Frigato – entendants et signants – de la compagnie Parc. Tandis que, dans Shido, le danseur mahorais Ailfyini Mohamed met en place une forme de rituel lui permettant d'approcher l'état de corps de son frère autiste.

La danse, à June Events, se faisant véhicule vers l'autre, il était aussi naturel pour Anne Sauvage de « chercher à inventer des liens toujours nouveaux entre l'Atelier de Paris et le bois de Vincennes, en programmant des spectacles hors les murs qui interrogent notre rapport à l'environnement – une autre des questions souvent abordées cette année par les artistes. En 2019, nous avons aussi commencé à accompagner des équipes dans la création de liens avec les habitants précaires du bois. Depuis trois ans, nous travaillons dans ce sens avec le danseur Paul Girard et la réalisatrice de documentaires Ikram Benchrif ». June Events a ainsi accueilli la troisième restitution de leur « enquête sensible » au long cours. Devant une quarantaine de spectateurs, cette dernière a eu lieu devant le lac des Minimes au moment de la tombée de la nuit. Très ténue, la proposition tenait presque entièrement sur un écran à surtires, où défilait le texte fictionnel écrit par les artistes à partir de leurs rencontres, notamment avec les hébergés du pavillon de la terrasse d'Emmaüs solidarib. La danse peut-être viendra après, ou bien ne viendra pas, le but de l'Atelier de Paris étant ici avant tout de créer la relation la plus juste possible entre artistes, habitants du bois et spectateurs. Loin de se limiter au temps du festival, cette question du lien anime l'équipe du lieu tout au long de l'année sous des formes multiples, qui vont de la production de spectacles à l'action culturelle en passant par une billetterie solidaire. Partie visible d'une activité profonde et patiente, June Events ne cesse d'élargir les horizons de la danse. ■

(1) Actes S.d. - Papiers, 2020.

VAGABUNDUS
DANSE
IDIO CHICHAVA

TTT

Sur scène, les treize interprètes portent chacun un objet – un panier, un bâton et même un... pneu, comme pour signifier qu'ils peuvent rouler loin s'ils le veulent. Tous viennent du Mozambique, d'où les chemins de migration partent souvent vers l'Afrique du Sud. Et tous veulent témoigner de leurs voyages comme de leur façon d'être au monde. Leur compatriote Idio Chichava – formé aux mouvements traditionnels comme à la danse contemporaine européenne pratiquée au sein de nombreuses compagnies – les a tous embarqués, il y a deux ans, dans une belle aventure : *Vagabundus*, qui fut, lors de sa première tournée en France, l'événement du Festival June Events en région parisienne. Vêtus d'un short de sport en lycra coloré, femmes et hommes

DIDIER PHILIPPART | LUIGI DE PALMA

dansent à l'unisson la même danse brutale, rythmée de scansions, de martèlements, de trépidations vibrantes. Plus fort encore, ils ne cessent de chanter, de murmures graves en refrains joyeux empruntés aux rituels des fêtes jusqu'à cette prière chorale que le chorégraphe est allé dénicher en Argentine. Quand ce dernier *Misericordia* est entonné a cappella par Stela Matsombe, danseuse soudain détachée du groupe pour s'asseoir sur la scène, nos cœurs se serrent. Après ce tableau d'une force spirituelle inouïe symbolisant la solitude de l'humanité, le collectif reprendra sa route, sinuant entre échappées furtives et rassemblements fébriles. À la fin, chacun veut partager son amour du rythme comme si la danse ne devait jamais finir... – **E.B.**
| 1h10 | Le 8 juin, Patinoire de Saint-Ouen (93), Olympiade culturelle, gratuit sur réservation, parisdanceproject.org ; le 10 juin, Théâtre Paris-Villette, Paris 19^e ; le 14, Théâtre Joliette, Marseille.

I Bof **II** Bien **TTT** Très bien **TTTT** Bravo

la terrasse

June Events, 18^e édition !

ATELIER DE PARIS – CDCN / FESTIVAL

Le Festival de l'Atelier de Paris s'annonce comme un concentré de créations d'où se dégagent des lignes de force, dessinant un monde en mutation où se révèle l'humain.



On sait que le festival reste toujours très friand de propositions où le lien de la danse à la musique prend toute son ampleur : ici par un bain de chants traditionnels mozambicains et de Gospel chez Idio Chichava, par la guitare malgache de Joël Rabesolo chez Soa Ratsifandrihana, par le répertoire musical tunisien chez Radhouane El Meddeb... Mais June Events est aussi un festival qui élargit ses territoires vers l'altérité, la différence, la diversité des corps et des existences. La *Tendre Carcasse* d'Arthur Pérole réunit quatre jeunes danseurs autour de leurs propres projections, dans un désir d'avenir qu'il est urgent d'interroger. L'urgence est là également chez Myriam Soulanges, qui se projette avec Marlène Mytril dans un futur où le vivant se recompose au gré de luttes qui s'écrivent aujourd'hui. *Tropique du képone* puise son inspiration dans le scandale de l'utilisation du chlordécone pour la culture de la banane aux Antilles, qui agit comme un poison pour les populations et l'environnement.

Un cabaret revisité

Un terrain politique qu'explore aussi Némé Camus, pourtant tout à sa relation avec sa grand-mère brésilienne. *Dona Lourdes* est une exploration du corps à travers ses territoires intimes, géographiques, historiques, et pose la question de l'identité à travers la question raciale. June Events donne aussi la part belle à deux formes collectives qui revisitent le cabaret. Quand Loïc Touzé compose *Cabaret brouillon* sur les ruines de son histoire, convoquant ses propres figures familières, grotesques et joyeuses, Radhouane El Meddeb inscrit son *Cabaret de la Rose Blanche* dans l'espace-temps de l'exil, dans les récits de vie des artistes réunis par le chant, la danse et la musique. À voir du 22 mai au 8 juin, avec aussi des créations de Clara Furey, Pierre Pontvianne, ou encore Vanla Vaneau.

Nathalie Yokel

Atelier de Paris – CDCN, 2 route du champ de manœuvre, 75012 Paris. Du 22 mai au 8 juin. Tél. : 01 417 417 07.



© JULIE KERCHI

L'atelier des ailleurs

A la Cartoucherie, **June Events** est de retour mais commence en mai. Un déplacement qui en annonce tant d'autres.

PAR THOMAS HAHN

Pour les Parisiens, le Bois de Vincennes rime avec dépaysement au bout du métro. Sur le site de la Cartoucherie, l'Atelier de Paris propose June Events, mais prend parfois quartier aux alentours, comme cette année avec *AIPIMI Fauve* – forest event de Lenio Kaklea qui s'élance à partir du Lac des Minimes – à 9h du matin ! A neuf heures du soir certains, peut-être, se perdraient dans la forêt... Le décalage horaire symbolise l'avancement de June Events qui commence, soudainement, au mois de mai. Mais être à cheval sur deux mois n'a rien de biscornu dans un lieu qui héberge aussi un centre hippique. Aussi le voyage spatio-temporel devient le grand thème du festival où on a rarement vu autant de chorégraphes venant d'ailleurs pour nous inviter à décaler notre regard, ni autant de glissements identitaires intérieurs. Et parfois les deux à la fois.

Coup de théâtre avec l'apparition de Zora Snake, danseur se transformant en serpent, affublé d'un masque et d'un costume qui évoquent une cosmogonie qui s'impose avec la force du sacré, depuis une cosmogonie colonisée. On y verra aussi Idio Chichava, le Mozambicain que tout le monde s'arrache en ce moment. Et le DJ set d'ouverture, performé par Franck Micheletti, sera *African Soul Power*. L'Afrique nous rappelle sa force et voilà le Madagascar, avec Soa Ratsifandrihana. Son quatuor *Fampitaha*, *fampita*, *fampitana* évoque l'expérience de vie d'enfants de la diaspora en territoire euro-

péen et fait résonner les échos d'un voyage de la chorégraphe dans l'histoire et le présent de sa terre parentale. Où elle s'est confrontée au passé colonial comme au potentiel de création et de pensée d'une île que l'Europe a placée dans son angle mort car l'état des terres vaudrait confrontation aux ravages du système colonial.

Aux Antilles aussi, cette relation est visible, dans les champs comme dans les corps des habitants. Mais qui, en France, a envie de parler de tous ces pesticides déversés là-bas ? Dans leur duo *Tropique du képoue*, Myriam Soulanges et Marlène Myrtil montrent que, malgré cet environnement toxique, elles ont le sourire, notamment sous un ciel bleu-afrofuturiste qu'elles situent en l'an 2722 ! Et pour rajouter une île de plus, voilà Aliféyini Mohamed aka Lil'C, originaire de Mayotte. Il vient avec un solo qui explore la possibilité d'un glissement vers le ressentir de son frère autiste, par empathie sociale, psychique et physique. Un solo à la recherche d'un territoire de guérison, d'un îlot de paix.

A proximité immédiate du Bois de Vincennes, l'idée d'effacer les frontières entre soi-même et l'espace sylvestre vient naturellement à Capucine Dufour, chorégraphe et paysagiste, qui aime explorer les relations entre danse et espaces naturels. En partant avec elle dans les sous-bois, on peut alors faire une expérience sensorielle où la danse créera peut-être un espace ouvert à la perception, telle une forêt intérieure. L'idée de traverser les frontières entre le corps et une matière ou un état interroge aussi Vania Vaneau. La Brésilienne s'est beaucoup intéressée aux matériaux et aux tissus, mais jette cette fois son dévolu sur la lumière, ici vue non comme un langage artistique mais comme une matière qui entre en interaction physique avec des corps qu'elle influence et transforme. Ça donne un quatuor, *Héliosfera*. En sa sphère, que fera Hélios ?



© HERNANDEZ

La fête des pieds chelous

Arthur Perole a rencontré des adolescents joyeux, inquiets et à la *Tendre Carcasse*. C'est l'une des promesses de June Events.

PAR THOMAS HAHN

Et la teuf culmine dans un envol sur rythmes techno... C'est exaltant, mais le chemin pour y arriver fut parsemé de moult mots douloureux. Pas un chemin de croix, certes, mais tout de même une suite d'abordages et transformations. Tout commence quand Arthur Perole, chorégraphe aimant la fête et l'amour, se demande comment les (pré-)ados d'aujourd'hui abordent et appréhendent leur avenir et celui du monde, écologiquement, économiquement et surtout affectivement. Quel rapport entretiennent-ils avec eux-mêmes et leur corps ? Pour recueillir leur parole, il est allé à leur rencontre, dans un collège à Draguignan, avec le cinéaste Pascal Catheland qui en tire un documentaire au titre volontairement optimiste : *Rêves*. Mais ce que les collégiens dévoilent contient une belle part d'inquiétude face à l'avenir du monde. Tous les mois, Perole et Catheland retrouvent ces jeunes,

dans le but de leur offrir des outils d'évasion. Au fil des réunions, la confiance s'installe. L'intime se fait sa place. Tous s'interrogent sur leur capacité à séduire et dessinent des relations troubles avec leurs « pieds chelous », leurs cheveux « en sursis », leur « relation buste-jambes » etc. « Je suis cool, un peu paumé », dit l'un d'entre eux, non sans se réjouir : « Je commence à avoir un style. » Alors comment ces jeunes se construisent-ils, qu'ils soient straight ou queer ? Car on parle aussi de ça dans *Tendre Carcasse*.

« A partir de l'imaginaire qu'ils arrivent peu à peu à libérer, nous commençons à rêver une grande fête colorée et déguisée », écrit Perole. Cette fête aura lieu, et *Tendre Carcasse* en est la restitution symbolique. Mais pour l'atteindre, il faut passer par les doutes, joies et angoisses des ados dont les quatre danseurs de *Tendre Carcasse* seront les porte-parole. Car les interprètes ne sont, malgré le point de départ documentaire, ni amatrices ni amateurs mais des professionnels virtuoses. En même temps, ils sont assez jeunes pour se projeter une décennie en arrière, au temps où ils vivaient en leur chair les mêmes troubles. Le lien avec les doutes de l'adolescence est d'autant plus naturel que danseuses et danseurs partagent avec les jeunes le sentiment du doute permanent par rapport au corps, ses capacités et son attractivité. Et pourtant, la joie de vivre éclate, quand Perole fait glisser la chorégraphie vers des ambiances de plus en plus aériennes, à partir des danses festives propres à chaque interprète. Ces gestes personnels se laissent volontiers emporter par la techno, comme en se jetant dans un état sans limites, jusqu'à se perdre dans ses envies d'absolu qui correspondent au moment charnière de la vie qu'est l'adolescence. A l'instar des contes de fées, *Tendre Carcasse* part d'angoisses fondamentales pour les dépasser et construire une confiance dans la vie, sentiment qui fait défaut de plus en plus en ce monde. Pas besoin d'être danseur ou ado pour le ressentir. Alors, les ados seraient-ils l'incarnation fulgurante de ce que tout le monde pense tout bas ?

TENDRE CARCASSE
d'Arthur Perole,
Paris, Festival June
Events, le Carreau
du Temple, les 29 et
30 mai

la terrasse

focus

June Events 2024, une danse qui réfléchit l'humain

Éclectique, international et engagé, le festival enchante la fin de saison de l'Atelier de Paris – CDCN. Riche de quelque 25 propositions issues de tous horizons, inscrite dans une dynamique écologique, responsable et solidaire, la programmation interroge du 22 mai au 8 juin 2024 diverses thématiques contemporaines. Face à l'urgence et la division, les artistes fabriquent un désir de réparation de manière singulière, questionnent sans relâche, troublent et enchantent nos imaginaires.

Des corps où résonne le monde

Sous la houlette de sa directrice Anne Sauvage, le Festival s'affirme comme un creuset cosmopolite et radieux à la pointe de la création chorégraphique.

Chaque été, le Festival constitue le point d'orgue festif de la saison de l'Atelier de Paris – Centre de développement chorégraphique national, dans une dynamique rassembleuse. Plus que jamais, la programmation conjugue de manière plurielle et audacieuse l'artistique et le politique : les démarches esthétiques se font ici l'écho d'un désir et d'une nécessité d'envisager un futur désirable, alors que le monde fait face à d'urgents défis, que la société se crispe et se polarise. Issus de multiples horizons, reconnus ou émergents, les artistes décentrent le regard, les corps nourris de cultures et imaginaires pluriels font vivre un kaléidoscope de créations intrigantes et stimulantes, qui ne connaissent pas de frontières et revendiquent un regard libre et émancipateur sur le vécu.

Créer et réenvisager le futur
Venus d'Europe, du Québec, de Mayotte, des Antilles et d'Afrique, les artistes de cette 18^e édition explorent diverses thématiques tels le post-colonialisme, la transmission intergénérationnelle, les déterminismes, les identités... De Vania Vaneau qui danse avec la lumière à Ayelen Parolin qui se plaît à s'aventurer du côté du hasard, d'Idio Chichava qui prend appui sur une danse rituelle du Mozambique pour réenvisager le mouvement des migrations à Clara Furey qui propose une forme intimiste d'« érotisme cosmique », de Myriam Soulanges et Marlène Myrtil qui braquent le projecteur sur le chlordécone qui a empoisonné les Antilles à Sonya Lindfors qui danse et rêve de joyeuses rencontres, la danse innovante et palpitante s'offre en partage. Un festival très inspirant!

Agnès Santi



© Julie Kerchi

L'opéra du villageois du performeur Zora Snake.

CHOR. AYELEN PAROLIN

Zonder

Ayelen Parolin continue sa recherche sur l'idiotie dans *Zonder*, un trio bouffon qui joue avec les codes du spectaculaire.

C'est un trio délirant, où l'image d'une danse classique jolite et gracieuse passe à la moullette pour devenir un spectacle chaotique. Aussi attachée à la technique qu'à la fantaisie, la chorégraphe Ayelen Parolin, Argentine

basée à Bruxelles, distille dans ses chorégraphies une naïveté déroutante. Dans la lignée des précédents *WEG* (2019) et *SIMPLE* (2021), elle embrasse de nouveau un plaisir enfantin de la danse. Les interprètes incarnent des pantins fous, qui esquissent des gestes avec fracas, jusqu'à la destruction du décor. L'enchaînement des gags, les gestes proches du mime et la récurrence d'un air de Rossini, fredonné, chanté et hurlé jusqu'à épuisement, font de cette pièce la plus bouffonne et cathartique de sa trilogie.

Belinda Mathieu

Théâtre de l'Aquarium. Le 8 juin à 21h.



© Vincio VDH

Zonder d'Ayelen Parolin.

Entretien / Vania Vaneau

Heliosfera

CHORÉGRAPHIE VANIA VANEAU

Énergie vitale, diffraction chromatique, force immatérielle et solaire, *Heliosfera* fait de la lumière la substance essentielle de sa création.

Sur quoi porte votre création, *Heliosfera* ?
Vania Vaneau : *Heliosfera* questionne le rapport du corps avec d'autres matières. Plus largement j'interroge la relation entre l'être et le monde, l'humain et le non-humain, l'intérieur et l'extérieur de notre enveloppe corporelle. Après avoir travaillé les matières tangibles, j'explore la lumière en tant que substance intangible. Je mets donc au défi un groupe, dans un environnement où surviennent des phénomènes singuliers en rapport à la lumière, comme point de départ.



Heliosfera de Vania Vaneau.

© David Le Borge

« J'explore la lumière en tant que substance intangible. »

Dans *Heliosfera*, on entend aussi « hélios » le soleil, pourquoi ?

V.V. : Lors du processus de création, nous avons confronté les corps des danseurs aux lumières d'Abigail Fowler, et nous avons également expérimenté des environnements lumineux singuliers, comme le Couvent de La Tourrette, conçu sur la transparence par Le Corbusier, des grottes en Lozère, et l'observatoire du Pic du Midi, où nous avons pu contempler le rayonnement des astres. Je me suis aperçue que le soleil résumait l'ensemble de mes recherches. Qu'il s'agisse de corps héliotropes qui se tournent vers lui, de l'éblouissement, mais aussi

Pouvez-vous nous en dire plus sur la musique ?

V.V. : C'est Puce Moment, de Nico Devos et Pénélope Michel, qui sont aux manettes. Ils utilisent toujours des environnements sonores avec une certaine plasticité du son qui accompagnent physiquement les corps, les englobent, les font vibrer. Pour cette pièce ils mélangent des sons électroniques, des synthétiseurs, mais aussi des sons du soleil qu'ils ont récupérés. Nous utilisons aussi la voix dans la pièce. Pénélope est sur le plateau, elle joue en direct avec des objets en verre, de l'eau, et un thérémine, cet instrument merveilleux que l'on ne touche pas de ses mains, et Nico l'accompagne en régie.

Propos recueillis par Agnès Izrine

Théâtre de l'Aquarium. Le 25 mai à 21h.

Entretien / Idio Chichava

Vagabundus

CHORÉGRAPHIE IDIO CHICHAVA

Le chorégraphe mozambicain explore l'expressivité du corps et célèbre la vie avec *Vagabundus*, une pièce portée par l'impact explosif de la danse et des voix.

Pourquoi avoir nommé cette création *Vagabundus* ?

Idio Chichava : Dans son sens étymologique, le vagabond est celui qui voyage, l'homme errant qui n'a pas de destin inscrit, toujours à la recherche d'un lieu pour s'installer ou continuer son voyage. Sa signification péjorative, de brigand, de paresseux, existe aussi. Je joue donc sur ce double sens. La pièce est aussi liée à mon retour au Mozambique, après quatorze ans en France où je passais pour un touriste.

« Avec *Vagabundus*, apparaît un nouveau langage que je nomme "corps global". »

Comment le transcrivez-vous dans votre spectacle ?

I.C. : Pour moi, la migration est tout autant intérieure que géographique ou géopolitique. Nous exploitons toutes les idées liées à la migration mais au départ la question fut de l'ordre de la pratique physique. Comment déplacer ce que l'on nous a appris, comment le déconstruire ? D'où la nécessité de travailler en s'inspirant d'un rituel de danse du peuple Makonde vivant au Mozambique et dans les pays voisins, avec ces danseurs qui le pratiquaient, pour les entraîner ailleurs. Avec *Va-*



Vagabundus d'Idio Chichava.

© Mariano Silva

bundus, apparaît un nouveau langage que je nomme « corps global ». C'est-à-dire qui ne dissocie pas la danse, la voix et le mouvement, où l'énergie et le collectif soutiennent la qualité individuelle de chaque danseur.

Où et comment avez-vous recruté ces treize danseurs-chanteurs ?

I.C. : Ils viennent tous de la danse traditionnelle, certains ont appris la danse par des rites d'initiation dans leurs villages. Ils dansent et chantent, car au Mozambique ce ne sont pas des arts séparés. Mon seul apport est de les introduire aux processus de création, de travailler par rapport à leur expérience sur l'espace scénique, de questionner de nouvelles esthétiques. Et *Vagabundus* les entraîne dans la voie professionnelle afin de contribuer à une reconnaissance de la danse comme profession sérieuse.

Propos recueillis par Agnès Izrine

Théâtre de l'Aquarium. Les 22 et 23 mai à 21h.

la terrasse

Entretien / Myriam Soulanges & Marlène Myrtil

Tropique du képone

CHORÉGRAPHIE MYRIAM SOULANGES ET MARLÈNE MYRTEL

Dix ans après *Principe de précaution*, Myriam Soulanges et Marlène Myrtil poursuivent leur travail sur le scandale du chlrodécone et reviennent avec un nouveau duo.

Pourquoi avoir décidé de reformer votre duo après *Principe de Précaution* ?

Myriam Soulanges : Cette prolongation de notre collaboration, dix ans après la création de *Principe de précaution*, est le fruit de notre engagement, de notre désir d'agir face au scandale du chlrodécone, à ses conséquences humaines, sociales et économiques sur les populations de Guadeloupe de Martinique.

Marlène Myrtil : Nous continuons de jouer *Principe de précaution*, ce qui signifie que cette thématique suscite toujours de l'intérêt. Tout en projetant de transmettre cette pièce à de jeunes danseurs nous avons envie d'aller plus loin et c'est ce qui nous a poussé à créer *Tropique du képone*. Nous avons encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet.

« Le concept de l'afrofuturisme nous a amenées vers une écriture de résistance. »

Comment traitez-vous du scandale du chlrodécone dans ce deuxième duo ?

M. M. : Nous nous sommes beaucoup appuyées sur un temps de recherche qui nous



Marlène Myrtil et Myriam Soulanges.

a permis de collecter des archives et d'enquêter auprès d'un collectif d'ouvriers agricoles empoisonnés en Martinique. Nous donnons à entendre sur scène certains extraits de ces entretiens qui offrent un éclairage sur la situation vécue. À partir de ce socle, nous avons travaillé avec Michael Roch qui nous a amené vers l'idée d'un afrofuturisme.

M. S. : Ce concept de l'afrofuturisme nous a amenées vers une écriture de résistance. En porosité avec nos histoires afro-descendantes nous avons cherché des formes de transformation, « d'empuancement » permettant de montrer des corps cyborgs, des corps glorieux, non contaminés, « incolonisables ».

Propos recueillis par Delphine Baffour

Théâtre de L'Aquarium. Le 28 mai à 21h.

Entretien / Clara Furey

Unarmoured

CHORÉGRAPHIE CLARA FUREY

Clara Furey retrouve l'Atelier de Paris pour sa nouvelle création, armée d'un désir de se réapproprier le corps et son érotisme.

Comment s'inscrit cette création dans votre démarche artistique, suite à *Cosmic love* et *Dog Rising* ?

Clara Furey : Je travaille toujours en forte collaboration avec mon frère Tomas Furey à la musique, dans des pièces où le son tient la place d'architecture. Dans ce sens-là, je suis dans la continuité. Peu importe le thème auquel je m'attache ou de quel endroit somatique je pars, il s'agit vraiment d'un travail d'énergie, qui circule, s'échange et se transforme. La partition est non théâtrale, non narrative, mais je veux que les gens sur le plateau ressortent leur identité, leur personnalité. Et puis j'ai une façon spéciale de travailler le groupe, la répétition. La grande différence, c'est que pour la première fois les quatre performeurs ont des partitions très différentes, alors qu'avant nous étions ensemble dans le même bateau, sur les mêmes tâches.

« Il s'agit vraiment d'un travail d'énergie, qui circule, s'échange et se transforme. »

Que signifie ce titre de *Unarmoured* ?

C. F. : Tout simplement sans armure. Le point de départ est une envie de me réapproprier



Clara Furey donne la première française de *Unarmoured*.

une forme d'érotisme qui n'appartient pas au regard de l'autre, ni au jugement. Après avoir eu deux enfants, après avoir eu des blessures post-accouchement, j'avais l'envie de me réapproprier mon corps. Rien de mieux qu'une équipe qui se pose la question de l'identité de genre, de la sexualité, alors me suis entourée d'un groupe de performeurs queer incroyables qui élargissent grandement le spectre des expériences humaines. C'est une nouvelle façon pour moi d'être ensemble sur scène, en acceptant qu'on ait chacun notre histoire. On ne peut pas tous se comprendre, mais cela ne nous empêche pas de nous écouter et d'être ensemble. C'est un peu ça mon parti-pris. Je travaille sur le sentiment de la honte, sur la domination, la soumission, à partir de l'idée de vagues, d'ondes, de l'eau comme gardienne de la mémoire, avec tout ce qui est fluide dans le corps.

Entretien réalisé par Nathalie Yokel

Atelier de Paris-CDCN. Le 4 juin à 19h30.

Atelier de Paris-CDCN, 2 Rte du Champ de Manœuvre, 75012 Paris. June Events. Du 22 mai au 8 juin 2024. Tél : 01 41 74 17 07. atelierdeparis.org

CHOR. SONYA LINDFORS

Something like this

« Le spectacle que j'aurais voulu voir quand j'étais jeune » : c'est l'aveu de Sonya Lindfors, récompensée à Helsinki pour sa création qui porte de nouveaux discours sur l'altérité.



La culture de la street dance selon Sonya Lindfors.

Camerounaise et finlandaise, Sonya Lindfors travaille sur les représentations du corps noir et la remise en question des structures de domination. Ce spectacle est né du désir de s'adresser d'abord à un public de jeunes gens, de montrer le pouvoir du vivre ensemble et de la communauté, à travers la culture de la street dance. Dans un univers chaleureux baigné de fumigènes et néons, quatre performeurs réinventent les fondamentaux du hip hop dans un élan de fraternité et de joie. La chorégraphie s'appuie sur des séquences de démonstration façon show de danse, avec intermède de Djing et conclusion en rap collectif. Une célébration de la culture et la jeunesse, en discussion directe avec le public.

Nathalie Yokel

Atelier de Paris-CDCN. Le 25 mai à 19h30.

CHOR. ALEXANDRA « SPICEY » LANDÉ

La Probabilité du Néant

Spicy est la grande référence de la danse hip hop au Québec. La venue de sa dernière création, pour 9 interprètes et musique live, est un événement.



La création hip hop québécoise à l'honneur.

Il y a du « Spicy » chez Alexandra Landé depuis les années 1980, quand la petite fille découvre la formidable énergie du mouvement hip hop. En 2005, elle débute sa carrière de chorégraphe, et depuis, c'est une véritable montée en puissance qui caractérise le parcours de l'artiste. Elle défend les aspects chorégraphique, exploratoire et radical de la street dance, qui laissent dans son œuvre une impression de puissance. Dans sa dernière création, la chorégraphe interroge la notion d'indifférence qui brouille les relations humaines. Elle y explore les rapports de force, les positionnements de chacun, les situations qui forcent à la résistance et à la résilience.

Nathalie Yokel

Théâtre de l'Aquarium. Le 4 juin à 21h.

CHOR. SOA RATSIFANDRIHANA

Fampitaha, Fampita, Fampitàna

La chorégraphe et danseuse franco-malgache Soa Ratsifandrihana poursuit son histoire en nouant un dialogue foisonnant et pluriel entre l'origine et l'exil.

Fampitaha, fampita, fampitàna signifie la comparaison, la transmission, la rivalité en malgache. Après la création radiophonique *Rouge Cratère*, Soa Ratsifandrihana crée le second volet du diptyque, cherchant « un vocabulaire entre les corps et l'histoire pour comprendre

CHOR. LIL'C

Shido

Dans un solo pour un homme et seize pierres, Lil'C se met dans la peau d'un « frère autiste » en se plongeant dans ses sensations.



Lil'C dans *Shido*.

En 2017, Djodjo Kazadi fondait Le Royaume des Fleurs, une pépinière artistique à Mayotte. C'est là qu'Aliféini Mohamed alias Lil'C a fait mûrir son travail. Après avoir dansé sous la houlette de son mentor dans *Murmures des décasés*, pièce à forte teneur politique, ce dernier dévoile le solo *Shido*. Dans cette expérimentation, où il dialogue avec seize pierres, il prend son corps comme objet de recherche pour tenter d'entrer en empathie avec un frère autiste. À l'aide des cailloux qu'il manipule un à un au fil de la pièce, il pénètre dans cette altérité corporelle, arborant les sensations fantasmées de ce corps, ses vibrations et gestes. Cette danse qui oscille dans un équilibre instable esquisse une tentative de guérison.

Belinda Mathieu

Atelier de Paris-CDCN. Le 28 mai à 19h30.

CHOR. RADHOUANE EL MEDDEB

Le Cabaret de la Rose Blanche

Radhouane El Meddeb présente *Le Cabaret de la Rose Blanche*, une fête douce-amère pleine de tendresse et de nostalgie.



Le Cabaret de la Rose Blanche de Radhouane El Meddeb.

Entouré de deux danseurs, de deux musiciens et de la divine chanteuse Lobna Noomene, Radhouane El Meddeb nous invite dans l'intimité du *Cabaret de la rose blanche*, sa dernière création. Reprenant des airs de Saliha, diva tunisienne des années 1950, de l'illustre libanaise Fayrouz ou de Dalida, la joyeuse troupe nous conte, l'air de rien, le déchirement de l'exil. Humour facétieux, airs populaires entonnés en chœur ou baisers envoyés à la volée nous entraînent dans un refuge où de larges sourires cachent pour un temps précieux la tristesse, puisqu'« vous savez, il y a toujours un petit chagrin qui traîne ».

Delphine Baffour

Théâtre de l'Aquarium. Le 31 mai à 21h.



Les interprètes de *Fampitaha, Fampita, Fampitàna*.

ce qui les lie et ce qui les singularise ». Avec trois danseurs (Audrey Merilus, Stanley Ollivier et elle-même) et le musicien Joël Rabeloso en live, Soa Ratsifandrihana mêle danse, création musicale et récit oral afin de mettre en lumière un vaste héritage par le dialogue des corps.

Louise Chevillard

Théâtre de l'Aquarium. Le 6 juin 2024 à 21h.

date de parution : mai 2024

Presse web

Cabaret de l'exil



Radhouane El Meddeb dévoile *Le Cabaret de la rose blanche*, qui célèbre l'exil en chanson, en laissant la danse de côté.

La rose blanche, c'est le nom d'un groupe de résistants munichois contre le nazisme pendant la Seconde guerre mondiale. C'est aussi le nom d'un film réalisé par Mohamed Karim, premier succès du cinéma parlant égyptien sorti en 1933. Mais surtout, c'est le nom du cabaret de Radhouane El Meddeb et de ses acolytes, qu'il révèle pour la première fois au Manège de Reims, scène nationale particulièrement attachée à ce genre. Ce chorégraphe qui a fait ses armes à Tunis déploie depuis le milieu des années 2000 des spectacles poétique, à la frontière entre danse et théâtre. **Dans *Le Cabaret de la rose blanche*, c'est le chant, la musique et les interactions avec le public qui priment, pour parler d'exil avec joie et émotion.**

Un pianiste, une chanteuse et cinq danseurs, dont le chorégraphe occupent la scène, dans un écrin de strass et paillettes modeste. Vêtus de lamé doré et d'épaulettes à frange blanche, ils interprètent une série de tubes du répertoire tunisien, égyptien et italien, chanté avec puissance et grâce par Lobna Noomene. Elle scintille, enroulée dans une grande cape à sequin dorée, qui cache une longue robe de la même facture. **L'ossature de ce cabaret est ce concert qui célèbre l'exil et la chaleur de la nostalgie du pays**, on y croise notamment Salma Ya Salama, chanson des égyptiens exilés, reprise notamment par Dalida ou Lettre à France de Polnareff, qui prend ici une autre ampleur.

Comme au cabaret, Radhouane El Meddeb et ses comparses recréent un espace de liberté et de convivialité où le quatrième mur est totalement explosé. En témoignent les nombreuses adresses du public, dont une partie est assis sur des tables façon dîner-spectacle. Comme au cabaret, des fragilités apparaissent, dans les prises de parole hésitantes, dans l'enchaînement des parties où subsistent des moments de flottement. La danse y est presque anecdotique, réduite à orner les différents titres. Toutefois, la spontanéité de cette sympathique équipe agit comme un liant, pour faire spectacle. **Mais ce naturel semble est un peu forcé. Comme si ce cabaret existait dans une interstice entre deux formes spectaculaires...** Celles qui sont prêtes à regarder, façonnées par des semaines de répétitions dans les théâtres. Celles qui se construisent grâce à la relations avec le public et se façonnent par les interactions. Peut-être ce jeune cabaret a-t-il besoin d'être encore éprouvé pour briller de mille feux ?

Le Cabaret de la rose blanche, conception et chorégraphie de Radhouane El Meddeb, au Manège de Reims

Fév 07, 2024 | Commentaires fermés sur Le Cabaret de la rose blanche, conception et chorégraphie de Radhouane El Meddeb, au Manège de Reims



© Agathe Poupenny

fff article de **Denis Sanglard**

Ils entrent sur le plateau mains ouvertes, offertes. Un geste d'accueil, de bienvenue, accompagné d'un vaste sourire qui embrasse le public et d'emblée nous sommes conquis, troublés et bouleversés. Parce que ces mains sont vides, elles ne contiennent que l'espoir fragile d'un ailleurs heureux et la douleur du partir, de l'exil. Cet exil que porte Radhouane El Meddeb, une épine en plein cœur, en sautoir, et qui innerve depuis toujours son travail de chorégraphe. Avec *Le Cabaret de la rose blanche*, nouvelle approche d'une forme inconnue de lui jusqu'alors, Radhouane El Meddeb signe une création sensible, écorchée, à fleur de peau. Et de cette première fois, de ce premier exercice de style il se dégage une fragilité et une fébrilité, une perfectibilité prometteuse qui ajoutent à l'émotion nous traversant plus d'une heure durant. Piano et contrebasse accompagnent la chanteuse tunisienne Lobna Noomene, entourée de trois danseurs dont Radhouane El Meddeb, également maître de cérémonie, chaussé ici de lunettes roses et vêtu d'une jupe noire comme pour mieux disparaître derrière sa créature chimérique. Ce cabaret, au titre éponyme d'un film égyptien de 1933, âge d'or du cinéma musical arabe dont il est ici rendu hommage pour sa liberté frondeuse, est d'une profonde délicatesse mais n'oublie jamais d'être en substance subversif et politique. Dans le contexte délétère qui est le nôtre, ou droite extrême et extrême droite ne cessent d'empoisonner le débat sur l'émigration, stigmatiser l'étranger, il est bon et urgent d'entendre une autre parole, poétique et engagée, n'exprimant rien d'autre que la réalité d'une souffrance, d'un déchirement, de ceux qui ont quitté leur pays et participé, et participent encore, à notre histoire commune.

Certes il y a du queer et du camp', un peu, juste pour souligner que nous sommes au cabaret mais aussi qu'une danse du ventre exécutée par un homme, même esquissée ou encore exacerbée, c'est un sacré pied-de-nez au rigorisme religieux, aux intégrismes de tout poil qui menacent les libertés individuelles dont Radhouane El Meddeb dénonçait déjà le danger dans *Au temps où les arabes dansaient*. Et ces bras qui ondulent avec sensualité, brusquement n'évoquent plus rien d'autre que d'autres bras, luttant contre les flots, corps se noyant en méditerranée dans l'indifférence cynique de l'Europe. Le cabaret est l'art du retournement, de la métamorphose, de la subversion, Radhouane El Meddeb y trouve là de quoi exprimer ses préoccupations et combats dans une forme plus ramassée et concentrée, directe, un art de l'esquisse franche et terriblement efficace... N'insistant pas plus que ça, et c'est bien, non qu'il esquivé mais préfère se concentrer sur la chanson et convoquer le répertoire classique méditerranéen, celui des grandes divas populaires, de Saliha à Fairuz, d'Ismahan ou Dalida lesquelles ont exprimé la dévastation intime de l'exil qui du particulier devient celui d'un peuple. Et c'est bien de découvrir toute la richesse flamboyante et poétique de ce répertoire que Radouane El Meddeb prend le temps de traduire. Même Michel Polnareff y trouve sa place et chanter ici *lettre à France* ne manque singulièrement pas d'ironie mordante. L'étoile tissée de mille paillettes que porte Lobna Noomene est un manteau de larmes posé sur de frêles épaules qui se refusent à plier, il y a dans sa voix magnifique ancrée dans la grande tradition du chant arabe des sanglots étouffés, et derrière son éclatant sourire une sourde et prégnante mélancolie déchirante. On est happé, mordu par cette douleur transfigurée et la beauté assurée et pure d'un chant qui semble contenir, concentré là, toute la souffrance du partir et de l'abandon, la nostalgie d'un pays qui vous contraint au départ mais se refuse à l'oubli.

Et pourtant il y a quelque chose de joyeux, de chaleureux, dans ce cabaret qui résiste, arc bouté et volontaire, à la tristesse et le lancinant poison du spleen. De ce venin il y a la volonté têtue de faire contre-poison, un baume pour apaiser la brûlure du manque. C'est toute l'ambivalence du sentiment d'exil. Radhouane El Meddeb se refuse à céder au désespoir, au désenchantement pour célébrer l'espérance. Pas celui d'un retour, sans espoir ou illusoire, non, mais d'une formidable résistance et résilience à cet exil devenu intérieur afin que « les larmes deviennent des éclats de rire » pour reprendre en partie le titre d'une de ses pièces chorégraphiques.

Lieu d'accueil et d'intégration, interlope, sans frontière et effrontément libre sinon libertaire, le cabaret est aussi un refuge pour tous les exilés qui peuvent y offrir la richesse de leur culture, leur diversité, détournée ou non, dans un rapport direct et sans façon avec le public, libre ou non de recevoir. Radhouane El Meddeb a osé et réussi ce pari, accepter cette fragilité et friabilité, devenues un bel atout, offrant un autre aspect du cabaret, art en pleine mutation mais s'inscrivant dans une tradition, ici orientale. Et puis il y a cette dernière image pour conclure sans appel cette création, d'une troupe dos tourné au public, immobile soudain, fixant obstinément le lointain, l'horizon au-delà duquel la mémoire d'un pays, l'écho de l'orient tout entier, se rappelle à eux comme à nous. L'exil est contagieux affirme Radhouane El Meddeb, on ne peut, devant cette création réussie d'une douceur épineuse et la réaction spontanée et enthousiaste du public, qu'approuver.

la terrasse

VISAGES DE LA DANSE 2024

June Events, 18e édition ! un concentré de créations



Publié le 27 février 2024

Le Festival de l'Atelier de Paris s'annonce comme un concentré de créations d'où se dégagent des lignes de force, dessinant un monde en mutation où se révèle l'humain.

On sait que le festival reste toujours très friand de propositions où le lien de la danse à la musique prend toute son ampleur : ici par un bain de chants traditionnels mozambicains et de Gospel chez Idio Chichava, par la guitare malgache de Joël Rabesolo chez Soa Ratsifandrihana, par le répertoire musical tunisien chez Radhouane El Meddeb... Mais June Events est aussi un festival qui élargit ses territoires vers l'altérité, la différence, la diversité des corps et des existences. La *Tendre Carcasse* d'Arthur Pérole réunit quatre jeunes danseurs autour de leurs propres projections, dans un désir d'avenir qu'il est urgent d'interroger. L'urgence est là également chez Myriam Soulanges, qui se projette avec Marlène Myrtil dans un futur où le vivant se recompose au gré de luttes qui s'écrivent aujourd'hui. *Tropique du képone* puise son inspiration dans le scandale de l'utilisation du chlordécone pour la culture de la banane aux Antilles, qui agit comme un poison pour les populations et l'environnement.

Un cabaret revisité

Un terrain politique qu'explore aussi Nêmo Camus, pourtant tout à sa relation avec sa grand-mère brésilienne. *Dona Lourdês* est une exploration du corps à travers ses territoires intimes, géographiques, historiques, et pose la question de l'identité à travers la question raciale. June Events donne aussi la part belle à deux formes collectives qui revisitent le cabaret. Quand Loïc Touzé compose *Cabaret brouillon* sur les ruines de son histoire, convoquant ses propres figures familières, grotesques et joyeuses, Radhouane El Meddeb inscrit son *Cabaret de la Rose Blanche* dans l'espace-temps de l'exil, dans les récits de vie des artistes réunis par le chant, la danse et la musique. À voir du 22 mai au 8 juin, avec aussi des créations de Clara Furey, Pierre Pontvianne, ou encore Vania Vaneau.

Nathalie Yokel

date de parution : 27 février 2024

JUNE EVENTS 2024



L'Opéra du Villageois de Zora Snake, © Julie Kerchi

La 18e édition du festival JUNE EVENTS se déroulera du 22 mai au 8 juin 2024 l'Atelier de Paris – CDCN.

Au programme Roméo Agid, Marcos Arriola, Jazz Barbé, Ikram Benchrif, Pauline Bigot, Jeanne Brouaye, Nêmo Camus, Guilhelm Chatir, Idio Chichava, Talia de Vries, Capucine Dufour, Radhouane El Meddeb, Laura Frigato, Clara Furey, Paul Girard, Lenio Kaklea, Robson Ledesma, Thumette Léon, Li'C, Sonya Lindfors, Mariène Myrtil, Ikue Nakagawa, Marie Orts, Ayelen Parolin, Arthur Perole, Pierre Pontvianne, Soa Ratsifandrihana, Zora Snake, Myriam Soulanges, Spicey, Françoise Tartinville, Loïc Touzè, Vania Vaneau...

La danse est xénophile *

Depuis septembre, des habitant-es se relayent pour veiller la ville. Elles et ils deviennent veilleur-ses (prononcez « veille-heureuse »). Ce que l'on entend à la faveur de l'écriture inclusive sied bien aux ressentis exprimés lors des réunions trimestrielles de partage autour de ce moment immergé dans le ciel de Paris : « hors du temps », « dé-digitalisé », « qui fait sens »... **

Aux côtés de ce projet hors norme, d'autres actions « moins visibles » se poursuivent ou s'inventent avec des habitant-es pour qui, nous l'espérons, la précarité des situations et des abris trouvera une issue. Elles et ils participent à des ateliers, voient des spectacles, cultivent un jardin ...

Différents à bien des égards, ces deux instantanés de saison témoignent du besoin de prendre le temps : celui d'oublier, de contempler, de s'émerveiller, de réfléchir, d'imaginer... Un temps libéré, du soin de soi, de l'empathie, de l'accueil... Le temps de l'autre.

Dans un monde de plus en plus divisé par les guerres, les crises et les bouleversements climatiques, la 18ème édition de JUNE EVENTS s'est construite avec la conviction que la pluralité des gestes, des paroles, des couleurs, des musicalités corporelles et sonores compose un kaléidoscope de prismes et de points de vue plus que jamais nécessaire. Tout comme l'accompagnement de voix différentes, moins entendues, venues de tous horizons.

Réflexions dansées sur la racisation, post et néocolonialisme, invisibilisation des vies noires, afro-futurisme, déterminismes sociaux, et transmission intergénérationnelle structurent les spectacles programmés. Avec une attention particulière portée à des œuvres entretenant mémoires individuelles et mémoires collectives, le plateau se fait autant l'écho de nos histoires intimes que de la grande Histoire.

Comme si cette acuité des regards chorégraphiques avait pour condition une grande liberté de ton, comme si, dans un monde étriqué, un besoin de décroisement s'imposait, nous accueillons cette année des formes aussi urgentes dans leurs contenus que mûries dans leurs processus, désinhibées face aux conventions, ouvertes dans leur architecture.

Tandis que les artistes de renom bousculent leurs acquis, les plus jeunes s'aventurent avec audace dans des voies singulières, et investissent à leur tour les grands formats avec chants et musique live – comme souvent dans le festival. La jeunesse prend la parole et palpète d'une grande envie – que nous espérons contagieuse – de se projeter, ensemble, dans un futur reconnecté aux valeurs universelles.

La préparation de JUNE EVENTS a fait l'objet d'un travail de coopération avec d'autres structures et festivals en France et en Europe pour coordonner les tournées des spectacles par éco-responsabilité et nécessité. Qu'elles et ils en soient sincèrement remerciés, ainsi que tous les partenaires qui rendent possible la réalisation de cette édition.

Bon festival !

Anne SAUVAGE, Directrice
et l'équipe de l'Atelier de Paris / CDCN

* Inspiré de la tribune d'Eric de Chassey, directeur de l'Institut national d'histoire de l'art, publiée dans Le Monde, le 15 janvier 2024.

** Le Cycle des Veilleurs de Joanne Leighton. Un événement Paris Réseau Danse dans le cadre de l'Olympiade Culturelle. Jusqu'au 8 septembre 2024.

Visuel : L'Opéra du Villageois de Zora Snake, © Julie Kerchi

Tendre Carcasse d'Arthur Perole



photo Nina Flore Hernandez

Le chorégraphe Arthur Perole réunit quatre jeunes vingtenaires en un chœur où mots, gestes et mouvements sont intimement liés puis déliés. À l'emprise du regard des autres sur nos corps, Tendre Carcasse répond par la nécessité du collectif et la tendresse du lâcher prise.

Quelle place occupe notre corps dans la construction de notre identité ? Comment le regard de l'autre modifie la vision de notre corps ? À partir de ces questions, Arthur Perole a recueilli la parole des quatre interprètes de Tendre Carcasse, des récits aux frontières de l'autobiographie et de la fiction qui sont la colonne vertébrale de la pièce, portés par des voix omniprésentes. Avec douceur mais sans faillir, elles confient leurs souvenirs de puberté ou des complexes dont ils et elles ont eu alors à souffrir, leurs réflexions sur l'envie de plaire ou la nécessité de répondre aux injonctions et assignations. Organisé-es en un chœur solidaire, les interprètes suivent deux lignes qui vont bientôt se croiser : celle de ces voix partagées entre adresse au public, conversations et pensées énoncées, et celle des gestes qui les traduisent, les accompagnent puis s'en détachent en une transe joyeuse et exaltée. Après l'avoir accompagnée dans sa longue apnée, la musique prend le pouvoir sur la parole, comme une libération, une fête pulsée et dansée où se défaire de nos fardeaux et assumer nos ambivalences. En chemin, la mise en commun de ces histoires aura fabriqué une vision plus douce de nos propres corps et dessiné le portrait d'une jeunesse bienveillante, où l'amour est un engagement naturel et collectif.

Tendre Carcasse

Conception et mise en scène : Arthur Perole

Chorégraphie en collaboration avec les interprètes : Arthur Bateau, Matthis Laine Silas, Elisabeth Merlé, Agathe Saurel

Collaboration artistique : Alexandre Da Silva

Création lumières : Anthony Merlaud

Création musicale et régie son : Benoit Martin

Création costumes : Camille Penager

Régie générale, lumières : Nicolas Galland

Production, diffusion : Sarah Benoliel

Administration : Anne Vion, Maureen Pette

Photos © Nina Flore Hernandez

Production : Compagnie F

Coproductions : Pavillon Noir / Ballet Preljocaj – CCN d'Aix-en-Provence // Carreau du Temple, Établissement culturel et sportif de la Ville de Paris // 3BisF centre d'art contemporaine Aix-en-Provence // Le Gymnase – CDCN ROUBAIX // La commanderie Saint-Quentin-en-Yvelines.

Avec le mécénat de la Caisse des dépôts et des consignations

29 et 30 mai 2024

Festival JUNE EVENTS avec le Carreau du Temple

CRITIQUES



© David Le Borgne

Heliosfera, les danses métaphysiques de Vania Vaneau

À Lyon dans le cadre du Festival Transforme, la chorégraphe brésilienne poursuit son exploration des matières qui nous entourent et invite à se laisser transcender par la lumière.

11 avril 2024

Depuis un an, New Settings de la Fondation d'entreprise Hermès a laissé la place à Transforme, un dispositif d'aide à la création imaginé comme festival itinérant partenariat avec quatre théâtres situés à Paris, Lyon, Rennes et Clermont-Ferrand. Ayant à cœur de valoriser les artistes auprès de publics très différents, de permettre une meilleure circulation d'œuvres pluridisciplinaires en prise avec le monde d'aujourd'hui et d'encourager la diffusion à l'échelle nationale, l'organisme d'intérêt général à vocation de mécénat fait le choix de la diversité de lieux et d'une temporalité plurielle.

Ainsi du TCI à Paris en décembre au TNB de Rennes en mai, en passant par la Comédie de Clermont en janvier et aux Subs de Lyon en avril, c'est tout un programme éclectique qui se déroule et invite les spectateurs à découvrir des spectacles aussi singuliers que [Pinnocchio\(live\)W3](#) d'Alice Lalay, [Anima](#) de [Maëlle Poésy](#) et de [Noémie Goutal](#), [Black light](#) de Mathilde Monnier, [Les Délivrés](#) d'Hélène Ittrachet ou la dernière création de **Vania Vaneau**, [Heliosfera](#).

Paysages fantasmagoriques

Dans le Hangar des Subs de Lyon, avant d'investir l'Atelier de Paris dans le cadre de June Events, le 25 mai prochain, la chorégraphe brésilienne déploie son écriture autant esthétique, scénographique que chorégraphique. Afin d'emporter le public vers d'autres horizons, d'autres mondes, elle crée des lieux, des espaces savamment agencés. Quelques objets en verre organisés en demi-cercle à jardin, un bloc de glace posé là de manière faussement négligée, des traits géométriques dessinés au sol, c'est tout un univers quasi ésotérique qui fait jour. À cour, une musicienne crée en direct l'ambiance. Vrombissements, sons technos, « vibes » envoûtantes ou inquiétantes, stimulent l'imaginaire et convient à une plongée apnéique dans une succession de tableaux vivants où les quatre interprètes naviguent à vue.



© David Le Borgne

Gestes saccadés, mouvements au ralenti, la grammaire de **Vania Vaneau** multiplie les conjugaisons, les temps. Faisant dialoguer les corps avec la matière, avec les différents univers qu'elle sculpte grâce aux époustouflants jeux de lumière d'**Abigail Fowler**, elle ne cherche pas tant à construire un récit qu'à impulser des impressions, des sensations. Fresque paysagiste, *Heliosfera* est une immersion dans des sortes d'abstractions visuelles, où chacun peut laisser libre court à ses pensées. Certains verront des fonds marins, d'autres des déserts, des champs lunaires, des terres enneigées.

Du corps mais peu de chair



© David Le Borgne

son environnement.

Traversant l'espace scénique en diagonale, l'appréhendant par des gestes tranchés, **Lee Davern, Nicolas Fayol, Steven Michel et Thi-Mai Nguyen** font corps avec l'écriture de la chorégraphe. Comme sortis d'eux-mêmes, ils habitent l'espace au même titre que ces gravillons luminescents qui donne au sol des allures de voûte céleste, que ces fleurs jetées çà et là lors d'une transe chamanique. Plus cérébrale et philosophique qu'émotionnelle, la langue de **Vania Vaneau** se fait de plus en plus métaphysique. Ici ce n'est pas la chair, l'être qui l'intéresse, mais bien comment celui-ci interagit avec

Transmuant ses danseurs en créatures, elle joue des diffractions chromatiques et soniques pour leur donner une densité quasi extra-terrestre. Si l'on retrouve dans *Heliosfera*, un peu de l'univers mystique de **Nebula**, en quittant le plateau pour laisser la place à ses interprètes et se consacrer à la création, l'artiste déplace son regard, sa pensée vers une forme aboutie plastiquement et esthétiquement mais qui peine à faire sens dans sa globalité. Puissant véhicule d'une beauté évanescence, cette nouvelle création de **Vania Vaneau** garde nombre de ses mystères et de ses secrets !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Lyon

Vania Vaneau : outre-lumière



© David Le Borgne

Vania Vaneau n'est plus sur le plateau dans sa nouvelle création « Heliosfera » mais elle dirige son quatuor vers un espace infini nimbé d'une lumière spectrale et magnifique. Voyage ultra-sensible dans des contrées inconnues avec quelques résidus d'une terre disparue.

« Pour moi la pièce n'est pas une fin. C'est une façon d'aller chercher de la lumière, de l'air, de l'espace plus loin » nous disait Vania Vaneau à propos de « Nebula », sa précédente pièce née en 2021 et qu'elle portait seule au plateau, une première après le trio de « Ora » (2019) et le duo d'« Ornement » (2016). **Dans « Heliosfera », elle quitte la scène et trouve cet espace « plus loin » avec quatre danseur-ses guidés par la lumière signée Abigail Fowler.** Lee Davern, Nicolas Fayol, Steven Michel, Thi-Mai Nguyen, trois hommes et une femme (mais leur genre a-t-il une importance ? ils ne sont que matière parmi d'autres) débarquent un par un, à pas lents, sac vissé sur le dos d'où dépasse un amas de tissu argenté, une sorte de couverture survie.

Le milieu est hostile et doux à la fois. Des fumées s'échappent en hauteur de part et d'autre du plateau. Il faut se hisser sur un camarade pour toucher cette étrange chose. Et ouvrir les yeux grands sur un monde nouveau. C'est tout l'enjeu de cet Heliosfera qui de bout en bout (excepté la scène finale de rite, plus prévisible) instaure un rapport primitif au plateau, comme si tout ce qui s'y déroulait n'avait jamais eu lieu avant. Le son est cristallin, les voix (off) gutturales. La puissance de l'électro (de Puce Moment) et quelques effets stroboscopiques viennent même un instant amplifier le grondement de ce spectacle par ailleurs d'un grand calme. Les orages sont lointains, des bruits de machine (le roulement d'un train, les pales d'un hélicoptère peut-être) bruissent pendant que les humains tentent de déployer leur corps. Ils redécouvrent leurs membres au contact de cette matière qu'est la lumière, centrale ici et utilisée avec une finesse remarquable. Elle traque les danseurs, les cache, leur permet de se relever, donc de renaître, les aveugle et les éclaire, les asphyxie, les rend à leurs tremblements, les mécanise, les déglingue, les rassemble, les ralentit, les effraye de manière très dissemblable. Chacun réagit différemment. Impossible de savoir de qu'ils perçoivent.

La lumière n'est pas qu'un mirage venu du très-haut comme une métaphore christique qu'« Heliosfera » n'est pas. C'est aussi une « chose ». Elle se porte et se transporte, elle est lourde et légère. Qu'elle ne soit faite que d'air ou matérialisée par des pierres translucides, les gestes sont les mêmes pour la tenir entre ses mains ou la caler sur le dos. La lumière est aussi un relais entre chacun·e comme cette diagonale qu'elle trace et où s'aligne le quatuor qui, avec des mouvements de bras, paraît, sans ce que cela ne soit figuratif, se transmettre quelque chose.

« *La terre est déjà détruite* » expliquait Vania Vaneau lors de la naissance de « *Nebula* » d'où cette nécessité de sonder d'autres mondes comme elle fait ici dans cet espace tellurique durant 75 minutes sans qu'aucun élément de décor ne surgisse. Dans cet ailleurs (ou un ici transfiguré par le temps et les bouleversements climatiques), il y aurait de l'eau. On entend des clapotis mais c'est surtout la lumière encore qui fait apparaître une ligne de mer, celle qui sépare du sable.

Entre extase et abandon, danger et cocon, ces quatre explorateurs observent avec une curiosité permanente ce nouvel environnement. Jamais ils ne cherchent à le dompter et à le faire leur, contre-écho à des décennies où l'homme a justement détérioré de façon inversible ce qui lui a été donné.

Complice de Jordi Gali avec qui elle a fondé la compagnie Arrangement provisoire, Vania Vaneau n'est pas une néophyte en matière de monde nouveau tant elle travaillé avec l'immense Maguy Marin. Durant sept ans, elle a dansé Ha ! Ha !, Turba, May B, Umwelt, Description d'un combat, Salves... Elle fraye aussi avec Christian Rizzo (encore tout récemment dans « *Je vais t'écrire* » au musée de l'Orangerie). Et poursuit ce travail de plus en plus épuré et qui touche aux merveilles lorsque dans une séquence, qui aurait pu clore « *Heliosfera* », ses interprètes sèment de petits cailloux qui, au noir tombé sur scène, phosphorent.

Nadja Pobel – www.sceneweb.fr

Dona Lourdès de Nêmo Camus et Robson Ledesma



Première pièce performative du créateur sonore Nêmo Camus, conçue avec le performer brésilien Robson Ledesma et la dramaturge Nathalia Kloos, Dona Lourdès s'appuie sur l'histoire de sa grand-mère. Née à Rio de Janeiro d'une mère noire d'origine modeste et d'un père blanc d'un milieu bourgeois qui ne l'a jamais reconnue, la jeune femme, danseuse, obtient le rôle de Mira dans Orfeu Negro de Marcel Camus en 1959 et devient l'emblème international d'une beauté métisse.

Par une hybridation entre fragments de récits intimes et échos à la grande Histoire, la pièce lève le voile sur un invisible social : la volonté politique farouche de blanchir la population. Des enregistrements de la voix de sa grand-mère naît une constellation de réflexions sur la racialisation, la filiation et l'héritage, que porte et amplifie le corps de Robson Ledesma, qui creuse la mémoire et en assemble les morceaux, et interroge les défis et la joie à se réapproprier avec force, mais aussi circonspection et modestie les images qui ont scandé la vie de Dona Lourdès, comme celles de la diaspora brésilienne en Europe.

→ Diffusion du film Orfeu Negro de Marcel Camus le mardi 4 juin à 20h30 et le mercredi 5 juin à 9h30 au Cinéma Le Vincennes. Sur présentation de votre billet du spectacle Dona Lourdès, bénéficiez d'un tarif réduit à 7€ au lieu de 9€ pour la projection.

Nêmo Camus est un artiste sonore basé à Bruxelles. Après un parcours en cinéma et en sociologie, il s'oriente vers la création sonore et intègre l'INSAS. À travers ses pièces radiophoniques et installations sonores, il hybride documentaire et fiction, dans un désir de travailler avec toujours plus de subtilité la trace, l'indice, la suggestion. Son travail a été présenté à l'IMAL à Bruxelles, au GMEM à Marseille, à Framer Framed à Amsterdam ou encore à la Biennale de Dakar. Il collabore pour la performance et les arts visuels avec des artistes tel-les que Pélagie Gbaguidi, Esther Mugambi, Joëlle Sambi, etc.

Robson Ledesma est un artiste brésilien vivant à Bruxelles. Il est diplômé de danse au Théâtre Municipal de São Paulo, où il a été membre de la compagnie de danse contemporaine de la ville. Entre 2013 et 2016, il a travaillé avec Luiz Fernando Bongiovanni avant de rejoindre P.A.R.T.S. Depuis 2019, il travaille en Europe en tant que performer avec des chorégraphes tels que Michiel Vandevelde, Michèle Anne De Mey, Marc Vanrunxt, Bruno Freire, Alan Lucien Øyen, Anne Teresa De Keersmaeker, entre autres.

Après des études littéraires et en sciences sociales à l'EHESS, Nathalia Kloos navigue entre le spectacle vivant et l'écriture. Elle s'intéresse aux manières de travailler en collectif, aux imbrications de l'intime et du politique dans des luttes territoriales (notamment au Brésil) et à ce que les formes artistiques nous disent du monde. Elle est membre du collectif et du comité éditorial de la revue Jef Klak et collabore régulièrement avec d'autres publications de critique sociale et culturelle (Panthère première, Critique...).

Dona Lourdès

Conception et texte : Némó Camus

Collaboration et performance : Robson Ledesma

Mise en scène : Némó Camus, Robson Ledesma, Nathalia Kloos

Soutien chorégraphique : Mary Szydlowska

Dramaturgie : Nathalia Kloos

Création costumes : Miguel Peñaranda Olmeda

Scénographie : Rafa Pamplona

Création lumière : Ines Isimbi

Création sonore : Baptiste Le Chapelain

Avec la voix de Lourdès de Oliveira

Photos © Valéria Shcherbina

Production déléguée : atelier 210

Coproduction : atelier 210, Charleroi Danse, Atelier de Paris / CDCN, La Coop asbl et Shelter prod

Soutiens : La Bellone, kunstcentrum BUDA, Maison des Cultures de Saint-Gilles, Kunstenwerkplaats vzw, Théâtre Varia, Centre Wallonie-Bruxelles, Bureau International Jeunesse, Montévidéo, GC De Markten

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles – Service général de la Création artistique, de taxshelter.be, ING, du tax-shelter du gouvernement fédéral belge et de WBI, Wallonie-Bruxelles International

8 juin 2024

JUNE EVENTS

Atelier de Paris / CDCN

ZONDER d'Ayelen Parolin



Extravagant, drôle, transgressif, piquant, l'univers d'Ayelen Parolin se meut depuis une vingtaine d'années dans une recherche guidée par un certain goût de l'authenticité, souvent menée sous forme de cycles. ZONDER, après SIMPLE, prolonge son exploration de la figure de l'idiot pour extirper la danse des règles cartésiennes et immerger performeur-ses et spectateur-ices dans un grand bouillon d'aléatoire.

Articuler, désarticuler, réarticuler la danse entre les interprètes, construire, déconstruire et reconstruire une chorégraphie : ZONDER est une immersion dans une forêt imprévisible, une traversée de paysages improbables au gré de situations dérisoires et de relations absurdes. Exaltation, exubérances, excès, c'est par ces chemins fous que se construit le mécanisme de contaminations et d'altérations cumulées de ce trio. S'en référant notamment au dadaïsme, l'artiste offre un nouvel opus drôle et sérieux, branlant et assuré, cauchemardesque et joyeux, fort de connivences et d'ambivalences.

ZONDER

Un projet d'Ayelen Parolin

Créé et interprété par Naomi Gibson, Piet Defrancq, Daan Jaartsveld

Collaboration artistique : Julie Bougard

Direction technique et création lumière : Laurence Halloy

Scénographie et costumes : Marie Szersnovicz

Création sonore : Julie Bougard

Régie lumière : Laurence Halloy et Gaspar Schelck

Régie plateau et sonore : Ondine Delaunois

Dramaturgie : Olivier Hespel

Préparation de travail : Daniel Barkan, Alessandro Bernardeschi, Michael Schmid

Photos © Vince VDH, Stanislav Dobak

Production : RUDA asbl

Coproduction : Théâtre National de Bruxelles, Charleroi danse, le Manège Scène Nationale de Reims, SurMars Mons, le Théâtre de Liège, Atelier de Paris / CDCN, La Coop asbl et Shelter Prod.

Réalisation du décor et des costumes par les ateliers de construction des décors et confection des costumes du Théâtre National Wallonie Bruxelles

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de Wallonie-Bruxelles International et du tax-shelter du gouvernement fédéral belge

JUNE EVENTS

Atelier de Paris / CDCN

8 juin 2024

Un cabaret pas si brouillon



Photo Alice Gautier

Avec Cabaret Brouillon, Loïc Touzé ravive les expérimentations du cabaret dans une pièce pour six interprètes détonnants, qui ouvre l'espace pour leur créativité et leur folie.

Dans un studio aménagé en salle de représentation, on s'installe sur des tables et chaises disposées devant une petite scène, façon café-spectacle, ou sur quelques gros coussins posés sur les tapis. Les interprètes nous accueillent, une femme en académique noir aux longs cheveux (**Helena de Laurens**), un homme en short noir et marcel bleu (**David Marques**) nous invite à ne "pas hésiter à nous ajuster" si le besoin s'en fait sentir. **Chorégraphe depuis les années 1990, Loïc Touzé a expérimenté comment la danse existait en dehors du cadre spectaculaire, souvent en collaboration avec d'autres artistes, main dans la main aussi avec ses interprètes.** Dans Cabaret Brouillon, il met de nouveau au travail la place des interprètes comme celle du cadre spectaculaire, en dialogue avec l'héritage du cabaret.

Une pantomime sur une fameuse comptine d'oiseaux, un magicien illusionniste au regard intense, un mime péteur... Les numéros se succèdent avec lenteur, hésitation, enchaînant les loupés. Ce Cabaret Brouillon porte bien son nom. Sans ordre logique ou méthode apparente, il retrace toutefois une histoire du genre, à travers une multitude d'invocations. Des figures surgissent dans les interprètes, devenus vaisseaux des spectacles passés : le Pétomane du Moulin rouge dans le numéro de mime de **Johann Nöhles** ou la danse du visage aux yeux écarquillés de Joséphine Baker, entre deux entractes et verres de vin blanc. Une manière d'ancrer sa danse dans la continuité de cette histoire ? Il faut rappeler que les cabarets ont été des espaces d'expérimentation où s'est déployé un pan de la danse moderne au début du XXe siècle, à l'instar de la danse serpentine de Loïe Fuller, qui a été imitée et reproduite dans de nombreuses scènes à son époque.

La signature chorégraphique de Loïc Touzé n'apparaît pas dans un choix de geste défini, mais dans une atmosphère de corps, qui teinte le mouvement d'une texture moelleuse et dense. Elle teint les imprécisions calculées de la prestation, autant acteurs que danseurs, qui tiennent en haleine immobiles face à nous, faisant figurer un numéro virtuose qui n'arrive jamais, formant une chaîne en entrelaçant leurs bras. Loïc Touzé convoque cet espace d'expérimentation, ses faiblesses et son charme, mais aussi la théâtralité des interprètes qui le composent. Et octroie aux six performeurs et performeuses d'apporter leurs matériaux sur scène, comme leurs gestes, leurs mimiques, leur relation avec le public, leur étrangeté et leur folie.

Belinda Mathieu – www.sceneweb.fr

Λ à voir et à danser Λ

June Events du 22 mai au 8 juin.



L'Opéra du Villageois de Zora Snake, © Julie Cherki

Le **festival June Events** 2024, le festival de l'Atelier de Paris-CDCN, ouvre ses portes du 22 mai jusqu'au 8 juin pour se faire l'écho d'un large éventail de danses qui cette année s'accompagnent souvent de musique en live. Soirée d'ouverture avec le solo *Jimmy* de Pierre Pontvianne puis *Vagabundus* de Idio Chichava, une création pour 13 interprètes et musique live.

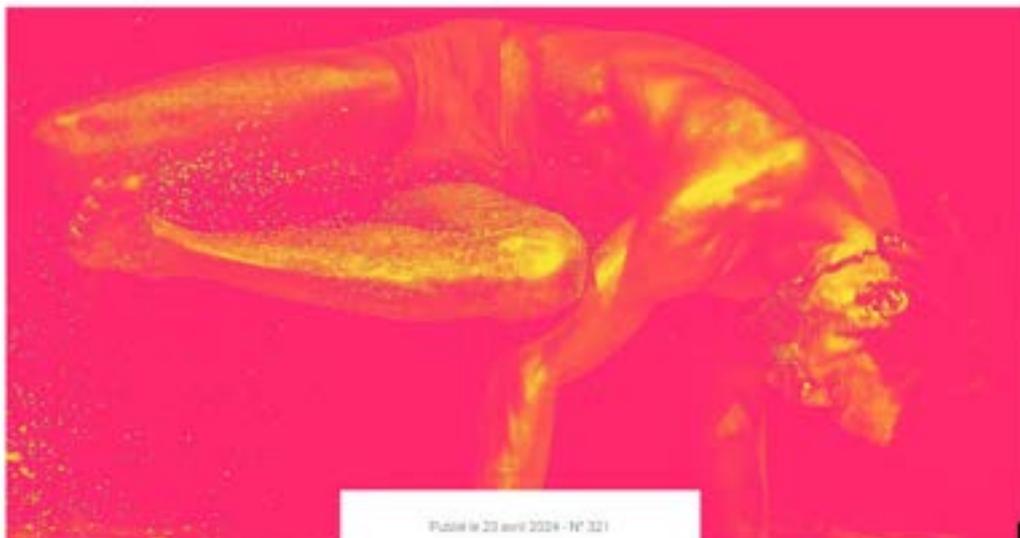
Ayelen Parolin viendra clore le festival le 8 juin avec *Zonder*. Entre ces deux dates, on retrouvera Vania Vaneau, Capucine Dufour, Arthur Pérole, Lenio Kaklea, Soa Ratsifandrihana, Loïc Touzé et quelques autres, en salle ou en extérieur.

Le programme complet est à retrouver sur le site de [l'Atelier de Paris](#).

la terrasse

FOCUS - 2021 - JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN, UNE DANSE QUI RÉFLÉCHIT L'HUMAIN

Des corps où résonne le monde : animé par Anne Sauvage et les siens, June Events s'affirme comme un creuset inspirant



Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Sous la houlette de sa directrice Anne Sauvage, le Festival s'affirme comme un creuset cosmopolite et radieux à la pointe de la création chorégraphique.

Chaque été, le Festival constitue le point d'orgue festif de la saison de l'Atelier de Paris – Centre de développement chorégraphique national, dans une dynamique rassembleuse. Plus que jamais, la programmation conjugue de manière plurielle et audacieuse l'artistique et le politique : les démarches esthétiques se font ici l'écho d'un désir et d'une nécessité d'envisager un futur désirable, alors que le monde fait face à d'urgents défis, que la société se crispe et se polarise. Issus de multiples horizons, reconnus ou émergents, les artistes décentrent le regard, les corps nourris de cultures et imaginaires pluriels font vivre un kaléidoscope de créations intrigantes et stimulantes, qui ne connaissent pas de frontières et revendiquent un regard libre et émancipateur sur le vécu.

Créer et réenvisager le futur

Venus d'Europe, du Québec, de Mayotte, des Antilles et d'Afrique, les artistes de cette 18^e édition explorent diverses thématiques tels le post-colonialisme, la transmission intergénérationnelle, les déterminismes, les identités... De Vania Vaneau qui danse avec la lumière à Ayelen Parolin qui se plaît à s'aventurer du côté du hasard, d'Idio Chichava qui prend appui sur une danse rituelle du Mozambique pour réenvisager le mouvement des migrations à Clara Furey qui propose une forme intimiste d'« *érotisme cosmique* », de Myriam Soulanges et Marlène Myrtil qui braquent le projecteur sur le chlordécone qui a empoisonné les Antilles à Sonya Lindfors qui danse et rêve de joyeuses rencontres, la danse innovante et palpitante s'offre en partage. Un festival très inspirant !

Agnès Santi

la terrasse

FOCUS - 321 - JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN, UNE DANSE QUI RÉFLÈCHIT L'HUMAIN

« Vagabundus » d'Idio Chichava, pour un corps global et puissamment expressif



ENTRETIEN CHOR. IDIO CHICHAVA

Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Le chorégraphe mozambicain Idio Chichava explore l'expressivité du corps et célèbre la vie avec *Vagabundus*, une pièce portée par l'impact explosif de la danse et des voix.

Pourquoi avoir nommé cette création *Vagabundus* ?

Idio Chichava : Dans son sens étymologique, le vagabond est celui qui voyage, l'homme errant qui n'a pas de destin inscrit, toujours à la recherche d'un lieu pour s'installer ou continuer son voyage. Sa signification péjorative, de brigand, de paresseux, existe aussi. Je joue donc sur ce double sens. La pièce est aussi liée à mon retour au Mozambique, après quatorze ans en France où je passais pour un touriste.

« AVEC *VAGABUNDUS*, APPARAÎT UN NOUVEAU LANGAGE QUE JE NOMME "CORPS GLOBAL". »

Comment le transcrivez-vous dans votre spectacle ?

I.C. : Pour moi, la migration est tout autant intérieure que géographique ou géopolitique. Nous exploitons toutes les idées liées à la migration mais au départ la question fut de l'ordre de la pratique physique. Comment déplacer ce que l'on nous a appris, comment le déconstruire ? D'où la nécessité de travailler en s'inspirant d'un rituel de danse du peuple Makonde vivant au Mozambique et dans les pays voisins, avec ces danseurs qui le pratiquaient, pour les entraîner ailleurs. Avec *Vagabundus*, apparaît un nouveau langage que je nomme « corps global ». C'est-à-dire qui ne dissocie pas la danse, la voix et le mouvement, où l'énergie et le collectif soutiennent la qualité individuelle de chaque danseur.

Où et comment avez-vous recruté ces treize danseurs-chanteurs ?

I.C. : Ils viennent tous de la danse traditionnelle, certains ont appris la danse par des rites d'initiation dans leurs villages. Ils dansent et chantent, car au Mozambique ce ne sont pas des arts séparés. Mon seul apport est de les introduire aux processus de création, de travailler par rapport à leur expérience sur l'espace scénique, de questionner de nouvelles esthétiques. Et *Vagabundus* les entraîne dans la voie professionnelle afin de contribuer à une reconnaissance de la danse comme profession sérieuse.

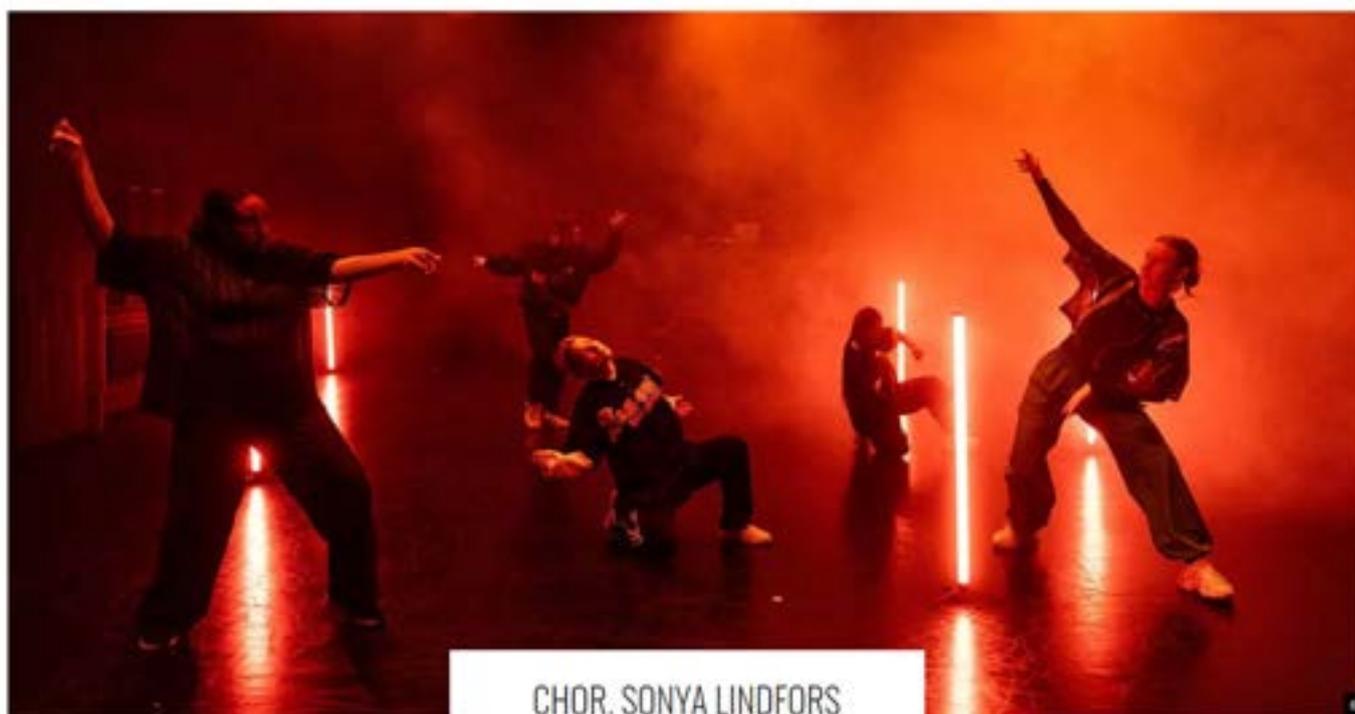
Propos recueillis par Agnès Izrine

date de parution : 23 avril 2024

la terrasse

FOCUS -321-JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN, UNE DANSE QUI RÉFLÉCHIT L'HUMAIN

« Something like this » de Sonya Lindfors, ou le pouvoir du vivre ensemble



CHOR. SONYA LINDFORS

Publié le 23 avril 2024 - N° 321

« Le spectacle que j'aurais voulu voir quand j'étais jeune » : c'est l'aveu de Sonya Lindfors, récompensée à Helsinki pour sa création qui porte de nouveaux discours sur l'altérité.

Camerounaise et finlandaise, Sonya Lindfors travaille sur les représentations du corps noir et la remise en question des structures de domination. Ce spectacle est né du désir de s'adresser d'abord à un public de jeunes gens, de montrer le pouvoir du vivre ensemble et de la communauté, à travers la culture de la street dance. Dans un univers chaleureux baigné de fumigènes et néons, quatre performeurs réinventent les fondamentaux du hip hop dans un élan de fraternité et de joie. La chorégraphie s'appuie sur des séquences de démonstration façon show de danse, avec intermède de DJing et conclusion en rap collectif. Une célébration de la culture et la jeunesse, en discussion directe avec le public.

Nathalie Yokel

date de parution : 23 avril 2024

la terrasse

FOCUS -321- JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN, UNE DANSE QUI RÉFLÈCHIT L'HUMAIN

Vania Vaneau crée « Heliosfera » et fait danser la lumière



CHOR. VANIA VANEAU
ENTRETIEN

Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Énergie vitale, diffraction chromatique, force immatérielle et solaire, *Heliosfera* fait de la lumière la substance essentielle de sa création.

Sur quoi porte votre création, *Heliosfera* ?

Vania Vaneau : *Heliosfera* questionne le rapport du corps avec d'autres matières. Plus largement j'interroge la relation entre l'être et le monde, l'humain et le non-humain, l'intérieur et l'extérieur de notre enveloppe corporelle. Après avoir travaillé les matières tangibles, j'explore la lumière en tant que substance intangible. Je mets donc au défi un groupe, dans un environnement où surviennent des phénomènes singuliers en rapport à la lumière, comme point de départ.

« J'EXPLORE LA LUMIÈRE EN TANT QUE SUBSTANCE INTANGIBLE. »

Dans *Heliosfera*, on entend aussi « hélios » le soleil, pourquoi ?

V.V. : Lors du processus de création, nous avons confronté les corps des danseurs aux lumières d'Abigail Fowler, et nous avons également expérimenté des environnements lumineux singuliers, comme le Couvent de La Tourette, conçu sur la transparence par Le Corbusier, des grottes en Lozère, et l'observatoire du Pic du Midi, où nous avons pu contempler le rayonnement des astres. Je me suis aperçue que le soleil résumait l'ensemble de mes recherches. Qu'il s'agisse de corps héliotropes qui se tournent vers lui, de féblouissement, mais aussi du magnétisme, de l'électricité, des ondes qui parcourent les corps célestes ou terrestres... voire même du réchauffement climatique ou de mythes universels.

Pouvez-vous nous en dire plus sur la musique ?

V.V. : C'est Puce Moment, de Nico Devos et Pénélope Michel, qui sont aux manettes. Ils utilisent toujours des environnements sonores avec une certaine plasticité du son qui accompagnent physiquement les corps, les englobent, les font vibrer. Pour cette pièce ils mélangent des sons électroniques, des synthétiseurs, mais aussi des sons du soleil qu'ils ont récupérés. Nous utilisons aussi la voix dans la pièce. Pénélope est sur le plateau, elle joue en direct avec des objets en verre, de l'eau, et un thérémine, cet instrument merveilleux que l'on ne touche pas de ses mains, et Nico l'accompagne en régie.

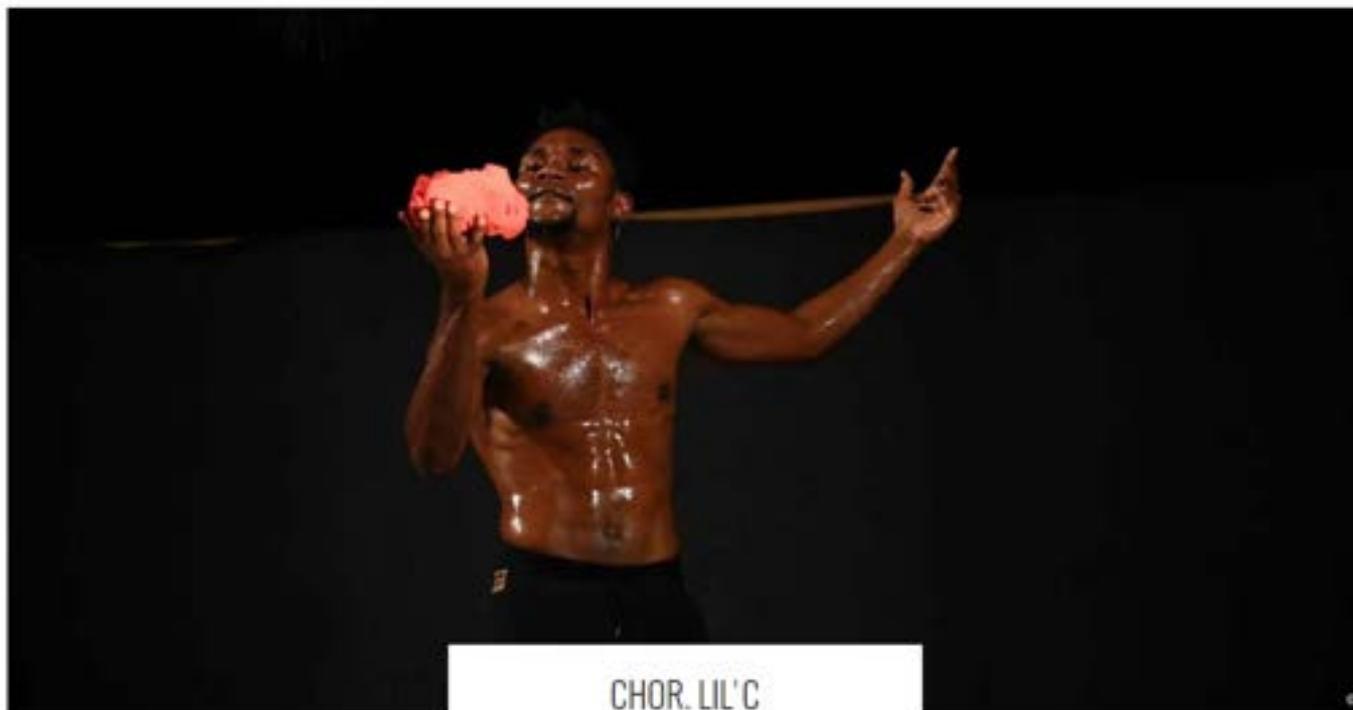
Propos recueillis par Agnès Izrine

date de parution : 23 avril 2024

la terrasse

FOCUS - 321 - JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN. UNE DANSE QUI RÉFLÉCHIT L'HUMAIN

« Shido » de Lil'C , solo pour un homme et seize pierres



CHOR. LIL'C

Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Dans un solo pour un homme et seize pierres, Lil'C se met dans la peau d'un « *frère autiste* » en se plongeant dans ses sensations.

En 2017, Djodjo Kazadi fondait Le Royaume des Fleurs, une pépinière artistique à Mayotte. C'est là qu'Aliféyini Mohamed alias Lil'C a fait mûrir son travail. Après avoir dansé sous la houlette de son mentor dans *Murmures des décasés*, pièce à forte teneur politique, ce dernier dévoile le solo *Shido*. Dans cette expérimentation, où il dialogue avec seize pierres, il prend son corps comme objet de recherche pour tenter d'entrer en empathie avec un frère autiste. À l'aide des cailloux qu'il manipule un à un au fil de la pièce, il pénètre dans cette altérité corporelle, arborant les sensations fantasmées de ce corps, ses vibrations et gestes. Cette danse qui oscille dans un équilibre instable esquisse une tentative de guérison.

Belinda Mathieu

la terrasse

FOCUS - 321-JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN, UNE DANSE QUI RÉFLÈCHE L'HUMAIN

Avec « Tropique du képone », Myriam Soulanges et Marlène Myrtil dénoncent le scandale du chlordécone aux Antilles



ENTRETIEN
CHOR. MYRIAM SOULANGES ET
MARLÈNE MYRTEL

Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Dix ans après *Principe de précaution*, Myriam Soulanges et Marlène Myrtil poursuivent leur travail sur le scandale du chlordécone et reviennent avec un nouveau duo.

Pourquoi avoir décidé de reformer votre duo après *Principe de Précaution* ?

Myriam Soulanges : Cette prolongation de notre collaboration, dix ans après la création de *Principe de précaution*, est le fruit de notre engagement, de notre désir d'agir face au scandale du chlordécone, à ses conséquences humaines, sociales et économiques sur les populations de Guadeloupe et de Martinique.

Marlène Myrtil : Nous continuons de jouer *Principe de précaution*, ce qui signifie que cette thématique suscite toujours de l'intérêt. Tout en projetant de transmettre cette pièce à de jeunes danseurs nous avons envie d'aller plus loin et c'est ce qui nous a poussé à créer *Tropique du képone*. Nous avons encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet.

« LE CONCEPT DE L'AFROFUTURISME NOUS A AMENÉES VERS UNE ÉCRITURE DE RÉSISTANCE. »

Comment traitez-vous du scandale du chlordécone dans ce deuxième duo ?

M.M. : Nous nous sommes beaucoup appuyées sur un temps de recherche qui nous a permis de collecter des archives et d'enquêter auprès d'un collectif d'ouvriers agricoles empoisonnés en Martinique. Nous donnons à entendre sur scène certains extraits de ces entretiens qui offrent un éclairage sur la situation vécue. À partir de ce socle, nous avons travaillé avec Michael Roch qui nous a amené vers l'idée d'un afrofuturisme.

M.S. : Ce concept de l'afrofuturisme nous a amenées vers une écriture de résistance. En porosité avec nos histoires afro-descendantes nous avons cherché des formes de transformation, « d'empuancement » permettant de montrer des corps cyborgs, des corps glorieux, non contaminés, « incolonisables ».

Propos recueillis par Delphine Baffour

la terrasse

FOCUS -321-JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN, UNE DANSE QUI RÉFLÉCHIT L'HUMAIN

« Le Cabaret de la Rose Blanche » par Radhouane El Meddeb : une fête douce-amère



Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Radhouane El Meddeb présente *Le Cabaret de la Rose Blanche*, une fête douce-amère pleine de tendresse et de nostalgie.

Entouré de deux danseurs, de deux musiciens et de la divine chanteuse Lobna Noomene, Radhouane El Meddeb nous invite dans l'intimité du *Cabaret de la rose blanche*, sa dernière création. Reprenant des airs de Saliha, diva tunisienne des années 1950, de l'illustre libanaise Fayrouz ou de Dalida, la joyeuse troupe nous conte, l'air de rien, le déchirement de l'exil. Humour facétieux, airs populaires entonnés en chœur ou baisers envoyés à la volée nous entraînent dans un refuge où de larges sourires cachent pour un temps précieux la tristesse, puisque « *vous savez, il y a toujours un petit chagrin qui traîne* ».

Delphine Baffour

la terrasse

FOCUS - 321 BINE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN, UNE DANSE QUI RÉFLÈCHIT L'HUMAIN

Clara Furey crée « Unarmoured », pour se réapproprier une forme d'érotisme



CHORÉGRAPHIE CLARA FUREY
ENTRETIEN

Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Clara Furey retrouve l'Atelier de Paris pour sa nouvelle création, armée d'un désir de se réapproprier le corps et son érotisme.

Comment s'inscrit cette création dans votre démarche artistique, suite à *Cosmic love* et *Dog Rising* ?

Clara Furey : Je travaille toujours en forte collaboration avec mon frère Tomas Furey à la musique, dans des pièces où le son tient la place d'architecture. Dans ce sens-là, je suis dans la continuité. Peu importe le thème auquel je m'attache ou de quel endroit somatique je pars, il s'agit vraiment d'un travail d'énergie, qui circule, s'échange et se transforme. La partition est non théâtrale, non narrative, mais je veux que les gens sur le plateau ressortent leur identité, leur personnalité. Et puis j'ai une façon spéciale de travailler le groupe, la répétition. La grande différence, c'est que pour la première fois les quatre performeurs ont des partitions très différentes, alors qu'avant nous étions ensemble dans le même bateau, sur les mêmes tâches.

« IL S'AGIT VRAIMENT D'UN TRAVAIL D'ÉNERGIE, QUI CIRCULE, S'ÉCHANGE ET SE TRANSFORME. »

Que signifie ce titre de *Unarmoured* ?

C.F. : Tout simplement sans armure. Le point de départ est une envie de me réapproprier une forme d'érotisme qui n'appartient pas au regard de l'autre, ni au jugement. Après avoir eu deux enfants, après avoir eu des blessures post-accouchement, j'avais l'envie de me réapproprier mon corps. Rien de mieux qu'une équipe qui se pose la question de l'identité de genre, de la sexualité, alors me suis entourée d'un groupe de performeurs queer incroyables qui élargissent grandement le spectre des expériences humaines. C'est une nouvelle façon pour moi d'être ensemble sur scène, en acceptant qu'on ait chacun notre histoire. On ne peut pas tous se comprendre, mais cela ne nous empêche pas de nous écouter et d'être ensemble. C'est un peu ça mon parti-pris. Je travaille sur le sentiment de la honte, sur la domination, la soumission, à partir de l'idée de vagues, d'ondes, de l'eau comme gardienne de la mémoire, avec tout ce qui est fluide dans le corps.

Entretien réalisé par Nathalie Yokel

date de parution : 23 avril 2024

la terrasse

FOCUS -321- JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN, UNE DANSE QUI RÉFLÉCHIT L'HUMAIN

Alexandra « Spicey » Landé crée « La Probabilité du Néant », ancrée dans la street dance



Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Spicey est la grande référence de la danse hip hop au Québec. La venue de sa dernière création, pour 9 interprètes et musique live, est un événement.

Il y a du « Spicey » chez Alexandra Landé depuis les années 1980, quand la petite fille découvre la formidable énergie du mouvement hip hop. En 2005, elle débute sa carrière de chorégraphe, et depuis, c'est une véritable montée en puissance qui caractérise le parcours de l'artiste. Elle défend les aspects chorégraphique, exploratoire et radical de la street dance, qui laissent dans son œuvre une impression de puissance. Dans sa dernière création, la chorégraphe interroge la notion d'indifférence qui brouille les relations humaines. Elle y explore les rapports de force, les positionnements de chacun, les situations qui forcent à la résistance et à la résilience.

Nathalie Yokel

la terrasse

FOCUS -321-JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN. UNE DANSE QUI RÉFLÉCHIT L'HUMAIN

Fampitaha, Fampita, Fampitàna



CHOR. SOA RATSIFANDRIHANA

Publié le 23 avril 2024 - N° 321

La chorégraphe et danseuse franco-malgache Soa Ratsifandrihana poursuit son histoire en nouant un dialogue foisonnant et pluriel entre l'origine et l'exil.

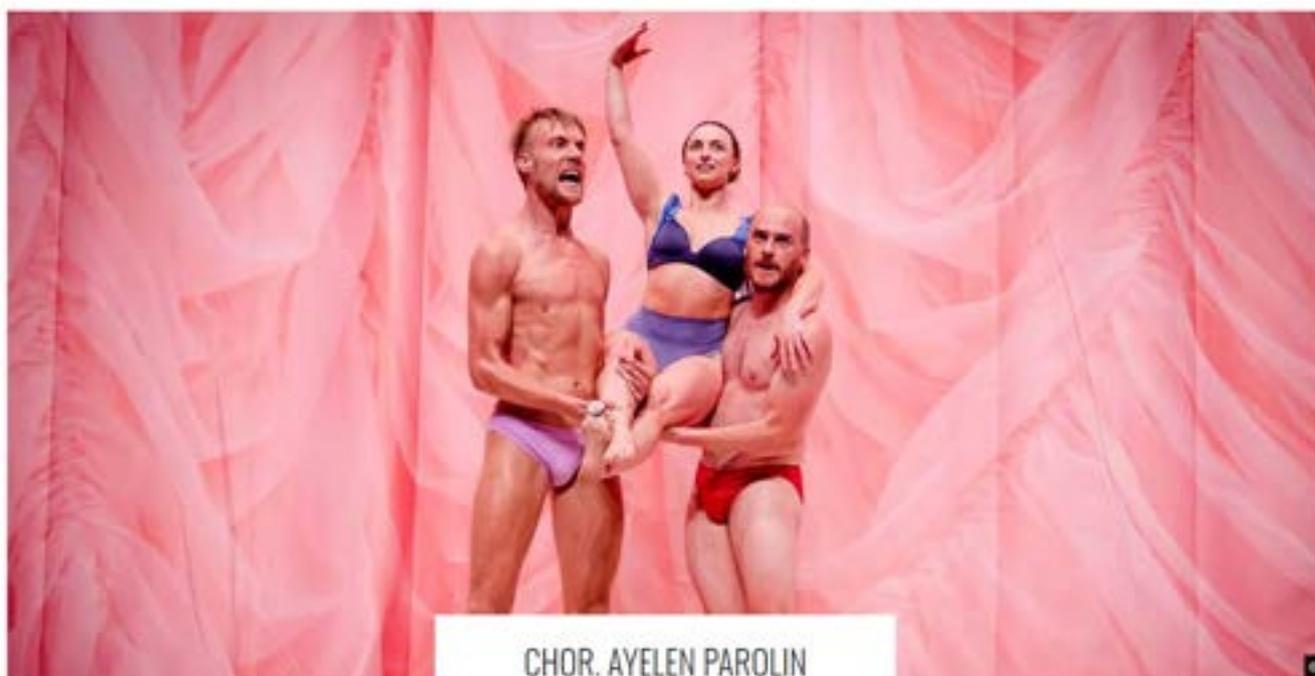
Fampitaha, fampita, fampitàna signifie la comparaison, la transmission, la rivalité en malgache. Après la création radiophonique *Rouge Cratère*, Soa Ratsifandrihana crée le second volet du diptyque, cherchant « *un vocabulaire entre les corps et l'histoire pour comprendre ce qui les lie et ce qui les singularise* ». Avec trois danseurs (Audrey Merilus, Stanley Ollivier et elle-même) et le musicien Joël Rabesolo en live, Soa Ratsifandrihana mêle danse, création musicale et récit oral afin de mettre en lumière un vaste héritage par le dialogue des corps.

Louise Chevillard

la terrasse

FOCUS - 321 - JUNE EVENTS 2024 DU 22 MAI AU 8 JUIN. UNE DANSE QUI RÉFLÉCHIT L'HUMAIN

« Zonder » d'Ayelen Parolin, un trio bouffon et délirant



CHOR. AYELEN PAROLIN

Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Ayelen Parolin continue sa recherche sur l'idiotie dans *Zonder*, un trio bouffon qui joue avec les codes du spectaculaire.

C'est un trio délirant, où l'image d'une danse classique jolie et gracieuse passe à la moulinette pour devenir un spectacle chaotique. Aussi attachée à la technique qu'à la fantaisie, la chorégraphe Ayelen Parolin, Argentine basée à Bruxelles, distille dans ses chorégraphies une naïveté déroutante. Dans la lignée des précédents *WEG* (2019) et *SIMPLE* (2021), elle embrasse de nouveau un plaisir enfantin de la danse. Les interprètes incarnent des pantins fous, qui esquissent des gestes avec fracas, jusqu'à la destruction du décor. L'enchaînement des gags, les gestes proches du mime et la récurrence d'un air de Rossini, fredonné, chanté et hurlé jusqu'à épuisement, font de cette pièce la plus bouffonne et cathartique de sa trilogie.

Belinda Mathieu

Danses avec la plume

AGENDA DANSE – MAI 2024

par Annèle Bertrand / 7 mai 2024

Cela sent le printemps dans les salles de spectacles ! Qui sont plus ou moins en ponts en début de mois avec une programmation Danse un peu plus absente. Puis les choses reprennent de plus belle, avec les beaux festivals de printemps, une création attendue, de nombreux événements avec le public ou d'importantes compagnies étrangères en tournée. Voici notre sélection de dix-huit spectacles de danse à ne pas manquer au mois de mai, un peu partout en France.

JUNE EVENTS

Du 22 mai au 8 juin à l'Atelier de Paris – Paris (75) et sa région – Festival – Création – Danse contemporaine – Performance

June Events est toujours un moment particulier dans la saison en Île-de-France. Il clôt à la fois la saison et lance celle des festivals d'été. Il pousse la curiosité avec des noms souvent hors des circuits habituels ou des artistes émergents. Cette année, le festival a porté *"une attention particulière portée à des œuvres entrelaçant mémoires individuelles et mémoires collectives, le plateau se fait autant l'écho de nos histoires intimes que de la grande Histoire"*. On y suivra la dernière création de Pierre Pontvianne ou Idio Chichava pour ouvrir cette édition, la performance impressionnante de Vania Vaneau mêlant danse et art visuels ou *Tendre Carcasse* d'Arthur Perole.

Sélection Festivals Printemps 2024, France, Belgique, Québec

Mai 13, 2024 Les Trois Coups Annonce, Coup De Projecteur, Festival, Francophonie, Hybride, Les Trois Coups, Sélection

Un printemps foisonnant

Léna Martinelli

Les Trois Coups

De la Bretagne à la Bourgogne-Franche-Comté, en passant par la Belgique ou le Québec, voici une sélection de festivals et temps forts qui comptent à nos yeux, soit 20 événements, dont plusieurs éditions anniversaires. Théâtre, danse, cirque, rue, plein air, musique classique et même un festival à voir et à manger... Beaucoup donnent à voir et à entendre des formes hybrides, avec le sport qui s'invite évidemment en force. Autant de moments de rencontres généreux avec les publics, en lien avec les grands défis qui se posent à nos sociétés.

Dans un monde de plus en plus étriqué, le décroisement s'impose. Des formes innovantes, ouvertes, témoignent de l'urgence de témoigner et d'élargir les horizons pour imaginer des lendemains meilleurs. L'acuité des regards artistiques a pour corollaire une grande liberté de ton afin de dénoncer des violences de toutes sortes, pointer des dérives, incarner la fragilité de nos écosystèmes, mais aussi apporter des points de vue plus ou moins décalés sur des sujets universels. Avec une énergie pleine de vitalité, des corps exultent, des voix s'élèvent. Si les jeunes s'aventurent avec audace dans des voies singulières, les « anciens » ne sont pas en reste. Ça fourmille d'initiatives, ça palpète. Ça remue.

Garder la tête haute

En effet, profil bas pour la culture ! Électrisée par les revendications sociales, la saison des festivals devrait être riche en soubresauts. Nombreux sont les organisateurs à avoir dénoncé les mesures d'austérité sans précédent décidées par Bruno Lemaire, des coupes budgétaires qui amputent 2024-2025, après une année déjà plombée par l'inflation (lire la déclaration commune de la branche du spectacle vivant du 14 mars).

Le secteur de la culture est donc fortement mobilisé avec des actions concrètes à prévoir cet été. Soutenons ces professionnels qui permettent – souvent avec force et sensibilité – la création, la diffusion, la production de spectacles. Une nécessité absolue pour nous permettre d'aller au bout de nos rêves, de vivre des émotions, de réfléchir, de se bouger. Bref, pour résister aux tempêtes, la tête dans les étoiles.

● June Events (Paris, Ile-de-France)

Dans le bois de Vincennes et aux alentours, le festival de danse parisien se déploie également sur mai, cette année, et dans des lieux insolites à des horaires parfois décalés, avec de nombreuses compagnies venues d'ailleurs. *Le Cycle des Veilleurs* de Joanne Leighton est un projet hors norme : depuis septembre, des habitant-es se relaient afin de veiller la ville. Elles et ils deviennent veilleur-ses (prononcez « veille-heureuse »). Cet événement Paris Réseau Danse est à voir dans le cadre de l'Olympiade culturelle jusqu'au 8 septembre.

« Dans un monde de plus en plus divisé, la 18e édition s'est construite avec la conviction que la pluralité des gestes, des paroles, des couleurs, des musicalités corporelles et sonores compose un kaléidoscope de prismes et de points de vue plus que jamais nécessaire. Tout comme l'accompagnement de voix différentes, moins entendues, venues de tous horizons », écrit Anne Sauvage, la directrice. « Réflexions dansées sur la racisation, post et néocolonialisme, invisibilisation des vies noires, afro-futurisme, déterminismes sociaux et transmission intergénérationnelle structurent les spectacles programmés ».

Du 22 mai au 8 juin

Atelier de Paris Centre de développement chorégraphique national • Cartoucherie • 2, route du Champ-de-Manœuvre •

75012 Paris • 01 417 417 07 • Billetterie en ligne

Site

EN APARTÉ

Sandrine Mini fait entrer Sète et ses environs dans la danse

Du 16 au 30 mai 2024, sous l'impulsion de sa directrice, le Théâtre Molière à Sète est le cœur vibrant du Festival, Alors on danse ! Pour cette quatrième édition pleine et entière, cette manifestation propose 7 manières d'appréhender l'art chorégraphique, mais aussi une journée entière de partage en partenariat avec le CDN de Pantin.

15 mai 2024



Sandrine Mini © Marc Cimet

Comment est né ce festival dédié à la danse ?

Sandrine Mini : D'un désir de fédérer les publics autour d'un moment joyeux de partage. La danse a ce pouvoir étrange de permettre d'échanger, de vivre et de vibrer et de se laisser porter. Il nous a semblé judicieux de proposer aux Sêtoises, aux Sêtois, mais aussi à tous les habitants du bassin de Thau, un temps fort durant lequel ils pourraient non seulement avoir un rapport direct avec les artistes, autour d'ateliers par exemple, mais aussi d'être au cœur du processus créatif dans le cadre de pièces participatives. C'est d'autant plus important cette année, que nous avons été sélectionnés, pour être l'une des trois villes, avec La Rochelle et Château-Thierry, à accueillir le 1 km de danse, manifestation initiée par le Centre national de la Danse à Pantin. C'est une première et nous sommes très fiers de faire partie de cette aventure, qui devrait être l'un des points d'orgue de cette édition.

Qu'est est la spécificité de ce festival ?

Sandrine Mini : donner la possibilité à des artistes dont la parole est forte et engagée de s'exprimer et de présenter leur travail devant un public curieux et passionné. Au programme de cette édition 2024, nous avons notamment la São Paulo Dance company qui propose avec *Aquarelo do Brasil* de revisiter les danses traditionnelles brésiliennes autour de quatre jeunes chorégraphes. La spécificité de cette compagnie dirigée par Inês Bogéa est d'accueillir en son sein des jeunes issus de quartiers défavorisés et de leur offrir la possibilité de se former à la danse. Il y a donc au-delà du programme proposé, une dimension de transmission, qu'il était important pour nous de soutenir.



Duoique du Kijoro de Marlène Mytilé - Myriam Soulanges © Eloïse Legay

Par ailleurs, nous avons fait le choix de présenter *Tropique du Képone*, pièce très politique de Myriam Soulanges et Marlène Myrtil. Les deux artistes ultramarines, qui ont été en résidence dans nos murs et dont la première métropolitaine se fera chez nous, avant d'aller à l'Atelier de Paris-CDCN dans le cadre du festival [June Events](#), évoquent l'utilisation du chlordécone et ses conséquences sur les corps. Nous sommes aussi très heureux de pouvoir montrer dans différents lieux autour de l'étang de Thau la nouvelle création de **Yves Mwamba**, *Hip Hop Nakupenda*, dont nous avons découvert une première étape de travail cet été à Avignon, dans le cadre de la [Belle-Scène-Saint-Denis](#). Il y évoque avec beaucoup d'émotion les conflits qui émaillent l'histoire de son pays d'origine la République du Congo et notamment la guerre des six jours de Kisangani. Mais sa grande force, c'est de faire avec un tel sujet, chanter et danser le public.

Qu'est-ce que le kilomètre de danse ?



Le Bal Chorégraphique de Sylvain Groult © Frédérique Imbro

théâtre Molière jusqu'au pont de pierre, 21 équipes vont se relayer proposant des spectacles imaginés par les écoles de danse du territoire, les compagnies professionnelles et associations d'amateurs. C'est un mix de tout ce qui est possible de voir en danse, une vraie fête du mouvement. Il y en aura pour tous les goûts, toutes les envies, du hip-hop aux danses traditionnelles occitanes en passant par le tango, le swing ou encore la danse sur rollers. En fin de journée devant le parvis du Théâtre, le public pourra assister à [Nos Combats](#) de Salia Sanou, un spectacle qui s'inspire du célèbre match qui opposa en 1974 à Kinshasa, Mohamed Ali et Georges Foreman et dont le texte a été écrit par **Dieudonné Niangouna**. La journée se terminera en beauté avec Le bal chorégraphique de **Sylvain Groult**, suivi d'un DJ set.

Sandrine Mini : c'est un événement XXL qui se déroule dans l'espace public de la fin de la matinée jusqu'à minuit. Le matin, les festivaliers seront conviés à une traversée de l'étang de Thau qui les mènera de Sète à Bouzigues. À Bouzigues, on découvrira les créations d'**Yves Mwamba** ou celle de **Yann Lheureux**, *Autrement qu'ainsi*. Puis retour à Sète pour un grand échauffement collectif concocté par **Sylvain Groult**, le directeur du Ballet du Nord.

Sur 3 scènes installées sur 1 km, du parvis de la gare de Sète en passant par celui du

Quels sont les autres grands moments de ce festival version 2024 ?

Sandrine Mini : Nous allons reprendre, *En son lieu*, le beau solo que **Christian Rizzo** a écrit pour [Nicolas Fayol](#), ainsi que la très envoûtante pièce de **Radhouane El Meddeb**, *Amour-s*, où un trio de danseurs se laisse porter par les musiques jouées en direct par un pianiste et les poèmes de **Khalil Gibran**. Enfin, j'ai souhaité présenter la nouvelle création d'une jeune chorégraphe qui s'appelle Jehane Hamm Saihi et qui travaille notamment sur la question de la répercussion des langues maternelles sur les corps. Tout son processus créatif tourne autour de la manière dont son corps et sa manière de se mouvoir ont été façonnés par la langue arabe, qui est celle de sa mère. Pour cette pièce intitulée *Nags* - qui signifie en arabe « ce qui manque » - Elle est accompagnée au plateau de la vibrante chanteuse **Alima Hamel**, qui a notamment travaillé avec **Aurélien Bory**. Je pense que cela va être un très beau moment, plein d'émotions. Tous ces moments singuliers, ces récits de vie dansés, sont annonceurs d'une édition pleine de vie et d'émotions.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore



16 mai 2024 By / La Rédaction /

Basé à la Cartoucherie dans le Bois de Vincennes, l'Atelier de Paris, centre de développement chorégraphique national, est un lieu dédié à la danse contemporaine. Pour la 18^e édition de son festival June Events qui marque sa fin de saison du 22 mai au 8 juin, des artistes de tous horizons explorent diverses thématiques. Il y sera notamment question de migration, de post et néocolonialisme, d'afro futurisme, d'héritages ou encore de transmission intergénérationnelle. Une fusion entre mémoires individuelles et mémoires collectives.



June Events, un festival face à l'urgence et la division

Festival reconnu pour la place des femmes chorégraphes dans sa programmation, le June Events est de retour dès le 22 mai. A la fois éclectique et engagé, il met à l'affiche des propositions artistiques venues d'Europe, du Québec, de Mayotte, des Antilles et d'Afrique. Une quinzaine de la danse en lien direct avec les nombreux enjeux du présent. « Dans un monde de plus en plus divisé par les guerres, les crises et les bouleversements climatiques, cette édition s'est construite avec la conviction que la pluralité des gestes, des paroles, des couleurs, des musicalités corporelles et sonores compose un kaléidoscope de prismes et de points de vue plus que jamais nécessaire, affirment la directrice Anne Sauvage et son équipe. (...) Nous accueillons cette année des formes aussi urgentes dans leurs contenus que mûries dans leurs processus, désinhibées face aux conventions, ouvertes dans leur architecture. Tandis que les artistes de renom bousculent leurs acquis, les plus jeunes s'aventurent avec audace dans des voies singulières, et investissent à leur tour les grands formats avec chants et musique live – comme souvent dans le festival. La jeunesse prend la parole et palpète d'une grande envie – que nous espérons contagieuse – de se projeter, ensemble, dans un futur reconnecté aux valeurs universelles. »

A la pointe de la création chorégraphique, cette édition programme ainsi plusieurs propositions artistiques d'artistes afro-descendant-es autour de thématiques multiples. A commencer par la migration, à travers le prisme du corps avec le spectacle *Vagabundus* de Idio Chichava (artiste mozambicain) les 22 et 23 mai au Théâtre de l'Aquarium. Il sera également question de l'empoisonnement des sols au chlordécone aux Antilles et la lutte contre toute forme de hiérarchisation lié à la colonisation, avec le spectacle *Tropique du képone* de Myriam Soulanges et Marlène Myrtil (artistes guadeloupéenne et martiniquaise) le 28 mai au Théâtre de l'Aquarium. Place ensuite à la question de la restitution des œuvres spoliées et la mémoire des cultures oubliées car colonisées avec le spectacle *L'opéra du villageois* de Zora Snake (artiste camerounais) le 6 juin à l'Atelier de Paris. Le même jour, au Théâtre de l'Aquarium, plongez dans le dialogue retrouvé entre les enfants issus de la diaspora et leurs lieux d'origine avec le spectacle *Fampitaha, Famipita, Fampitana* de Soa Ratsifandrihana (artiste malgache). Enfin, la racialisation, l'héritage familiale et culturelle, et la réappropriation de son histoire brésilienne seront le sujet du spectacle *Dona Lourdes* de Nêmo Camus et Robson Ledesma, le 8 juin à l'Atelier de Paris.

Infos pratiques :

Théâtre de l'Aquarium & Atelier de Paris

La Cartoucherie, 2 route du Champ de Manœuvre - 75012 Paris

www.atelierdeparis.org



May 17, 2024

June Events 2024 dance performance festival likely to tickle critic [By Tracy Danison]

The other day I ran across a film from Finland called *Dogs don't wear pants* by Jukka-Pekka (J-P) Valkeapää, who has obviously not had the pleasure of seeing Parisians with their spoiled lapdogs of a chilly winter morning.

The title tickles me: "Dogs don't wear pants", indeed. I spent a whole evening chuckling about it. Karine and I had good laugh translating it into French. According to her, it can't be, I am to understand, "Les Chiens ne portent pas de pantalon", which didn't make the beloved smirk but must be "Un chien n'a pas de culotte", which does. I notice that that's the actual French title uses "pantalon".

Thus revved up, I went to see J-P Valkeapää's *Dogs don't* next day.

There are many words or phrases such as the *Dogs don't* film title that just tickle me, make me merry, push me to action.

I reckon this tickling is the expression of the power poetry has over me. Poetic power runs from amusing to consoling and, beyond that, I believe to opening the doors to perception, imagination, beauty.

For instance, I ran into a David Lehman poem just now called [To be a Guest on the Grace Cavillari Show](#) – "The Poet and the Poem". It tickled me into reconciling with the idea that somebody might take real pleasure in the things that loom large there: banana splits and hot chocolate and watching or admiring a show called "The Poet and the Poem", or God knows, Kierkegaard.

More important, well beyond the acceptance of the possibility of otherness and, if it's not beauty, truth and imagination, then it's something damned close, Lehman's words tickled me into pondering my song of myself. And it's no matter that Lehman may or may not have intended what happened or seen the possibility of it once he'd finished scribbling.

Sure, *To be a Guest* has literary merit – image and language that embody intention – but I don't think its tickling power really comes from a well-made echo of the story the words eventually tell.

I believe the tickling is actually the sensation that I've brushed shoulders with the word maker, the person: that would be something like sharing the sensibility of writing Lehman becoming living David.

How that sort of experience happens, I'm not sure.

I am sure, though, that it's not the words but the happening + applied art (of words or otherwise) that bring the tickle, poetic power, with it.

Dogs don't wear pants happens when a widower gets into relations with a professional dominatrix while waiting for his daughter to finish an appointment with a tattoo artist.

The form of words attracts my attention, like a twig breaking on the narrow, seemingly empty, forest path behind me,

Widower: (Petulantly) Why do I have to take off my pants?

Dominatrix: (With assurance) Dogs don't wear pants.

But what happens then may or may not get me to something beyond or well beyond the words.

So it is that the title "June Events", the annual pre-summer dance performance festival at the [Atelier de Paris](#), always tickles me. That's through the form of words: "events" awaiting final significance – I mean "events" such as "January 6th", "February 24th", or "Charlie Hebdo" – and the historic June Days of 1791, attract my attention:

Attraction through intention: new live work by 21 diverse dance performance creators who, as I noted last year, have moved on from developing dance or performance genres to developing an art of movement (The Best American Poetry/Beyond Words June 29, 2023: ["Varieties of dance performance: trading a mess of pottage for sense and awareness"](#)).

Attraction through the festival's execution: physical intensity and setting – 15 sessions over 18 calendar days, mostly in the Bois de Vincennes (with the natural ambiance-potential well-exploited by Atelier production) and probably the best overall environment a dance performance fan can get for the money.

Performances and principal creators, June Events, 22 May – 8 June, 2024

Jimmy, Pierre Pontvianne; *Vagabundus*, Idio Chichava; *Something like this*, Sonya Lindfors; *Heliosfera*, Vania Vaneau; *Cherche forêt*, Ikram Benchrif and Paul Girard; *Tonewall*, Jazz Barbé, Laura Frigato, Thumette Léon; *Shido*, Li'c; *Tropique du képoue*, Myriam Soulanges and Marlène Myrtil; *Voicelast*, Capucine Dufour; *Tendre Carcasse*, Arthur Perole; *Cabaret Brouillon*, Loïc Touzé; *Le Cabaret de la rose blanche*, Radhouane El Meddeb; *Agrimi Fauve*, Lénio Kaklea; *La probabilité du Néant*, Spicey; *Unarmoured*, Clara Furey; *Contre-forme*, Marie Orts, Talia de Vries and Roméo Agid; *L'Opéra du Villageois*, Zora Snake; *Fampitaha*, *Fampita*, *Fampitana*, Soa Ratsifandrihana; *Dona Lourdes*, Nêmo Camus and Robson Ledesma; *Zonder*, Ayelen Parolin

Actualités

Anne Sauvage : « JUNE EVENTS est un moment foisonnant qui témoigne de la richesse et de la diversité de la création chorégraphique »

par Amélie Blaustein-Niddam
17.05.2024

La 18e édition du festival JUNE EVENTS aura lieu du 22 mai au 8 juin 2024, sa directrice, Anne Sauvage nous parle de sa programmation éclectique

Depuis quand existe JUNE EVENTS et quelle est l'identité de ce festival ?

JUNE EVENTS a été créé en 2004 par Carolyn Carlson avec la volonté de programmer des chorégraphes qui n'étaient pas (ou trop peu) présents sur la scène parisienne, et le désir de favoriser le dialogue entre les générations d'artistes. Aujourd'hui, si la diffusion de la danse a changé et le festival a évolué, 20 ans après, l'esprit qui a impulsé sa création est resté. JUNE EVENTS est un moment foisonnant qui témoigne de la richesse et de la diversité de la création chorégraphique. Au-delà du choix des spectacles, je suis attentive aux espaces, aux contextes de présentation des œuvres, aux différents moments de rencontres, à l'hospitalité offerte... L'identité du festival est bien entendu marquée par la Cartoucherie, un écrin en plein cœur du Bois de Vincennes, qui me paraît plus que jamais être un lieu idéal pour la création et la transmission, un lieu inspirant une dynamique responsable et solidaire, un lieu invitant au partage. Depuis l'accueil fondateur du Théâtre de l'Aquarium où les grandes formes chorégraphiques peuvent se déployer sur un large plateau souvent musique « live » – cette année Vania Vaneau et Puce Moment, Spicey et le DJ Shash'U', Soa Ratsifandrihana et Joël Rabesolo, le cabaret de Radouhane El Meddeb..., la programmation s'est enrichie plus récemment d'œuvres situées dans le Bois – comme la performance documentaire d'Ikram Benchrif et de Paul Girard, la proposition de pistage chorégraphique de Capucine Dufour ou encore la version forêt donnée le matin de Agrimi Fauve de Lenio Kaklea. JUNE EVENTS est resté un festival en mouvement au regard des démarches artistiques d'une part, et à l'évolution du projet de l'Atelier de Paris, d'autre part.

Quels sont les liens entre le festival et les autres activités de l'Atelier de Paris ?

En dehors de son ancrage sur le site, quoique celui-ci ne soit pas exclusif puisque nous présenterons avec le Carreau du Temple *Tendre Carcasse* d'Arthur Pérole, JUNE EVENTS a ceci de spécifique qu'il est un festival qui s'inscrit dans une saison, dans un projet d'un Centre de développement chorégraphique national. Il y a une forte résonance entre le festival et le projet conduit toute l'année à l'Atelier comme hors les murs, pour le tout public comme le jeune public, à travers ses missions d'accompagnement des parcours artistiques comme ses projets d'éducation artistique et culturelle. Beaucoup d'artistes programmés ont bénéficié de coproduction et de temps de résidence, d'autres étaient impliqués dans des projets EAC ou en lien avec les projets menés pour les JOP Paris 2024. Aujourd'hui, JUNE EVENTS comme toutes les activités du CDCN sont engagées pour plus de diversité et d'inclusion. La recherche chorégraphique *Tonewall* de Jazz Barbé, Laura Frigato et Thumette Léon en témoigne. Ils créent dans le festival une abstraction de gestes à partir de la LSF faisant écho à l'accompagnement des artistes et des personnes malentendantes ou sourdes que nous avons initiées.

Parlons de cette édition, comment l'avez-vous construite, est-ce qu'un thème se dessine ?

L'actualité internationale et nationale ont fortement accentué mon désir d'accompagner des voix différentes, moins entendues, des nouveaux récits où se tissent les mémoires individuelles et la mémoire collective, où apparaissent des vies invisibilisées. Cette 18^e édition s'est construite avec la conviction que la pluralité des gestes, des paroles, des musicalités corporelles et sonores et des points de vue était plus que jamais nécessaire dans un monde de plus en plus divisé, voire polarisé, par les guerres, l'accumulation des crises et le dérèglement climatique. C'est pourquoi, cette édition invite au déplacement, au décentrement des regards et à la réflexion sur la racisation, le post et le néocolonialisme. En interviewant sa grand-mère qui tenait le rôle de Mira dans *Orfeu Negro* de Marcel Camus, devenue l'emblème internationale de la beauté métisse, le créateur sonore Némó Camus revient sur cet héritage avec la complicité de Robson Ledesma qui incarne au plateau ce dialogue intergénérationnel. Les nouveaux récits concernent aussi les déterminismes, les identités. Lil'C se fonde dans l'altérité corporelle d'un frère autiste, Clara Furey pose la question de l'identité de genre, de la sexualité dans un travail sur l'énergie qui invite à la compréhension, au vivre ensemble. Ces thématiques se rejoignent dans le spectacle *Something like this* de Sonia Lindfors, qui y dénonce les structures de domination et travaille sur les représentations du corps noir à travers la danse et les questionnements d'un quatuor hip hop enthousiasmant.

Est-ce que l'édition 2024 compte des nouveautés dans son organisation ?

Nous commençons assez tôt cette année, dès le 22 mai, en raison de l'avancement du calendrier général des manifestations en cette année olympique. L'année prochaine, JUNE EVENTS aura à nouveau bien lieu en Juin ! Concernant l'organisation, je dirais que plus encore que pour les précédentes éditions, la préparation du festival a fait l'objet d'un travail de coopération avec d'autres festival en France et en Europe pour coordonner les tournées des spectacles par éco-responsabilité et nécessité. C'est ce travail précieux porté par l'équipe, et particulièrement par Eléonore Bailly, Secrétaire générale de l'Atelier, qui, conjugué au soutien indispensable des partenaires, rend possible la réalisation de cette édition.

Comment faites-vous le lien entre toutes les danses ?

Ce qui est passionnant dans un festival, c'est d'imaginer les résonnances entre les spectacles, et d'inviter les publics à composer des parcours. Entre histoires intimes et la grande Histoire, il y a beaucoup de tragédies, de douleurs, de traumatismes. Il y a donc, des danses de « résistance » : celle de Myriam Soulanges et Marlène Myrtil qui à travers leur spectacle afrofuturiste dénoncent le scandale du chlordécone et ses conséquences sur les populations Antillaises, celle de Zora Snake qui œuvre pour la réhabilitation des cultures oubliées parce que colonisées. Mais aussi, à sa manière, celle d'Ayelen Parolin qui en travaillant sur la figure de l'idiot fait fi des normes et des codes sociaux, avec fracas, jusqu'à la destruction !

Mais, dans les spectacles que nous venons de citer, il y a aussi beaucoup d'espoir, de résilience, de réconciliation... Chez Myriam Soulanges et Marlène Myrtil qui puisent leur force dans l'humour et la poésie, chez Zora Snake qui nous rappelle que la danse a toujours soulevé des questions de société et qu'elle peut être un acte de guérison. Dans *La Probabilité du Néant*, Spicey, chorégraphe québécoise qui est présentée pour la première fois en Europe, a travaillé avec 8 danseur.ses et 1 DJ à partir du concept de « bystander effect » ou « effet du témoin » pour interroger notre capacité à agir. De la puissance de la street dance, elle tire une force de résistance qui se transforme en une force de résilience.

Comment articulez-vous les grandes formes et les solis ?

Je ne cherche pas à les opposer mais à les faire entrer en dialogue même si ce dialogue a pour point de départ un certain contraste numérique comme pour le programme d'ouverture !

Il y a des chorégraphes comme Pierre Pontvianne, artiste associé, qui fait un retour à la forme solo avec *Jimmy* pour Jazz Barbé. Il s'intéresse dans cette création à l'unicité du corps et à l'échange approfondi qui s'établit avec le danseur, entre interprétation et écriture chorégraphique. Dans la même soirée qui ouvrira le festival, le spectacle *Vagabundus* d'Idio Chichava, fait émerger du corps de 13 danseur.ses et chanteur.ses un nouveau langage qu'il nomme « corps global », inspiré d'une danse rituelle du Mozambique, où la voix et le mouvement ne sont pas dissociés. Dans cette pièce de groupe grand format, comme dans une murmuration, l'accent est mis sur les relations, les liens entre les interprètes. C'est la force du collectif, la dynamique commune qui révèle les qualités individuelles. Une énergie que le public pourra partager au rythme des musiques afrodescendantes de Yaguara, alias Frank Micheletti !

Un souvenir Cult de JUNE EVENTS ?

Impossible de n'en citer qu'un ! Spontanément, me viennent à l'esprit une bonne vingtaine de spectacles qui ont marqué le public qui m'en parle encore aujourd'hui... Parmi les 200 compagnies invitées depuis la création du festival, beaucoup d'entre elles sont aujourd'hui programmées dans de grandes institutions ou des festivals internationaux, dirigent des CCN ou poursuivent leur chemin sur la scène indépendante avec une détermination qui force le respect dans le contexte actuel. Mais puisqu'il n'en faut qu'un seul « Cult », je citerais Meredith Monk qui ouvrait le festival 2010 avec la reprise de *Education of a Girlchild* une pièce de 1976 suivie d'un concert. Inoubliable !

INSTANTANÉS



© Patrick Berger

Les instantanés d'Anne Sauvage

Atelier de Paris, jeunesse, découverte, résidence, pluralité : à quelques jours de la 18ème édition du festival June Events qui aura lieu du 22 mai au 8 juin, Anne Sauvage, directrice de l'Atelier de Paris – CDCN, raconte ce lieu clé de la création chorégraphique contemporaine.

18 mai 2024



CRITIQUES



© Mariano Silva

« Vagabundus » d'Idio Chichava, la force du collectif

Avant d'embarquer le 22 mai prochain, les festivaliers de June Events dans un voyage immobile des corps et des imaginaires, l'artiste mozambicain fait une halte à Bruxelles, au Kunstenfestivaldesarts, pour présenter "Vagabundus".

18 mai 2024

Des sons, des chants, des cris s'échappent des portes de la salle. Dispersés dans les allées, les gradins, les treize interprètes, juste vêtus de shorts satinés aux multiples couleurs et de brassières pour les danseuses, ont transformé l'espace en agora ou en rues animées du Mozambique. Certains portent des cordes, d'autre un pneu, un bout de bois, un sac de provision. La vie déborde de partout, inonde les lieux et embarque imperceptiblement les spectateurs vers un ailleurs fantasmé autant que réel. La rythmique les pieds qui frappent le sol, les mélopées sont autant d'invitations au voyage que de découvertes vers une culture lointaine, riche de sa polyphonie.

Notion de corps global

Formé au Mozambique, puis en Europe où il suit notamment les ateliers de l'école bruxelloise P.A.R.T.S, **Idio Chichava** a collaboré avec de nombreux artistes, dont Panaibra Gabriel, Thomas Hauert, David Zambrano et Frank Micheletti. De ce parcours éclectique, qui conjugue tradition et danse contemporaine, il a gardé le goût d'une mixité des formes et de l'hybridation des courants. Revenu s'installer dans son pays natal au moment de la crise du covid avec la volonté de mettre en place une formation et un enseignement gratuit pour les communautés locales et leur permettre ainsi de présenter dans les lieux publics leur création, il n'a de cesse de questionner le corps et ses interactions avec son environnement physique, psychologique et émotionnel.



© Mariano Silva

Évoquant autant la migration intérieure des êtres que celle, géopolitique ou géographique, des Mozambicains, il esquisse une fresque humaine où corps et symbolique s'entremêlent. Revisitant les danses rituelles, et tout particulièrement celles du peuple Makondé, régulièrement frappé par des attaques terroristes, le chorégraphe déplace le regard, invite à voir au-delà de la tradition. Écrit en collaboration avec ses interprètes dans un souci de faire collectif, *Vagabundus*, qui évoque non sans humour autant le voyageur que le brigand et le sans-abri, se nourrit d'histoires personnelles et communes pour créer une performance où corps et voix deviennent indissociables.

Énergie mélancolique



© Mariano Silva

Bien qu'extrêmement colorée et baroque dans sa forme, l'œuvre de **Idio Chichava**, présentée pour la première fois en Europe, n'en est pas moins mâtinée de gospels, de mélopées qui s'étirent dans le temps. Cette impression de temps suspendus, d'interminables litanies, donne à l'ensemble une dimension qui va bien au-delà du folklore. Festif dans l'énergie que les corps communiquent à la salle jusqu'à l'épuisement, le spectacle distille une ambiance de résistance permanente exprimée par ces corps tendus, ces gestes répétitifs, ces voix qui à l'unisson tissent des

récits de vie ancrés dans un temps présent fortement morose.

De Bruxelles à Paris, en passant par Metz, Marseille et Luxembourg, *Vagabundus* n'a pas fini d'enflammer les festivals, séduire un public qui finit debout, transporté par cette performance communicative !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Bruxelles

Danse

Sans horizon, sans drame : Loïc Touzé et son
« Cabaret Brouillon »

par Marc Lawton
18.05.2024



Loïc Touzé, chorégraphe installé à Nantes depuis 2010, nous a habitué à des projets multiples, atypiques et souvent surprenants comme ces dernières années *Je suis lent* (2015, conférence dansée en solo sur son parcours de danse), *Forme simple* (2018, trio dansant sur les Variations Goldberg de Bach), *No oco* (2022, pour les 30 danseurs du CCN-Ballet de Lorraine sur le thème de la puissance de la forêt), deux spectacles jeune public (*Voici Ulysse sur son bateau*, 2016 et *Voici les parques*, 2019) et cette année, une reprise de *Gomme* (2011, portrait atypique d'un danseur hip-hop nantais).

Jouer avec les vestiges du cabaret

Obtenir une place pour *Cabaret brouillon* n'est pas chose facile et il vaut mieux s'y prendre à l'avance, car la jauge des spectateurs et spectatrices est limitée à 80 personnes et le spectacle tourne peu. La formule cabaret est ici attendue, avec son dispositif classique et convivial d'ensemble de tables entourées de chaises. L'espace scénique frontal est réduit, orné de deux rideaux noirs serrés en leurs milieux qui seront plus tard déployés. S'y succéderont, sur une durée d'une heure et 45 minutes et en trois parties, une longue suite d'une vingtaine de numéros interprétés en solo, duo, trio ou sextette par six protagonistes. Ceux-ci, trois hommes et trois femmes, seront tout à tour poètes, chanteurs, danseurs et performeurs. Dans son collage, Touzé se propose de « jouer avec les vestiges et les ruines qu'offre l'histoire du cabaret, en laissant apparaître quelques figures grotesques, salutaires et joyeuses » (texte de présentation sur le site internet de la compagnie Oro).

Le public va en effet assister et, espérons-le se laisser prendre, à une succession de moments approximatifs, jubilatoires ou volontairement ratés, parfois seulement suggérés ou esquissés et on a un peu l'impression d'assister à une suite de pochades. De par sa nature hétérogène inhérente au genre cabaret, il n'est pas aisé de raconter Cabaret brouillon : on se souvient du début avec deux poèmes récités, d'un homme qui se dégonfle sur un son de trompette, d'un chœur chanté en anglais en playback, d'un duo grotesque sur une musique de jazz Nouvelle Orléans, d'un danseur déguisé en lapin, d'un chœur entonnant le classique Dans la forêt lointaine..., d'un solo théâtral évoquant Phèdre et du gag récurrent d'un homme vomissant à répétition derrière le rideau de fond.

Le tout débouche sur une proposition plus théâtrale que dansée, souvent ironique ou naïve. Ses interprètes en rajoutent souvent, cabotinant ou revenant à la charge, drôles, dérisoires ou pathétiques, parfois banals à pleurer : « La fantaisie, l'insolence et l'humour noir s'invitent dans la construction d'un geste scénique, indique Touzé, toute à la fois en éclat et continue, dans un temps dilaté ».

Volontairement pauvre, mais ambitieux

Le projet est ambitieux, puisqu'il s'agit pour le chorégraphe de créer un lieu « rudimentaire et peu spectaculaire, partagé entre ceux qui y sont et ceux qui y viennent (et qui) se doit d'être suffisamment lâche pour que chacun puisse s'y sentir accueilli et assez tendu pour que l'attention convoquée donne à percevoir plus que ce qui s'y trouve exposé ». Les deux pauses permettant d'être servis en rafraichissements sont bienvenues et il est alors utile (et recommandé) de lire la feuille de salle. Dans une interview conséquente de trois pages, Touzé y raconte la genèse de la pièce, née pendant les confinements de la crise sanitaire de Covid-19 et dans le lieu pluridisciplinaire qu'il anime depuis 2011 à Nantes, Honolulu, possédant « la plasticité assez parfaite pour devenir un petit cabaret ». L'objectif était aussi d'aller vers une économie de moyens revendiquée, une technique minimale et un rapport simple au public avec peu de lumière et peu de décors, même si des metteurs en scène comme Grotowski ou Kantor ont exploré ce registre dans les années 1960-70 et Pina Bausch dans la période 1980-2009 avec les longs spectacles séquencés qu'on lui connaissait.

Touzé ne se réclame pas de ces courants de « théâtre pauvre » ou de Tanztheater, mais cite dans son interview le Kohlkopp (Tête de chou), cabaret créé par l'artiste berlinoise Valeska Gert (1898-1982) qui, en 1932, s'y produisait et mêlait burlesque et grotesque, critique sociale et provocation. Il signale comme il fut ému par les solos filmés de cette artiste que, jeune danseur classique formé à l'Opéra de Paris, il découvrit dans les années 1980, bouleversé par « son audace, son geste rugueux et transgressif ».

Le pari est tenu, mais en partie seulement, car on chercherait en vain ici le sens politique et social de cette présentation quelque peu décousue qui, certes, divertit, mais s'étire en longueur et manque de propos. Les références cinématographiques citées dans l'interview, qui ont servi dans la recherche, font mouche avec leur effet comique, mais échappent au spectateur, qui ne les connaît pas. Touzé affirme s'être contenté de mettre en scène quasiment sans intervenir chorégraphiquement. Il a aussi projeté à ses interprètes une captation de son célèbre Morceau. Cette pièce de 2001 qui fit date, imaginée avec trois autres créateurs, expérimentait une forme sans cesse changeante avec « prolifération de signes, d'images, de paroles et de fictions (...), questionnant en actes les codes traditionnels de la représentation et les implicites de la composition » (site internet de la compagnie). Nul doute que l'esprit de Morceau, déjà imprégné de cabaret iconoclaste à l'époque et appartenant à la radicalité des signataires du manifeste du 20 août 1997 dont Touzé faisait partie, est présent ici, mais sans l'effet corrosif et à rebrousse-poil d'il y a 23 ans.

« Minimaliste, pauvre, un peu sombre, avec des chansons de gestes », comme le définit Touzé, Cabaret brouillon mérite cependant d'être vu et vécu, car il surprend et va à contre-courant des formes de cabaret à la mode qui interrogent aujourd'hui le genre (le cabaret a été et reste un tremplin pour beaucoup de travestis) ou qui valorisent les revues. Il permet de passer un moment bienvenu hors du temps, avec un verre à la main, « sans horizon, sans drame » (sous-titre de la pièce sur le site internet de la compagnie) dans lequel Touzé interroge à nouveau sa pratique et réfléchit comme à son habitude sur ce qu'est le geste, sur ce qu'est une performance.



Scène

June Events l'édition 2024 du 22 mai au 8 juin

L'atelier des ailleurs

Par Thomas Hahn

200002024 - numéro 178

A la Cartoucherie, June Events est de retour mais commence en mai. Un déplacement qui en annonce tant d'autres.

Pour les Parisiens, le Bois de Vincennes rime avec dépaysement au bout du métro. Sur le site de la Cartoucherie, l'Atelier de Paris propose June Events, mais prend parfois quartier aux alentours, comme cette année avec *AFPIMI Fauve – forest event* de Lenio Kaklea qui s'élance à partir du Lac des Minimes – à 9h du matin ! A neuf heures du soir certains, peut-être, se perdraient dans la forêt... Le décalage horaire symbolise l'avancement de June Events qui commence, soudainement, au mois de mai. Mais être à cheval sur deux mois n'a rien de biscornu dans un lieu qui héberge aussi un centre hippique. Aussi le voyage spatio-temporel devient le grand thème du festival où on a rarement vu autant de chorégraphes venant d'ailleurs pour nous inviter à décaler notre regard, ni autant de glissements identitaires intérieurs. Et parfois les deux à la fois.

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Coup de théâtre avec l'apparition de Zora Snake, danseur se transformant en serpent, affublé d'un masque et d'un costume qui évoquent une cosmogonie qui s'impose avec la force du sacré, depuis une cosmogonie colonisée. On y verra aussi Idio Chichava, le Mozambicain que tout le monde s'arrache en ce moment. Et le DJ set d'ouverture, performé par Franck Micheletti, sera *African Soul Power*. L'Afrique nous rappelle sa force et voilà le Madagascar, avec Soa Ratsifandrihana. Son quatuor *Fampitaha, fampita, fampitana* évoque l'expérience de vie d'enfants de la diaspora en territoire européen et fait résonner les échos d'un voyage de la chorégraphe dans l'histoire et le présent de sa terre parentale. Où elle s'est confrontée au passé colonial comme au potentiel de création et de pensée d'une île que l'Europe a placée dans son angle mort car l'état des terres vaudrait confrontation aux ravages du système colonial.

Aux Antilles aussi, cette relation est visible, dans les champs comme dans les corps des habitants. Mais qui, en France, a envie de parler de tous ces pesticides déversés là-bas ? Dans leur duo *Tropique du képone*, Myriam Soulanges et Marlène Myrtil montrent que, malgré cet environnement toxique, elles ont la banane, notamment sous un ciel bleu-afrofuturiste qu'elles situent en l'an 2722 ! Et pour rajouter une île de plus, voilà Aliféyini Mohamed aka Lil'C, originaire de Mayotte. Il vient avec un solo qui explore la possibilité d'un glissement vers le ressentir de son frère autiste, par empathie sociale, psychique et physique. Un solo à la recherche d'un territoire de guérison, d'un îlot de paix.

A proximité immédiate du Bois de Vincennes, l'idée d'effacer les frontières entre soi-même et l'espace sylvestre vient naturellement à Capucine Dufour, chorégraphe et paysagiste, qui aime explorer les relations entre danse et espaces naturels. En partant avec elle dans les sous-bois, on peut alors faire une expérience sensorielle où la danse créera peut-être un espace ouvert à la perception, telle une forêt intérieure. L'idée de traverser les frontières entre le corps et une matière ou un état interroge aussi Vania Vaneau. La Brésilienne s'est beaucoup intéressée aux matériaux et aux tissus, mais jette cette fois son dévolu sur la lumière, ici vue non comme un langage artistique mais comme une matière qui entre en interaction physique avec des corps qu'elle influence et transforme. Ça donne un quatuor, *Héliosfera*. En sa sphère, que fera Hélios ?

June Events [du 22 mai au 8 juin](#)

Entretien Anne Sauvage

June Events ouvre ses portes le 22 mai ! Anne Sauvage, directrice du festival et de l'Atelier de Paris, CDCN, nous éclaire sur cette 18^e édition résolument xénophile et inclusive.

DCH : Quel est l'axe de cette 18^e édition de June Events ?

Anne Sauvage : Cette édition s'est construite avec la conviction que la pluralité des gestes, des paroles, des points de vue était plus que jamais nécessaire dans un monde de plus en plus divisé, voire polarisé, par les guerres, les crises successives et le dérèglement climatique. Au-delà de l'étendue du prisme de la création chorégraphique, je pense que l'important est de pouvoir opérer un déplacement, de décentrer notre regard. L'actualité internationale et nationale ont accentué mon désir de faire plus de place à des voix différentes, moins entendues, invisibilisées tout en étant sensible à ne pas recréer de nouvelles catégorisations.

DCH : Pourriez-vous préciser ce que vous entendez par nouvelles catégorisations ?

Anne Sauvage : Je me réfère à l'ouvrage de Sylvie Chalaye, *Race et théâtre, un impensé politique*, historienne du théâtre et anthropologue des représentations de l'Afrique et du monde noir dans les arts du spectacle, qui étudie la place des artistes noirs sur les scènes contemporaines. Elle met en garde le monde de la culture contre « *les marges exotisantes (et bien pensantes) de la création contemporaine* » et invite d'une certaine manière à sortir la création de l'altérité pour laisser émerger sa puissance. Accueillir des artistes venus d'ailleurs dans un festival, c'est avant tout valoriser leur création, leur imaginaire, l'innovation et l'expérimentation artistique, plutôt que de les contenir dans de « nouvelles assignations »...

DCH : Quels sont ces nouveaux récits que vous souhaitez mettre en avant ?

Anne Sauvage : Beaucoup de spectacles chorégraphiques offrent de nouveaux regards et de nouveaux récits. Ils sont empreints de beaucoup de douleurs, de traumatismes à la fois dans les mémoires individuelles et collectives, mais également porteurs d'espoir. L'un des spectacles témoins de cette double dimension est *Tropique du képone*, de Myriam Soulanges et Marlène Myrtil qui travaillent en duo depuis 2014 sur la tragédie de la pollution des sols aux Antilles par le chlordécone. Elles puisent leur force de résistance dans l'humour et la poésie, en projetant le public en 2722 face à des corps glorieux, non contaminés, « incolonisables ». Ce spectacle porte en lui une résilience, un désir de réconciliation.

DCH : Quels sont les autres artistes qui feraient partie de ce parcours ?

Anne Sauvage : On retrouve ce duo « résistance/résilience » dans *L'Opéra du Villageois* de Zora Snake. Performeur d'exception, il œuvre pour la réhabilitation des cultures oubliées parce que colonisées et fait appel à la danse, toujours composée en harmonie avec la nature, pour soulever des questions de société comme la question polémique du distinguo entre objets artistiques ou ethnologiques. Dans la même soirée, Soa Ratsifandrihana dans *Fampitaha*, *Fampita*, *Fampitàna*, articule sa recherche autour d'une partition composée de danses plurielles, qu'elle a traversées en tant de danseuse comme elle l'a déjà fait avec *g r o o v e*... Elle crée un vocabulaire à la fois abstrait, symbolique et figuratif, avec un rapport très fort à la culture malgache.

Cette pièce résonne avec le spectacle du créateur sonore Nêmo Camus et du performeur Robson Ledesma, qui mettent en scène *Dona Lourdès*. La grand-mère de Nêmo Camus jouait Mira dans le film *Orfeu Negro* du réalisateur Marcel Camus, Palme d'Or du festival de Cannes 1959 et est devenue l'emblème international de la beauté métisse. Au fur et à mesure de la pièce, il nous fait prendre conscience d'un invisible social : la volonté politique de blanchir la population du Brésil, nous livrant ainsi une réflexion sur la racialisation, la filiation, et l'héritage qu'amplifie le corps de Robson Ledesma au plateau.

Anne Sauvage : Idio Chichava explore avec *Vagabundus*, présenté en ouverture du festival, tous les sens de la migration : intérieure, géographique ou géopolitique. Avec treize interprètes qui chantent et dansent, à partir d'un travail physique basé sur un rituel de danse du peuple Makondé, il crée un nouveau langage qu'il nomme « corps global ». Ce travail sur la transformation des corps a fait ré-émerger des histoires d'immigration - de nombreux ouvriers vont exploiter les mines d'Afrique du Sud - comme le choc des attaques terroristes qui sévissent actuellement au Nord du pays, région dont des danses ont finalement été intégrés à la création.

DCH : Comment s'insèrent les deux « cabarets » dans cette programmation ?

Anne Sauvage : Ils représentent un autre mode de résistance. Pour Radhouane El Meddeb, artiste tunisien vivant en France depuis longtemps, *Le Cabaret de la Rose Blanche* est un endroit de résistance face aux dangers de l'obscurantisme. Il rend hommage à la liberté joyeuse d'une époque, en faisant référence à un film égyptien de 1933, réalisé par Mohamed Karim et de manière éponyme également, à un mouvement de résistance contre le nazisme de 1942. C'est une proposition à la fois pleine de nostalgie et d'espoir.

Quant au *Cabaret Brouillon* de Loïc Touzé, il convoque à la fois des grandes figures artistiques comme Valeska Gert, les Frères Jacques... la poésie lettriste, ou encore le travail du critique d'art Jean-Yves Jouannais sur l'idiotie... Entouré d'une incroyable équipe, Loïc Touzé n'hésite pas à redonner de l'audace à ce genre inclassable.

DCH : Une autre direction semble s'imposer dans ce festival, c'est la jeunesse...

Anne Sauvage : En effet, l'urgence de dire de la jeunesse rejoint aussi des thématiques de résistance. *Something like this* de la chorégraphe finlandaise et camerounaise Sonya Lindfors est une prise de parole frontale sur une scène épurée qui donne à voir la fougue de jeunes danseurs hip-hop dans un spectacle jubilatoire. Comme *Tendre Carcasse* d'Arthur Pérole, une pièce chorale qui tisse des récits, des gestes et des mouvements devenant une partition chorégraphique chorale de ce quatuor plein de vitalité qui aborde les questions de construction de l'identité, du refus des assignations de genre.

DCH : Nous retrouvons également Pierre Pontvianne, un artiste que vous soutenez depuis ses débuts...

Anne Sauvage : Pierre Pontvianne est artiste associé à l'Atelier de Paris et ouvrira le festival les 22 et 23 mai avec la création *Jimmy*, un solo pour Jazz Barbé, un danseur d'exception avec lequel il a un long compagnonnage. Dans cette pièce, il revient à la forme solo et s'intéresse à l'échange approfondi qui s'établit avec lui, entre interprétation et écriture chorégraphique. Nous retrouvons ensuite Jazz Barbé, avec Laura Frigato et Thumette Léon dans *Tonewall*, une recherche à partir du geste et de sa signification, de son abstraction, puisé dans la LSF – Langue des Signes française. Cette expérimentation est inspirée de *Percut*, pièce chorale de Pierre Pontvianne créée en 2020 que nous avons présentée. Le public pourra profiter d'une discussion avec l'équipe dont la traduction en LSF sera assurée pour les personnes signantes. Dans le cadre de l'association avec la Compagnie PARC, la performance documentaire d'Ikram Benchrif et de Paul Girard proposera une nouvelle étape de l'enquête sensible qu'ils mènent depuis 3 ans dans le Bois de Vincennes.

DCH : Un coup de cœur ?

Anne Sauvage : Une découverte : Spicey ! Avec *La Probabilité du Néant*, Alexandra Landé alias Spicey, figure majeure de la danse hip hop au Québec est présentée pour la première fois en Europe. Elle a travaillé avec 8 danseur.ses et 1 DJ sur le concept de « bystander effect » ou « effet du témoin » ; un phénomène psychosocial, dans lequel le comportement d'aide d'un sujet en situation d'urgence est inhibé par la simple présence d'autres personnes sur les lieux. De la puissance de la street dance, elle tire une force de résistance qui se transforme en une force de résilience. Une pièce « dark » et lumineuse à la fois !

Propos recueillis par Agnès Izrine

Entretien Idio Chichava

Idio Chichava, chorégraphe mozambicain, ouvre cette nouvelle édition de June Events le 22 mai avec une création pour treize interprètes qui chantent et dansent, intitulée *Vagabundus*. Nous l'avons rencontré.



Idio Chichava © Michel Photos

DCH : Vous créez *Vagabundus* avec treize danseurs mozambicains, comment les avez-vous rencontrés ?

Idio Chichava : La plupart de ces interprètes ont appris la danse à travers des rites d'initiation, dans leurs villages. Comme ils viennent de différentes parties du Mozambique, ils possèdent des danses différentes. Comme la danse et la musique ne sont pas séparées, ils chantent tous en chœur, beaucoup d'entre eux chantant dans les églises, ils ont tous une connaissance musicale assez développée. Dans *Vagabundus*, le chant maintient l'énergie du groupe. Mon seul apport est de les introduire aux processus de création, de travailler par rapport à leur expérience, questionner de nouvelles esthétiques, une réflexion sur l'espace scénique. D'où la nécessité également de travailler en s'inspirant du rituel de danse du peuple Makonde vivant au Mozambique et dans les pays voisins, avec ces danseurs qui le pratiquaient, pour les entraîner ailleurs. Et quand je regarde aujourd'hui *Vagabundus*, je vois apparaître un nouveau langage que je nomme « corps global ». C'est-à-dire qui ne dissocie pas la danse, la voix et le mouvement, l'énergie et le collectif qui est aussi un moyen de soutenir la qualité individuelle de chaque danseur.



"Vagabundus" © Mariano Silva

C'est pourquoi ils chantent des chansons mozambicaines anciennes et actuelles, des gospels et des motifs baroques. Ce spectacle montre le collectif permet de dépasser notre potentiel. L'impact explosif de la danse et des voix n'a pas besoin de décors, de costumes élaborés ou d'effets de lumière pour toucher le public. Les seuls accessoires sont les possessions et les objets que chaque danseur garde en souvenir. Les pas et les mouvements rituels se décomposent en éléments qui sont reconnectés dans un récit de vie ; la vie comme un voyage constant, de rassemblement et d'être ensemble dans un groupe, un collectif, une communauté.

DCH : Pourquoi avoir choisi ce terme de Vagabundus, « vagabond », plutôt que migrant par exemple ?

Idio Chichava : Étymologiquement parlant, Vagabundus c'est le voyageur, celui qui n'a pas de destin, toujours à la recherche d'un lieu pour s'installer ou pour continuer son voyage. C'est un terme un peu péjoratif, qui évoque un peu le brigandage. Mais je l'emploie plutôt dans le sens de questionner l'endroit où l'on est, ce qui « est voyagé » déplacé. Et même la migration à l'intérieur du corps. Ce qui se déplace en nous, physiquement, artistiquement, mentalement, quand on modifie sa pratique d'interprète. C'est aussi lié à mon retour au Mozambique, car je vis en France depuis longtemps, j'ai travaillé de nombreuses années avec Frank Micheletti et la compagnie Kubilaï Khan Investigations, donc *Vagabundus* fait aussi partie de ce processus de retour. Frank sera d'ailleurs présent le 22 mai à June Events pour un After. Ce qui me fait éminemment plaisir !

DCH : Qu'est-ce qui vous a poussé à revenir vivre au Mozambique ?

Idio Chichava : J'ai vécu quatorze ans en France. Quand je revenais, environ deux fois par an, j'étais considéré comme un touriste dans mon propre pays. Et je voulais y créer une compagnie professionnelle, afin de contribuer à la reconnaissance de la danse en tant que métier à part entière.



"Vagabundus" © Silva Mariano

DCH : Mais pourtant il y a toujours eu de la danse professionnelle au Mozambique avec des chorégraphes comme Panaïbra Gabriel Canda, Augusto Cuvillas, ou Horácio Macuacua...

Idio Chichava : Bien sûr. J'ai moi-même travaillé dans l'équipe de CulturArte la première compagnie de danse contemporaine du Mozambique, avec les chorégraphes que vous citez,. C'est pourquoi il existe toujours des gens qui vivent de la danse au Mozambique, moi compris ! Mais c'est difficile, il faut donner des cours, ou autres... Il n'y a pas vraiment un système, un mécanisme d'aide au développement de la danse. Dans les années 2000, la danse contemporaine s'est développée car elle était soutenue par l'extérieur, notamment la France. Mais il n'y a jamais eu de volonté de développer la danse locale. C'est aussi pourquoi j'ai été commissaire adjoint de la plateforme multidisciplinaire KINANI et conservateur de la Semaine de la danse – 2022, afin de me battre pour l'existence de la danse dans mon pays.

Propos recueillis par Agnès Izrine

Vagabundus est donné au Théâtre de l'Aquarium les 22 mai et 23 mai en ouverture de June Events

MOUVEMENT

FOCUS GAUCHE - CONTENUS

LOÏC TOUZÉ : GONZO PARADE

Construisant son dernier spectacle sur les ruines fumantes de l'histoire du cabaret, Loïc Touzé invite six interprètes à s'expérimenter dans une création joyeuse pensée comme une suite de brouillons et d'essais. Une pièce émancipatrice et absurde où il fait bon jouer ensemble autant qu'avec le public.

PAROLE DE ZÉLÉZÉLÉ

Seule face au public, une expression de poupée hébétée au visage, Maëlle Gozlan nous fait retenir quelques vers. Tables et chaises sont disposées à même le plateau, ne laissant, en guise de scène, qu'un tout petit espace entre les premier.e.s spectateur.ices et le mur du fond habillé d'un rideau noir. *Cabaret Brouillon* s'ouvre donc sur un poème, donnant le ton d'une suite de numéros aussi incongrus qu'incontrôlés, tenus par six interprètes inspiré.e.s. Parlés, chantés, dansés ou parfois tout ça en même temps, les actes s'enchaînent et ne se ressemblent pas, laissant apparaître des figures grotesques qui jouent constamment avec les décalages et les clichés dans une atmosphère kitsch et *homemade*.

Ne dérogeant pas à son goût du mineur, Loïc Touzet compose son spectacle autour d'une suite de brouillons et d'esquisses, brisant le quatrième mur pour nous inviter à jouer tous.tes ensemble. Ici pas de démonstration savante mais un amateurisme décomplexé et un humour absurde. On fait comme si, avec très peu ; on fait même des choses qu'on ne sait pas faire. Quelques pas de danse, des ritournelles et des standards pop entamés seul.e.s ou à plusieurs : *Cabaret Brouillon* ne cherche pas la performance d'exception mais bien à donner la possibilité d'accompagner ses interprètes, de se projeter dans l'imaginaire qu'ils convoquent. Broadway, Bob Fosse, comédies musicales à l'américaine ou expressionnisme allemand : jouant de cette permanence des images, comme des impressions qui teintent la rétine, il active le regard et laisse affleurer l'imaginaire de chacun.e, superposant nos représentations intérieures aux mouvements esquissés par les performeur.euse.s.

Si les cabarets ont longtemps été des lieux de contestation sociale, celui-ci réveille leur dimension subversive tout en douceur, soufflant un vent de fraîcheur et de liberté. En dé-maîtrisant le geste, on se laisse surprendre, dérapier, déborder. Et c'est peut-être là qu'est la vraie maîtrise de ce cabaret de travers : à ne pas savoir faire ensemble, c'est la véritable possibilité d'une écoute, d'une confiance mutuelle qui s'établit. Créer en chœur pour mieux atteindre l'autre : une suite de délires partagés, pleine de tendresse.

Cabaret brouillon de Loïc Touzé, le 31 mai dans le cadre de June Events, Atelier de Paris

Festival JUNE EVENTS

Mise à jour: 17 mai 2024 à 09:59



JUNE EVENTS s'est construite avec la conviction que la pluralité des gestes, des paroles, des couleurs, des musicalités corporelles et sonores compose un kaléidoscope de prismes et de points de vue plus que jamais nécessaire. Tout comme l'accompagnement de voix différentes, moins entendues, venues de tous horizons.

22 mai 2024 à 00:00 - 8 juin 2024 à 23:59



Danse

Nature

Accès: **Réservation obligatoire** Prix: **Payant**

Réflexions dansées sur la racisation, post et néocolonialisme, invisibilisation des vies noires, afro-futurisme, déterminismes sociaux, et transmission intergénérationnelle structurent les spectacles programmés. Avec une attention particulière portée à des œuvres entrelaçant mémoires individuelles et mémoires collectives, le plateau se fait autant l'écho de nos histoires intimes que de la grande Histoire.

Comme si cette acuité des regards chorégraphiques avait pour condition une grande liberté de ton, comme si, dans un monde étriqué, un besoin de décloisonnement s'imposait, nous accueillons cette année des formes aussi urgentes dans leurs contenus que mûries dans leurs processus, désinhibées face aux conventions, ouvertes dans leur architecture.

Tandis que les artistes de renom bousculent leurs acquis, les plus jeunes s'aventurent avec audace dans des voies singulières, et investissent à leur tour les grands formats avec chants et musique live – comme souvent dans le festival. La jeunesse prend la parole et palpite d'une grande envie – que nous espérons contagieuse – de se projeter, ensemble, dans un futur reconnecté aux valeurs universelles.

La préparation de JUNE EVENTS a fait l'objet d'un travail de coopération avec d'autres structures et festivals en France et en Europe pour coordonner les tournées des spectacles par éco-responsabilité et nécessité. Qu'elles et ils en soient sincèrement remerciés, ainsi que tous les partenaires qui rendent possible la réalisation de cette édition.

MOUVEMENT

Agenda

June Events

DANSE

⚡ Du 22 mai au 08 juin

Atelier de Paris

June Events

En juin, aux Ateliers de Paris, la danse touche à tout. À son histoire et à ses poches secrètes d'abord, comme celle du cabaret, *entertainment* d'avant-guerre qu'explore le chorégraphe Loïc Touzé dans un *work in progress* où les codes du genre virent au malaise. À l'intime et à ses résonances politiques ensuite, que saisissent le danseur brésilien Ribeiro de Oliveira et le réalisateur radio français Némó Camus dans *Dona Lourdès*. Fille d'une domestique noire et d'un bourgeois blanc qui ne la reconnaîtra pas, la grand-mère du documentariste est le sujet d'une forme audio et dansée qui révèle le diktat de la blanchité toujours en vigueur au Brésil, en dépit de son métissage. Et à la franche déconnade enfin, celle du trio de clowns-danseurs vandales que réunit Ayelen Parolin dans *Zonder* - et comment d'un plateau de théâtre faire table rase. (TC)

June Events : Entretien Vania Vaneau

Heliosfera fait de la lumière et du soleil la matière même d'une création sous haute tension, tant du point de vue physique que scénographique ou musical. À ne pas manquer.

Pouvez-vous nous parler de cette création d'*Heliosfera* ?

Vania Vaneau : *Heliosfera* est une recherche autour des corps et de la lumière avec cinq interprètes, quatre danseurs et une musicienne. Dans toutes mes pièces, je travaille sur la relation entre interprètes et matières, qu'il s'agisse des costumes, des objets, de la scénographie, mais en interrogeant plus largement le rapport entre le corps et le monde, l'humain et le non-humain, la question du paysage, la liaison entre l'intérieur et l'extérieur de l'enveloppe corporelle. Dans mes précédentes chorégraphies, j'ai beaucoup utilisé les tissus, des matières organiques, du charbon, des pierres... Pour cette création, je voulais étudier une matière intangible, d'où la lumière. Observer ce que représente un environnement lumineux, tester le physique dans la physique, donc qu'est-ce que la lumière en tant qu'onde ? Je voulais voir ce que ça provoquerait. Et c'est une substance énergétique formidable.

Comment avez-vous travaillé avec la lumière ?

Vania Vaneau : Nous nous sommes rendues, avec Abigail Fowler, la créatrice lumière, et le groupe de trois danseurs, une danseuse et une musicienne dans des lieux singuliers pour expérimenter des atmosphères lumineuses. Nous avons donc été au Couvent de Sainte-Marie de La Tourette à côté de Lyon, dont l'architecture imaginée par Le Corbusier joue sur la transparence et les puits de lumière, dans des grottes en Lozère où nous nous sommes imprégnés de l'obscurité, et des traces de vie qu'elle engendre. Enfin, à l'Observatoire du Pic du Midi, dans les Pyrénées, où nous avons pu étudier les astres, les étoiles et le soleil. J'ai alors compris que toutes les portes d'entrées, en termes de recherche sur la lumière, que ce soit l'électricité, le magnétisme, la question du cycle diurne et nocturne, de l'obscurité, étaient toutes liées au soleil, y compris notre métabolisme, celui des plantes et de l'ensemble du vivant sur notre planète. Qu'il s'agisse de corps héliotropes qui se tournent vers lui, de l'éblouissement qui aveugle à 3000 mètres d'altitude, des ondes qui parcourent les corps célestes ou terrestres... C'est l'énergie solaire qui nous permet également d'avoir de l'électricité sur la Terre, donc il est relié aussi aux questions d'environnement, au réchauffement climatique ou de mythes universels. De plus, dans cet observatoire, ils ont un coronographe unique au monde, qui permet de scruter la couronne solaire. C'est extraordinaire. J'ai donc changé le titre de la création qui s'appelait *Ambre et Poutre* qui parlait plutôt des couleurs, pour *Heliosfera*

Comment toutes ces recherches s'intègrent dans la chorégraphie ?

Vania Vaneau : Car ces expériences réagissent à la lumière de manière sensorielle, elle pousse le corps plus loin, directement en contact avec nos sens perceptifs ; biologique et essentielle, naturelle ou artificielle, aussi possiblement spirituelle que nocive, la lumière ouvre un large éventail créatif et référentiel, de vibrations, de couleurs. La manière dont la lumière sculpte les espaces, et dont elle s'articule à des phénomènes météorologiques sont également source d'états émotionnels. Les interprètes sont mis au défi par ces phénomènes lumineux singuliers.

Quelle sera la musique de cette création solaire ?

Vania Vaneau : C'est Puce Moment, de Nico Devos et Pénélope Michel, qui sont aux manettes. Ils utilisent toujours des environnements sonores avec une certaine plasticité du son qui accompagne très physiquement les corps, les englobent, les font vibrer. Et pour cette pièce ils mélangent des sons électroniques, des synthétiseurs, mais aussi des sons du soleil qu'ils ont récupérés. Nous utilisons aussi la voix dans la pièce. Pénélope est sur le plateau, elle joue en direct avec des objets en verre, de l'eau, et un thérémine, cet instrument merveilleux que l'on ne touche pas de ses mains, et Nico l'accompagne en régie.

Propos recueillis par Agnès Izrine

Danses avec la plume

HELIOSFERA DE VANIA VANEAU

par Amélie Bertrand / 22 mai 2024

Envie de sortir un peu des sentiers battus de la scène contemporaine ? Alors rendez-vous comme chaque année au festival **June Events**, toujours riche d'une programmation surprenante. Cette année, on y découvre entre autres **Vania Vaneau**, qui vient avec sa pièce **Heliosfera**, créé il y a deux mois au **Festival Transforme des Subsistances** de Lyon, autre lieu éclectique de créations et performances. Un **travail puissant autour de la lumière**, qui semble faire corps avec les artistes en plateau et devenir interprète à part entière, forme mouvante créatrice d'un monde en pleine mutation.



Heliosfera de Vania Vaneau

June Events est l'un des rendez-vous du printemps que l'on n'aime pas manquer. Le festival est toujours un lieu **de découvertes et de surprises**, où la danse se mêle régulièrement à d'autres formes d'art. Pour **cette édition 2024**, il y aura plusieurs noms ainsi à découvrir : **Idio Chichava**, **Arthur Perole** ou **Vania Vaneau**. Cette dernière y présentera sa performance **Heliosfera**, qu'elle avait créée un peu plus tôt **aux Subsistances à Lyon** – autre lieu artistique multidisciplinaire qui chahute nos habitudes – lors de son festival Transforme en avril dernier.

Danseuse contemporaine, **Vania Vaneau** affiche un parcours prestigieux : formation à la grande école de danse P.A.R.T.S de Bruxelles, celle d'Anne Teresa de Keersmaeker, tout en obtenant une Licence de Psychologie à l'Université Paris 8, puis interprète pour Maguy Marin, Yoann Bourgeois, Wim Vandekeybus ou Christian Rizzo, montrant par là son goût de l'éclectisme. Depuis dix ans, Vania Vaneau est chorégraphe, avec cinq pièces à son actif, des petites formes où l'artiste relie **son travail chorégraphique à l'art plastique**. Comment des décors, des costumes, des objets ou tout autre **aspect scénique peuvent-ils devenir comme des interprètes** à part entière sur le plateau, et dialoguer avec les danseurs et danseuses ?

Danses avec la plume



Heliosfera de Vania Vaneau

Pour cette nouvelle pièce **Heliosfera**, c'est la lumière que travaille **Vania Vaneau**. Et la chorégraphe, qui laisse le plateau à quatre interprètes, s'empare avec brio de cette matière abstraite et par nature insaisissable. Elle crée avec un univers à part, mouvant autour des danseurs et danseuses. Est-ce la lumière qui met en mouvement les artistes ou les artistes qui par leur danse font évoluer la lumière ? Toute performance où l'art plastique se mêle à des corps ne fonctionne que si cette question reste en suspens, **rendant ainsi vivante la matière** et en faisant un interprète à part entière. Sur le plateau, trois hommes et une femme semblent errer, un peu perdus, hésitants. Côté cour, la musicienne Pénélope Michel met en place un univers sonore brouillant les pistes, mêlant sons et musiques électro. Même si elle est bien visible, on sent qu'elle est en-dehors de ce monde un peu particulier en train de s'articuler devant nous – peut-être est-ce elle qui tire toutes les ficelles. Des fumées denses s'échappent du fond de scène, comme sculptées par les lumières d'Abigail Fowler. Elles deviennent **des formes étranges et mouvantes, comme prenant vie**, entourent les danseurs et danseuses, les engloutissent et les font réapparaître. **Comment réagissent ces derniers** face à la lumière dessinant les corps et l'espace ? C'est tout l'enjeu de la pièce. La peur les guide parfois, la curiosité, l'abandon, la joie presque – tout semble être créé dans l'instant. Puis la danse se fait organique et virtuose, très physique, terrienne, faisant corps avec ces lumières changeantes dans **cette ambiance sonnante comme le début ou la fin d'un monde**. L'image est saisissante, le moment hypnotique. Tant de choses pourraient être racontées.

Vania Vaneau travaille ensuite sur la matière au sol, le bruit, les contrastes. Là encore, il s'agit de voir comment les artistes en plateau réagissent avec ces éléments et les rendent vivants par leurs réactions. L'effet laisse plus dubitatif. L'on sent que la chorégraphe est encore en recherche, part dans différentes directions, explore. C'est ce qui donne un aspect parfois un peu trop obscur et énigmatique à **Heliosfera**. Il sera intéressant de voir comment la pièce aura évolué à **June Events**, deux mois après les premières représentations. Mais le travail passionnant autour de la lumière, pour le coup bien plus abouti, donne à la performance le goût d'une belle découverte.

Danses avec la plume



Heliosfera de Vania Vaneau

Autre spectacle présenté au Festival Transforme des Subsistances et que l'on peut voir à June Events : **Αγρίμι (Fauve) de Lenio Kaklea**. Née à Athènes, formée entre autres au CNDC d'Angers, l'artiste multiplie les performances engagées depuis 2009. Sa nouvelle pièce s'inspire de la forêt, terre de chasse et de rites ancestraux, terres de légendes et aujourd'hui écosystème fragile. Un thème aux multiples pistes, mais la pièce tourne vite court. À l'image des deux poteaux géants structurant l'espace sans jamais être utilisé, si ce n'est sur les derniers instants de la pièce où tout semble enfin vouloir démarrer. Domage.

Heliosfera de Vania Vaneau avec Lee Davern, Nicolas Fayol, Steven Michel et Thi-Mai Nguyen. Mardi 9 avril 2024 aux Subsistances. À voir le 25 mai à June Events.

Αγρίμι (Fauve) de Lenio Kaklea avec Lenio Kaklea, Georgios Kotsifakis et Luisa Heilbron de BODHI Project. Jeudi 11 avril 2024 aux Subsistances. À voir à June Events le 1er juin.

June Events, du 22 mai au 8 juin à l'Atelier de Paris / CDCN.



© Cie Parc

« Jimmy » de Pierre Pontvianne ouvre le bal de June Events 2024

Artiste associé de l'Atelier de Paris-CDCN, le chorégraphe crée pour Jazz Barbé, l'un de ses fidèles danseurs, un solo intimiste tout en réputation virtuose. Une ouverture de festival détonante !

23 mai 2024

La 18e édition de June Events s'ouvre sur de bons auspices et fait carton plein. Devant le lieu, fondé en 1999 par la chorégraphe américaine Carolyn Carlson, les festivaliers sont au rendez-vous. Comme chaque année, la programmation d'**Anne Sauvage**, directrice depuis près de 20 ans, allie habilement exigence, découverte et richesse des formes et des esthétiques. Pour ce cru 2024, c'est tout naturellement la toute dernière création de **Pierre Pontvianne**, artiste associé de l'Atelier de Paris-CDCN, qui lance les festivités. S'en suivent des pièces aussi singulières et éclectiques que *Vagabundus* d'**Idio Chichava**, *Heliosfera* de **Vania Vaneau**, *Tropique du képone* de **Myriam Soulange** et de *Marlène Myrtil* ou *Tendre Carcasse* d'**Arthur Perole**.

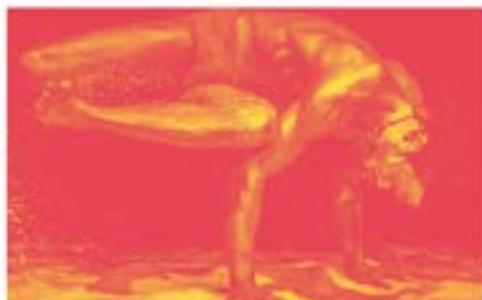
Après avoir créé, à Montpellier danse, l'an passé *œ*, pièce pour sept danseurs et danseuses, le chorégraphe recentre son propos, cérébral, conceptuel autant qu'organique, autour d'un seul interprète, l'extraordinaire **Jazz Barbé**. Présent dans plusieurs de ses œuvres, l'artiste, formé en danse contemporaine au Conservatoire national supérieur de Musique et de Danse de Lyon, a l'art de tordre, de contorsionner son corps, de se mouvoir par terre avec une aisance infinie. Et c'est là toute la particularité de ce solo. Tout se passe au sol, ou presque. Vêtu de noir, un bonnet bleu électrique sur la tête cachant ses yeux, il fait face au public, immobile. À peine un hochement de tête, une flexion de jambes, rappelle sa nature humaine.

Rien ne se passe. Tout semble à l'arrêt. Seuls les crépitements qui s'intensifient au lointain donnent un peu de vie à l'ensemble. Des vrombissements se font entendre. Attraction terrestre, le corps choit. C'est dans le contact avec le plateau qu'enfin, les bras, les jambes, les muscles s'animent. Se laissant traverser par les sons et les musiques imaginés par **Pierre Pontvianne**, **Jazz Barbé** habite l'espace ciselé par les lumières tantôt tamisées, tantôt crues de Victor Mandin. Accentuant son goût du minimalisme et de l'épure, l'écriture du chorégraphe se déploie à contre-courant du foisonnement de mouvements très présents aujourd'hui sur les plateaux. Sa grammaire, rampante, traînante, roulante, est magnifiée par la présence unique de son danseur. Elle agit comme une seconde peau. Malgré un tempo lent, un temps souvent suspendu, la magie de *Jimmy* opère imperceptiblement !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

On découvre la danse engagée

Du 22 mai au 8 juin, la chorégraphe Carolyn Carlson pilote la nouvelle édition du festival de danse contemporaine June Events et fait le pari d'aborder des sujets d'actualité comme le racisme ou le néocolonialisme. Sur la scène, elle a fait appel à des artistes de renom et des talents émergents pour bousculer les codes.



Festival JUNE EVENTS

 **Atelier de Paris / CDCN** - 2 Route du Champ de Manoeuvre, Paris 12e

 Du mercredi 22 mai 2024 au samedi 08 juin 2024

→ [Voir l'événement](#)

On déconstruit le mouvement

Parce qu'on peut aussi aimer la danse qui sort des sentiers battus, on suit la chorégraphe Ayelen Parolin qui prend le contre-pied et casse le mouvement du corps, pour mieux le reconstruire de manière totalement désarticulée. Avec ses deux acolytes, elle joue les imbéciles heureux et plonge le public dans le monde de l'absurde à travers des chorégraphies et une scénographie décalées. Pour faire rimer danse et rire !



ZONDER • Ayelen Parolin

 **Théâtre de l'Aquarium** - 2 Route du Champ de Manoeuvre, Paris 12e

 Du samedi 08 juin 2024

→ [Voir l'événement](#)

✓ 10 spectacles de danse à voir en juin

TRENDS Shirley Trend 15 days ago



On danse avec Benjamin Millepied

On ne présente plus le chorégraphe et danseur étoile Benjamin Millepied. En juin, il présentera des créations de chorégraphes reconnus dans des lieux emblématiques ou inattendus de la capitale. Ce sera gratuit, on note donc les dates des 7 et 8 juin pour les spectacles organisés près de la Tour Eiffel (7^e), à la Philharmonie de Paris (19^e), à la patinoire de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) ou dans le quartier de la Goutte-d'Or (18^e).

On découvre la danse engagée

Du 30 mai au 18 juin, la chorégraphe Carolyn Carlson pilote la nouvelle édition du festival de danse contemporaine June Events et fait le pari d'aborder des problématiques actuelles comme le racisme ou le néocolonialisme. Sur scène, elle a fait appel à des artistes reconnus et des talents émergents pour bousculer les codes.

On se laisse porter par un vent de légèreté

Avec *Zéphyr*, nous voudrions faire tomber nos barrières. Et on fait confiance au chorégraphe Mourad Merzouki qui s'est lancé un beau défi. Celui de « transformer l'impalpable en une matière concrète par la danse, faire de l'air une substance qui s'apprivoise, amener un élément naturel sur scène et lui donner vie ». Sa scénographie s'inspire du Vendée Globe, la célèbre course à la voile, autour du monde, en solitaire et sans escale. Une véritable bouffée d'air frais !

On mélange les genres

Quand le football freestyle rencontre la danse, ça donne quoi ? Un spectacle incroyable, qui parle aux

News-dayFR

Nous célébrons la danse de rue

Qui a dit que le hip-hop n'était pas célébré à Paris ? Certainement pas le Théâtre de la Concorde (8^e) qui organise une grande cérémonie dédiée aux danses urbaines. Danseurs, chorégraphes et vidéastes de la scène hip-hop se réuniront pour désigner les meilleurs dans diverses catégories (breaking, lock, house, krump, etc.). Ça dure trois jours, c'est gratuit et c'est incontournable !

Nous déconstruisons le mouvement

Parce qu'on peut aussi aimer la danse qui sort des sentiers battus, on suit la chorégraphe Ayelen Parolin qui prend le contrepied et casse le mouvement du corps, pour mieux le reconstruire de manière totalement disjointe. Avec ses deux acolytes, elle incarne l'imbécile joyeuse et plonge le public dans l'univers de l'absurde à travers des chorégraphies et une scénographie décalées. Pour faire rimer danse et rire !

Nous traversons les frontières

Lorsque le chanteur Malik Djoudi, la chorégraphe Anne Nguyen et quatre jeunes breakers d'un village du Bénin se rencontrent, que peut-il en résulter ? Le magnifique projet *Derrière la ligne*, programmé au Carreau du Temple (Paris Centre). Avec l'aide du dramaturge Joris Avodo, la troupe s'inspire des témoignages de femmes exilées à Paris, pour imaginer une création aussi humaine qu'humaniste, dépassant les frontières de l'art.

On découvre les coulisses

Paso doble, cha-cha-cha, valse, samba... Eugen Jebelescu a vécu toutes ces danses dès son enfance. Dans son spectacle, *Le prix de l'or*, il revient sur son expérience de la danse sportive et emmène les spectateurs dans sa vie en Roumanie. Mêlant la danse et le théâtre, il raconte son expérience de victoire mais aussi d'échec, et tous ses efforts pour conquérir l'amour de ses parents. Émouvant.

Nous remettons en question la mémoire et le souvenir

Danses contemporaines, anciennes, baroques, traditionnelles, indiennes ou arméniennes : nous voyageons avec le festival *Fait Maison*. Pour cela, rendez-vous au studio Micadanses (Paris Centre), qui a pour objectif de favoriser les échanges autour de la danse et d'encourager la diversité des publics et des genres. Au programme de cette édition, des spectacles autour du thème de la mémoire et du souvenir. C'est gratuit, on en profite !

On lâche prise

Le collectif OUNCH OUNCH reprend le principe de « *appel à la mode* », une pratique issue du hip-hop qui consiste, pour un danseur, à entrer dans le cercle formé par d'autres danseurs qui l'incitent à lâcher prise. Vraiment. La danse devient alors électrisante, l'énergie puissante et incroyablement contagieuse ! A vous de décider si vous avez envie de participer à ce lâcher prise collectif ou simplement de rester spectateur. Une chose est sûre, ça vaut le détour !

Encore plus d'idées pour sortir à Paris avec la newsletter du lundi !

Texte de confirmation par défaut

Paramètres Texte Html



Malòn d'Ayelen Parolin © Laurent Philippe

Programme 3 du Ballet de Lorraine, double shot d'énergie

À Nancy, l'excellentissime corps de ballet du CCN embrase l'opéra avec deux pièces courtes d'une efficacité redoutable : "Static Shot" de Maud Le Pladec et "Malòn", une création explosive de l'Argentine Ayelen Parolin.

24 mai 2024

Il n'y a pas de corps de ballet pareil à celui que sculptent depuis près de treize ans [Petter Jacobsson](#) et son acolyte [Thomas Caley](#). Ils sont vingt-quatre, tous des surdoués de la danse. Technique impeccable, comédiens et comédiennes dans l'âme, ils se donnent à mille pour cent à chaque représentation. Spécialisés dans le contemporain, ils s'adaptent néanmoins avec une aisance déconcertante aux différents chorégraphes avec lesquels ils travaillent. La volonté d'un directeur visionnaire et exigeant fait l'une des forces du ballet de Lorraine : toujours aller vers d'autres esthétiques, à la découverte d'artistes confirmés ou émergents, sans jamais se reposer sur ses acquis.

Avant de passer la main en décembre prochain à [Maud Le Pladec](#), actuellement directrice du CCN d'Orléans, le duo clôture la saison avec un double programme endiablé, baroque et furieux. En clin d'œil à son successeur, il remet un coup de projecteur sur [Static Shot](#), pièce créée pendant le covid et devenue un des tubes de la compagnie. Musique techno, ambiance de rave party, grammaire chorégraphique empruntant autant au voguing et à la techno qu'au krump : clairement, tous les ingrédients sont réunis pour faire de cette œuvre un feu d'artifice.

Fresque dansée, déjantée

Face à ce rouleau compresseur hyper référencé et terriblement efficient, il fallait une création tout aussi délirante et transcendante. En confiant à la chorégraphe argentine **Ayelen Parolin** le soin d'imaginer une nouvelle œuvre pour le répertoire de la compagnie, **Petter Jacobson** a eu le nez fin. Drôle, burlesque, totalement déjanté, *Malón* tient toutes ses promesses. S'intéressant tout particulièrement à ce que désigne aujourd'hui ce mot d'origine mapuche – l'un des peuples originaires du centre de la Cordillère des Andes –, une foule indisciplinée provoquant le désordre public, ou plus festivement, une bande d'amis débarquant à l'improviste et mettant la pagaille, elle signe un spectacle foisonnant qui semble partir dans tous les sens mais qui esquisse une fresque fantasque d'une folle beauté.



Malón d'Ayelen Parolin © Laurent Philippe

S'appuyant sur la virtuosité du corps de ballet et sur ses expressivités, **Ayelen Parolin** ose tout. Corps dégingandés, costumes rappelant autant des brassières de bébés que des maillots de plage de la fin du XIX^e siècle, l'artiste, qui présente le 8 juin à Paris Zonder, un de ses standards, dans le cadre de June Events, s'amuse avec les codes, joue à décaler les regards et à briser les normes. Écriture dégenrée, grammaire aussi itérative que disparate, *Malón* est une gourmandise à déguster sans modération. Un coup de cœur absolu !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Nancy



Il n'y a pas de paysage ici • Ikram Benchrif & Paul Girard Atelier de Paris Paris

Catégorie d'Évènement:

- Paris

Tags:

[Atelier de Paris Paris](#)

Il n'y a pas de paysage ici • Ikram Benchrif & Paul Girard Atelier de Paris Paris, lundi 27 mai 2024.

Le lundi 27 mai 2024

de 20h30 à 21h30

Tout public.

Dans le Bois de [Vincennes](#) – rendez-vous à l'Atelier de [Paris](#), Performance documentaire, coproduction

Il existe une lisière magique où le jardin redevient forêt. A cet endroit précis, qui se révèle à la tombée de la nuit, les fables sont toujours vraies, ou presque. On y trouve une maison pour bivouaquer, un renard dans les phares d'une voiture, un forestier sur une île... *Il n'y a pas de paysage ici* se compose de récits intimes d'habitants du bois de [Vincennes](#).

Présentée comme une performance documentaire, *Il n'y a pas de paysage ici* est la troisième création née d'un processus d'enquête sensible de trois années, menée par le danseur Paul Girard et la réalisatrice Ikram Benchrif.

Cette création est une étude spatiale, visuelle et sonore qui s'écrit avec les compagnons de terrain des deux artistes, les hébergés du pavillon de la terrasse, les naturalistes de la DEVE, les voisin-es proches et lointains de l'Atelier de [Paris](#).

Cherche forêt est une enquête sensible menée par Ikram Benchrif et Paul Girard depuis 2021 dans le Bois de [Vincennes](#). De leur travail de terrain, situé, naissent des fictions documentées qui déplacent à la fois les codes du théâtre et du documentaire. *Il n'y a pas de paysage ici* est une étape de celle-ci.

Étapes précédentes :

- *Manger le lieu, jusqu'au goût*, octobre 2023
- *Point Z*, juin 2023
- *Le mur juste après l'atelier*, juin 2022

Horaire : année-mois-jour-heure

début : 2024-05-27T23:30:00+02:00

fin : 2024-05-28T00:30:00+02:00

<https://billetterie-atelierdeparis.mapado.com/event/321114-il-ny-a-pas-de-paysage-ici-ikram-benchrif-et-paul-girard>

Myriam Soulanges et Marlène Myrtil à June Events

Myriam Soulanges et Marlène Myrtil présentent leur dernière création *Tropique du Képone* au festival June Events le 28 mai. Articulée autour de la problématique du Chlordécone, cette pièce engagée est leur deuxième collaboration sur le sujet. Rencontre à deux voix.

DCH : Vous avez créé ensemble *Le Principe de précaution* sur le chlordécone en 2014. Vous remettez le couvert avec *Tropique du Képone*. Pourquoi ?

Marlène Myrtil : *Le Principe de Précaution*, portait sur la pollution générale avec deux axes. D'un côté, il y avait l'effet plastique, la surabondance du plastique sur les territoires de Martinique et de Guadeloupe. Et de l'autre côté, justement, cette molécule, le chlordécone, qui commençait à être connue et identifiée.



Myriam Soulanges et Marlène Myrtil © Elise Fitte-Duval

Myriam Soulanges : Je pense que l'enjeu, et l'envie que nous avons eue, avec Marlène, c'est d'affirmer encore davantage notre engagement face à cette pollution environnementale, face aux conséquences humaines, sociales et économiques, qui sont dramatiques sur nos territoires de Guadeloupe et de Martinique. Pour nous, c'est vraiment une façon d'agir. C'est un engagement politique aussi. Et surtout, nous pouvons nous référer à une actualité dans laquelle le déni pèse sur la population. Cela nous semblait vraiment alarmant et il était urgent d'agir. C'est ça l'essence de cette envie. L'actualité résonne fort sur nos territoires, comme le non-lieu qui a été prononcé le 2 janvier dans le scandale du chlordécone. Celui-ci écarte toute responsabilité pénale, alors que la plainte dénonce les responsables de ce drame. Quand nous regardons autour de nous, dans nos familles, chacune d'entre elles est touchée par au moins un malade, en lien avec cette molécule ultra-persistante dans nos sols.

Marlène Myrtil : nous avons eu envie de continuer, perdurer, non pas ressasser, mais chercher une nouvelle piste pour parler de ce sujet, de ce scandale.

DCH : Comment l'abordez-vous, cette fois-ci ?

Marlène Myrtil : Nous nous en sommes tenues, dans un premier temps, à l'enquête, à l'archive, pour être sûres, justement, d'avoir des bases qui nous éclairent davantage sur la thématique. Nous sommes allées voir le collectif des ouvriers agricoles en Martinique (un collectif qui s'est constitué pour demander réparation. NDLR). Ça nous a permis d'être en connexion directe avec des personnes impliquées, avec des ouvriers, des ouvrières. Nous avons travaillé avec une archiviste qui nous a fourni énormément de documents qui nous ont donnés des pistes de recherche.

DCH : Vous évoquez une fiction chorégraphique. Qu'entendez-vous par là ?

Myriam Soulanges : Cette idée de fiction a émergé quand nous avons commencé à travailler avec Michael Roch, un auteur afro-futuriste. C'est lui qui nous a plongé dans ce concept de l'afro-futurisme et cela permet d'avoir une myriade d'imaginaires possibles.

Marlène Myrtil : L'idée, c'était d'apporter quelque chose de nouveau, de faire travailler nos imaginaires de chorégraphes, d'imaginer un futur sept cents ans plus tard puisque la molécule est censée rester dans les sols pendant tout ce laps de temps, mais de l'imaginer victorieux, glorieux, positif.

Myriam Soulanges : Des corps qui auraient muté, qui se seraient transformés, des corps cyborgs, un environnement qui serait devenu bleu, en résonance avec la molécule qui aurait contaminé l'eau, la terre, nos corps, nos cellules.

DCH : Au sujet de l'afro-futurisme, pourriez-vous expliquer brièvement de quoi il s'agit ?

Marlène Myrtil : Au départ, on sait que c'est un mouvement – qui vient des États-Unis et qui est lié à des événements politiques là-bas. Des initiatives contre le racisme et le besoin de se défendre, de montrer qu'on est fier, etc. Pour moi il y a une volonté profonde de nous inscrire dans ce mouvement. C'est déjà une façon de se rattacher à un continent qui n'est pas forcément l'Europe. Cela permet d'avoir une vision qui soit plus afro-centrée. Je sais comme il est difficile de mettre en place des esthétiques et des points de vue extérieurs à l'Hexagone. En tant que chorégraphe, c'est pouvoir s'autoriser à parler de quelque chose qui nous appartient et de le développer avec des outils qui nous sont propres.



Marlène Myrtil et Myriam Soulanges © Fred Lagnau

Myriam Soulanges : oui, développer le concept de l'afro-futurisme mais avec une identité purement caribéenne, comme le fait Michael Roch dans ses fictions. Pour nous c'est un moyen de regarder vers l'avant sans tourner le dos au passé. Dans la pièce, il y a toujours une forme de mémoire, de réminiscence qui vient se tisser avec le présent.

DCH : Comment avez-vous procédé, d'un point de vue chorégraphique, pour vous alimenter de cette matière ?

Marlène Myrtil : c'est maintenant que nous prenons conscience des chemins parcourus au niveau de l'écriture et du processus. À partir de toutes nos sources, nous avons cherché comment nos corps pouvaient partir d'un état de lenteur, quelque chose de très détaché, très posé pour aller dans une puissance, une saccade, quelque chose de très segmenté, nerveux.

Myriam Soulanges : toute la chorégraphie est liée à ces notions de transformation, de modifications du corps, aussi ce que nous appelons entre nous « l'incolonisable », ce qui ne peut être touché. Faire émerger plusieurs strates, et des bascules par le corps et par les accessoires.

DCH : Dernière question, le scandale du Chlordécone n'est pas très connu en métropole pourriez-vous en dire quelques mots ?

Marlène Myrtil : c'est une molécule chimique qui a été utilisée aux États-Unis, en Virginie, mais qui a été très vite interdite, suite à des études qui ont prouvé sa nocivité. Mais dans les Antilles, elle a continué d'être utilisée pour combattre le charançon du bananier. Qui détruisait, en fait, toutes les récoltes. En France, des dérogations ont été mises en place au profit des planteurs pour que cette molécule soit écoulée jusqu'au bout. C'est non seulement un scandale phytosanitaire, mais aussi une injustice sociale.

Propos recueillis par Gallia Valette-Pilenko

Mardi 28 mai à 21h dans le cadre de June Events



DANSE

VAGABUNDUS : QUAND CHANT ET DANSE NOUS RASSEMBLENT, D'UN CONTINENT À L'AUTRE.

27 MAI 2024

Rédigé par Mireille Davidovici et publié depuis Overblog



© Mario Silva

Le chorégraphe mozambicain Idio Chichava, de retour à Maputo après des années en France, a rassemblé treize danseuses et danseurs de son pays à la recherche d'une énergie collective communicative qui puise dans les ressources du nomadisme et de l'exil un aliment de sa dynamique.

Un corps global

Femmes et hommes, disséminés sur le plateau et dans la salle, accueillent le public en chantant. Chacun porte un accessoire : cabas, pneu, ballot, bâton, caddy de supermarché... – « L'objet qu'il choisirait d'emporter dans son exil », précise le chorégraphe. Laissant leur attirail de côté, ces nomades vont se rassembler pour ne faire plus qu'un seul corps, le groupe démultipliant la puissance de chaque danseur. Le titre de la pièce désigne l'errance, la migration, mais, en portugais du Mozambique, il sous-entend, ironiquement, la notion d'oisif voire de brigand. Ces gens de la marge vont ici faire cause commune.



© Mario Silva

Transcender la tradition

Au Mozambique, on ne dissocie pas chant et danse, et certains interprètes ont été initiés à cet art traditionnel dans leurs villages. Parmi les artistes, on compte des chorégraphes, des danseurs confirmés et des plus jeunes. Réunis depuis trois ans sous la houlette d'Idio Chichava, ils ont mis en commun leur technique pour composer une fresque bigarrée.

Vagabundus s'inspire surtout du Mapito, danse rituelle du peuple Makondé, qui vit au nord du pays et delà. Dépouillée des masques et costumes tribaux, la danse conserve sa force tellurique, avec les pieds qui martèlent le sol comme pour appeler les esprits des ancêtres. À partir des improvisations, Idio Chichava a conçu une architecture précise, propre à l'écriture contemporaine, où alternent scènes collectives et échappées solitaires. Une rigueur qui met en valeur le style de chacun, séparément et au sein de la troupe.



Incantations, lamentations et joie mêlées

Des airs mozambicains anciens rythment ce grand chœur vagabond, en tension permanente. Mais le chant emprunte aussi au gospel américain. Parfois retentit une fervente prière venue du corpus baroque portugais, tandis que la troupe agenouillée avance en procession. Plus tard, la mélodie plaintive d'une femme s'élève, reprise par ses partenaires... Toutes ces musiques mêlées tissent un substrat sonore infini et mélancolique, avant que le festif ne reprenne le dessus dans un feu d'artifice final où chacun développe sa propre gestuelle, distillant une énergie volcanique. Un acte de résistance face au contexte particulièrement tendu du Mozambique, frappé par des actes terroristes. Un chant d'espoir, un rituel de survie.



© Mario Silva

Une aventure collective

En dépit d'une situation géopolitique instable qui conduit nombre de Mozambicains à migrer tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger, Idio Chichava, rentré à Maputo au moment du covid, a décidé d'y rester pour mettre en place un enseignement gratuit de la danse et des créations à présenter en public. Il ne dispose pas encore d'un lieu de travail permanent mais *Vagabundus* constitue une première étape de son projet. Il entend par la tournée qui s'amorce créer des liens entre l'Europe et le Mozambique et faire bénéficier sa troupe du fruit de son parcours éclectique qui conjugue tradition et danse contemporaine. Formé au Mozambique puis en Belgique (école P.A.R.T.S. de Bruxelles), il a collaboré notamment avec Panaibra Gabriel, Horacio Macuacua, Cristina Moura, Thomas Hauert, David Zambrano, Frank Micheletti, Boyzie Cekwana, Qudus Onikeku, Marcel Gbepa, Djodjo Kasadi, Faustin Lienkula...



Il a ainsi engrangé une mixité d'influences et de formes qu'on retrouve dans cette performance explosive, nourrie d'histoires individuelles et d'héritages collectifs. Un vuvane qui rassemble danseurs et spectateurs dans un élan vital



Idio Chichava © Michel Photos

Vagabundus

◆ Concept et chorégraphie **Idio Chichava** ◆ Assistant chorégraphe et directeur de répétitions **Oswaldo Passirivo** ◆ Interprètes **Açucena Chemane, Arminda Zunguza, Calton Muhlolove, Cristina Matola, Fernando Machaieie, Judite Novela, Mauro Sigauque, Martins Tuvanji, Nilégio Cossa, Oswaldo Passirivo, Patrick Manuel Siteo, Stela Matsombe, Vasco Siteo** ◆ Lumière **Phayra Baloï** ◆ Responsable de tournée **Silvana Pombal** ◆ Captation <https://vimeo.com/725705333> mdp : ONEDANCEWEEK ◆ Durée 1h10

*Vu le 22 juin 2024 au Théâtre de l'Aquarium, dans le cadre du festival **June Events** organisé par l'Atelier de Paris CDNC.*

June Events. Du 22 mai au 8 juin - Cartoucherie de Vincennes, 2 route du Champ de Manœuvre, 75012 Paris - 01 417 417 07 - atelierdeparis.org

TOURNÉE

5 juin 2024 : [Théâtres de la Ville de Luxembourg, Luxembourg](#)

7 et 8 juin 2024 : [Paris Dance Project, Paris](#)

10 juin 2024 : [Théâtre Paris-Villette, dans le cadre du festival Générations](#)

14 juin 2024 : [Théâtre Joliette, Marseille, dans le cadre des Rencontres à l'Échelle](#)

Clara Furey – UNARMOURED (Kunstenfestivaldesarts)

Desiring dissolution

Recently, a notable number of artistic productions have centered around the theme of water. Montreal-based choreographer Clara Furey's *Unarmoured*, presented at this year's Kunstenfestivaldesarts, is one of those. The piece sets out to reclaim eroticism by investigating water, and specifically waves. Surprisingly, what is appealing about Furey's handling of this popular theme is her refreshingly literal approach.

EROTICS OF DISSOLUTION

Throughout this piece, four dancers (Clara Furey, Justin De Luna, Be Heintzman Hope, and Brian Mendez), dressed in casual alternative outfits in neutral colors with chunky sneakers, form ever-changing constellations. They cleverly utilize all planes of the stage, moving around seemingly randomly yet very intentionally. Most of the time, they connect with each other by entwining, touching, or simply admiring one another. At times, they revert into their own worlds, wandering off.

There are no clearly defined 'chapters' in the piece; instead, it presents a chain of experiments that flow into each other like exercises in forming collective bodies. The dancers oscillate between guiding and observing, exploring their sensuality with an animalistic, shameless attitude. This exploration manifests as a kind of *dissolution* into each other, and into the environment, only to condense and dissolve again, time and time again. The eroticism of this dissolution is tangible from the very beginning.

Some movements evoke specific associations—riding an invisible horse, being handcuffed, pulling a rope, doing a yoga pose, something resembling a TikTok dance, or dancing seductively in a club. However, most of the movements in *Unarmoured* seem to originate purely from a *desire* to perform them, to experience their sensation, to *feel how they would feel*. A recurring act is that of guiding or pushing another body into position, facilitating the other's pleasure—fundamental to any (successful) shared erotics. In one of the rare symmetrical moments, for example, two dancers massage the other two, with movements reminiscent of energy work — responded to with spines undulating and curling. When not actively participating, the dancers watch, rest, and wait patiently.



All of the dancers are equally engaged, but their executions of the movements vary significantly. In the aftertalk, Furey mentions that 'every body is its own universe.' There's clearly no fear of sounding esoteric here, but this statement highlights how the piece manages to reflect the crucial interplay of individual desires and collective imaginaries in eroticism.

"Unarmoured evokes a serious sprinkle of MDMA, reminiscent of both the introspective euphoria of the early moments of a trip, and the desire to share this euphoria."

In various ways, *Unarmoured* explores the concept of 'edging'. The movements do not seek to 'finish' as one would expect. Instead, there is a trance-like repetition that takes time for each movement without stretching it to a climax. Before such a state would be reached, the positions are already changing. If this performance were sex, it would be tantra. However, there are also many strikingly 'silly' movements, such as an endearing sidestep with toes in the air or random big jumps through the space. The dancers also occasionally perform sudden synchronized movements, satisfying our desire for order, only to quickly break the synchronicity and continue in their individual ways.

SOUND AS SCENOGRAPHY

The music in this piece starts hard and strong before the performers even arrive on stage. Furey, who began her artistic career as a musician, has explained that her pieces often just attempt to embody the electro-immersive sound she works with. This also explains why she doesn't use any scenography in the traditional sense in *Unarmoured*: the soundtrack, combined with the lighting, serves as the scenography. Brother Tomas Furey's project Twin Rising has provided the piece with a dark, immersive, epic, industrial yet dreamlike electronic soundtrack with eerie vocal samples. He layers and spatializes the sounds in such a way that the audience, despite the frontal setup, feels enveloped in it as much as the dancers. The sound waves are almost visible, pushing the performers and being pushed *by* them. At times, it's as if you can feel the sound vibrating between their limbs as they open it, lift it up, and pull it into their chests.



The setting created by this non-material scenography, in combination with the lighting design, feels mystical and sacred. The foggy, misty blue and green tones, combined with the rustling sounds or whispers in the background, evoke a nocturnal garden or a dark sci-fi jungle where various beings can meet—club meets graveyard. At times, the writhing, sweaty bodies in this Wong Kar-Wai color palette appear almost amphibian. Above the stage, rectangular black cloths frame the lighting, effectively 'boxing in' the illumination. They don't fully box in the dancers though. Even in the lighting design, there is a sort of 'edging' as dancers are positioned in nuanced ways in relation to the light sources, on or outside the borders of diffuse light strips or in barely lit corners at the back, daring to take risks with visibility.

TIDAL SENSUALITY

The phrase 'If I nationed myself / in the shadow / of a colossal wave / If only to hold on / by opening— / by Kingdom come' from Ocean Vuong's poem 'Waterline' served as a mantra for the creation of *Unarmoured*, the synopsis claims. This line quite literally introduces some more physical motifs of the piece.

Firstly, the waves. The abundance of wavy movements reflects a desire for something to flow *through* the dancers—receiving and then sending it onward. At times, the dancers achieve fluid, organic, and seemingly weightless moments together. At other times, the waves are sharper, more mechanical. Sometimes grooving, sometimes pounding. Not everything is soft; there is a clear search for tension and release. Because in contrast to her 2021 work *Dog Rising*, where Furey explored 'contactless shocks' during COVID-19, in *Unarmoured* the shocks *are* allowed to land. Dancers slam their torsos against each other or pull each other's faces down to desired areas. Submission and domination ebb and flow among the performers.



© Carmen Leon

Another recurring motif is that of 'opening'. Opening each other's bodies by guiding them, but also opening their own bodies to the environment and, most interestingly, opening their environment to *them*. Frequently, the dancers seem to be cleaving and pushing through the air with their hands as if it were soft matter, opening invisible curtains or lifting up non-existent objects. Apparently, they are not limited to the contours of their own bodies or those of the others, nor to materiality – the air surrounding them is just as sensorially present and thus a potential source of sensuality. It all evokes a serious sprinkle of MDMA, reminiscent of both the introspective euphoria of the early moments of a trip, and the desire to share this euphoria.

SENSUALITY WITHOUT DETOURS

What's particularly charming about *Unarmoured* is its directness. The relationship between water and eroticism is shamelessly straightforward. In the same aftertalk, one dancer points out that our bodies are mostly made up of water and that 'water penetrates everything and is penetrated by everything.' And when asked about the 'relationship between queerness and the aquatic world,' Furey responds that queerness is in fact simply a given considering the cast; there's no specific relation to water to be sought. The intention here is straightforward and doesn't get lost in detours. Perhaps it is this simplicity, this non-reference, and the attempt to find direct access to our sensorial experiences that forms the foundation of eroticism?

Compared to much work surrounding erotics, the focus of *Unarmoured* refreshingly doesn't seem to be so much on perception and being perceived, but rather on genuine experiment with sensuality. Claims that performers are 'visibly enjoying themselves' are often risky, but in this case, the pleasure of the performers is a condition for the artistic endeavor. Their faces appear unrehearsed, expressing sincere sensations—at times deeply concentrated or spontaneously smiling. But while *Unarmoured* is fundamentally rooted in joy and pleasure, it dares to take itself seriously by not becoming overly comical or light-hearted. Intensity and immensity are fully embraced – there is no hiding, no armour.

June Events : Qui est Spicey, la chorégraphe hip hop montréalaise ?

Invitée rarissime en France, Alexandra Landé aka Spicey présente *La probabilité du néant*, pièce de danses de rue pour huit danseurs et un compositeur-DJ. L'occasion d'évoquer cette création et le hip hop québécois. Entretien exclusif avec une figure incontournable de la scène Street dance au Canada.



Alexandra Landé aka Spicey © Noire Moulliom

DCH : Vous êtes pu connue en France, alors que vous êtes très présente dans la scène hip hop montréalaise. Pouvez-vous vous présenter ?

Spicey : Mes parents ont immigré d'Haïti au Canada le 25 décembre, jour de Noël. J'avais neuf mois. Je suis donc pratiquement canadienne. Mon amour pour la danse a commencé très tôt. J'avais des grands frères qui, eux aussi, ont immigré d'Haïti pour arriver au Québec et qui, dans leur adolescence, ont été captivés par la musique et la danse hip-hop. C'est à travers eux, je dirais, que j'ai vraiment commencé à ressentir un intérêt et un amour pour cette culture. Comme nous avons de la famille à New York, j'y allais souvent pour des visites familiales. Et dès qu'on arrive à New York, c'est très impressionnant surtout quand on est jeune, car on sent tout de suite l'énergie du hip-hop à travers la ville. Cette rencontre avec New York a donc beaucoup marqué mon enfance et a beaucoup nourri mon envie de danser.

DCH : Comment se sont déroulés vos débuts en tant que danseuse hip hop ?

Spicey : Le street dance, surtout dans ma génération, n'était pas enseigné dans les cours. On apprenait en regardant des vidéos, et par les rencontres. J'avais des cousins de New York, donc j'apprenais un petit peu avec eux. J'ai ensuite rencontré les pionniers du street dance un peu partout. Je suis aussi venue en France, entre autres en 2007, au grand battle *Juste Debout*. Vers la mi-vingtaine j'ai eu envie de mieux comprendre les techniques et les bases des danses que j'aimais pratiquer. Parce que je faisais ça en freestyle, entre amis. Nous réalisions aussi des spectacles, mais ce n'était pas encore fondé sur une vraie compréhension du mouvement. Et j'ai commencé à avoir une envie de créer pour la scène.

DCH : Quel genre de réseau existe-t-il pour le hip-hop au Canada, au Québec?

Spicey : Plusieurs personnes à Montréal ont eu un impact et ont aidé à fonder une communauté hip hop. Et avec les années, nous avons développé notre propre réseau. J'ai alors créé une compagnie qui s'appelait à l'époque Uncut Productions, avec laquelle, j'ai proposé un événement qui s'appelait Bust A Move. Il est bien connu des street dancers puisque beaucoup d'entre eux sont venus du monde entier pour assister à cet événement. Et je dirais qu'à partir de Bust a Move nous avons senti qu'il existait vraiment une communauté à Montréal et aussi à travers le Canada. Ça nous a permis de bâtir des liens avec notre propre système de reconnaissance et d'éducation, notre propre réseau.

DCH : Pour nous, en France, le Québec se définit, chorégraphiquement parlant, par une danse contemporaine assez audacieuse, et par les arts du cirque. Comment se développe la danse hip-hop au Québec ?

Spicey : C'est seulement depuis dix ans environ qu'il y a une communication plus fluide entre les danses dites contemporaines et le street dance. En ce domaine, nous avons presque vingt ans en retard sur la France. Vers 2007, quand j'ai commencé à le présenter sur scène, les institutions n'étaient pas encore très ouvertes aux danses de rue. Mais petit à petit j'ai noué des liens avec le milieu de la danse contemporaine. Aujourd'hui encore, nous œuvrons pour ouvrir les portes, mais je dirais qu'il y a un dialogue, et une forme de reconnaissance pour la communauté du street dance dans le milieu de la danse contemporaine.

DCH : Votre compagnie s'appelle Ebnflöh. C'est presque une sorte d'acronyme. D'où vient ce nom et comment la compagnie a-t-elle commencé à travailler ? Comment s'est-elle développée ?

Spicey : A partir de 2007-2008, j'ai créé trois pièces en tant que chorégraphe indépendante. En ces temps-là, il n'y avait pas encore de reconnaissance institutionnelle pour le street dance. Nous ne recevions pas de subventions et je n'arrivais pas à faire avancer le travail de scène. En 2015, j'ai décidé de ne plus organiser Bust A Move et de fonder la compagnie Ebnflöh, dans l'espoir de pouvoir créer pour la scène en recevant un soutien financier et administratif. Avec Ebnflöh j'ai pu développer ma vision artistique et d'explorer l'idée d'amener le street dance sur la scène, sans perdre cette authenticité de la rue. La référence du nom est le flux et reflux de la mer, en anglais ebb and flow. Et je trouvais ça intéressant parce que le travail de la compagnie a lieu dans cette espèce d'énergie de va-et-vient, d'intensité et de calme qui ressemble au mouvement des vagues. Même dans la façon dont nos créations sont construites et présentées, il y a comme une énergie de haut et bas et de contraste, de yin et de yang qui crée l'alchimie.

DCH : Dans *La Probabilité du néant*, la danse a l'air de partir du tout en se nourrissant de sources différentes...

Spicey : Les termes, ça bouge tout le temps. Tantôt c'est hip-hop, tantôt c'est danse urbaine, et ensuite on appelle ça danse de rue. Là maintenant, il semble y avoir un consensus international pour le terme de *street dance*, qui serait peut-être la meilleure façon de parler de ces danses. Ce qui inclut des styles variés qui ont chacun leur technique, leur histoire et leur façon de se développer. Mais il ne faut pas oublier que tous ces styles se sont influencés mutuellement. Quand le locking a commencé dans les années 70, les lockers étaient les premiers danseurs à être à la télévision aux États-Unis, avec l'émission *Soul Train* l'émission de Don Campbell. Et ça a encouragé les poppers et même les breakers. Donc, a priori, la base du krump, c'est le hip-hop. Et c'est pour ça qu'on va ressentir un peu des énergies du krump quand on va voir le hip-hop, parce que les krumpers, se sont inspirés du hip-hop pour créer le krump. Chaque danse stimule l'autre.



"La Probabilité du Néant" © David Wong

DCH : Le titre de votre pièce, qui évoque le néant, semble être singulièrement chargé.

Spicey : Ce qui m'intéressait dans cette création, c'était vraiment de parler d'une « probabilité ». Dans la vie nous sommes souvent des témoins, face à des choses qui se passent sous nos yeux auxquelles nous devrions réagir. Mais le plus souvent, nous choisissons de ne pas le faire. Et j'ai basé ça sur un phénomène psychosocial nommé le « bystander effect » : plus il y a de témoins d'une situation ou d'une scène, moins ils réagissent. C'est aussi l'idée de « diffuse responsibility », c'est-à-dire une responsabilité collective qui est diffuse, parce que chaque personne pense qu'une autre va agir. Par contre, si nous sommes le seul présent, plus il y a de chances que nous bougions. Ces interrogations m'ont amenée vers la question du regard qui est très présente dans *La probabilité du néant*, ainsi que l'improvisation. Parce qu'en street dance, les danseurs font beaucoup d'impro, ils sont des freestylers. J'ai donc voulu amener l'idée de l'impro dans une structure chorégraphique, c'est important pour préserver l'individualité des interprètes dans une structure chorégraphique collective.

DCH : Comment avez-vous constitué ce groupe d'interprètes ? Où et comment se font les rencontres ?

Spicey : La plupart n'avaient pas dansé avec des chorégraphes avant de travailler avec moi. D'autres dansaient avec des chorégraphes, mais dans des studios de danse. J'ai certes organisé des auditions dans le passé, mais finalement je choisis toujours chaque interprète pour sa particularité, pour la façon dont il approche la danse, et aussi son envie de performance, parce que c'est un travail très performatif, même théâtral. S'il n'y a pas une envie d'aller au-delà du mouvement, ça ne marche pas dans le travail. Donc, ce ne sont pas juste les capacités en tant que danseur. La virtuosité ne me suffit pas. Il faut que je détecte chez quelqu'un un potentiel et que je puisse le gratter.

DCH : Que représente *La probabilité du néant* dans votre parcours de chorégraphe ? Il y a huit danseurs et un musicien, alors est-ce un passage à une vitesse supérieure ?

Spicey : J'ai toujours aimé travailler avec des groupes. Dans ma toute première pièce, avant l'existence de ma compagnie, il y avait déjà neuf interprètes. Bien sûr, je me suis rendue compte très vite de la lourde tâche à avoir plusieurs interprètes sur scène et à travailler avec plusieurs corps, mais j'ai toujours eu cette envie-là. Ensuite j'attendais justement d'avoir un meilleur soutien financier et une meilleure structure. La première pièce avec Ebnflöh, qui s'appelait *Complexa*, était pour cinq danseuses et la deuxième, *In-Ward*, créée en 2019, avait six danseurs. Avec *In-Ward*, j'ai remporté en 2019 le Prix de la danse de Montréal dans la catégorie Révélation.



"La Probabilité du Néant" © Gabriel Paquin

DCH : Pouvez-vous nous présenter le compositeur et DJ montéalais Shash'U, cet « alchimiste du son électronique » ?

Spicey : Shash'U est très connu dans le milieu street dance au Québec, en France et dans le monde, puisque ses musiques sont très présentes dans les battles à l'international. Il est ici aux platines et compose à partir de sa trame sonore personnelle à laquelle il ajoute des mélodies et des sons. Comme il joue live, ça a une incidence sur les interprètes. Il est capable de leur lancer des défis et de les amener plus loin. Le spectacle sera donc différent d'un soir à l'autre. Et Shash'U y est un vrai musicien, ce qui crée une alchimie particulière.

Propos recueillis par Thomas Hahn

Danse

04.06.2024 → 04.06.2024

Alexandra 'Spicey' Landé : danser la
contingencepar Prune Fargetton
30.05.2024

Au festival June Events, Alexandra 'Spicey' Landé présentera le 4 juin « La probabilité du néant ». Figure emblématique de la danse hip-hop au Québec, elle explore dans ses chorégraphies notre désintérêt à l'égard de ce qui nous entoure, de l'altérité, et les chemins que l'on peut encore emprunter.

Commençons peut-être avec le festival June Events, où vous présenterez votre pièce le 4 juin. Cette année, la directrice de l'Atelier de Paris, Anne Sauvage, met en avant le cosmopolitisme et les mémoires, avec notamment les questions de racisme et de colonialisme. En quoi cela résonne-t-il avec votre travail ?

Déjà, mon travail est complètement teinté par mon point de vue de femme noire afro-descendante. Je jette un regard sur le monde et me nourrit de cela pour mes créations. Tout part de mon expérience. Il y a toujours dans mes œuvres une perspective assez politique et je ne m'en cache pas car cela nourrit énormément le travail. Par contre, j'aime les nuances : tout n'est pas blanc ou noir, tout comme dans la vie. Je mets souvent en mouvement les tensions qui peuvent s'accumuler dans des corps qui vivent des traumas liés au racisme et au colonialisme, qu'ils en soient conscients ou non.

Votre spectacle s'intitule *La Probabilité du néant*. Pourquoi mobiliser ce terme de néant ? Comme une menace, comme un avertissement ? Dans quelle mesure votre chorégraphie est-elle engagée ?

Ce qui m'intéresse vraiment dans le titre c'est le mot « probabilité », parce qu'on ne parle pas d'une finalité, mais bien d'une probabilité. C'est sur cette nuance que l'œuvre repose. Je trouve le mot « néant » hyper-dramatique et sensationnaliste, mais en même temps, avec tout ce qui se passe actuellement, il y a des endroits dans le monde où l'on frôle étrangement le néant. Je pense à mon pays d'origine, Haïti, qui vit dans un chaos perpétuel et, nous, pays industrialisés, nous les regardons s'anéantir, catastrophe après catastrophe. La probabilité du néant aborde surtout un phénomène psychosocial qu'on surnomme le « *bystander effect* », selon lequel plus les témoins d'un acte déplorable ou violent sont nombreux, moins ils sont susceptibles d'intervenir. Je trouve que la position du témoin observateur mais passif a de lourdes conséquences pour les victimes. Mais, est-ce qu'intervenir est toujours une bonne chose ? Cela dépend de la situation, et c'est ce qui m'intéresse et qui nourrit ma recherche, la chose elle-même mais aussi toutes les questions qui viennent brouiller les cartes.

Par qui êtes-vous inspirée dans votre travail ? Quels danseurs de hip-hop ont influencé votre parcours artistique ?

Je suis énormément inspirée par ma pratique artistique, la danse hip-hop. Je trouve dans cette culture et cette danse plusieurs portes d'entrée qui m'aident à développer mon travail. D'abord, l'esthétique chorégraphique repose énormément sur cette forme de danse. Il y a beaucoup de non-dits dans cette culture, et il y a quelque chose de pertinent pour moi dans l'exploration, à travers le mouvement et la théâtralité, de comportements et attitudes bien ancrées dans le hip-hop. Je suis aussi beaucoup inspiré par le cinéma ; plusieurs images cinématographiques que j'imagine se retrouvent dans mes œuvres. Mes plus grandes inspirations en danse hip-hop, mis à part les artistes en musique, sont : Buddha Stretch, Link, Loose Joint, Natasha Jean-Bart, Angelo Ameur, Joseph Go. Crew et collectifs : Rennie Harris – Pure Mouvement, Wanted Posse, Da Gentlemen, Outfit Mob.

Vous avez fondé la compagnie Ebnflōh, issu du terme anglais « ebb and flow », qui marque l'action et la réaction, le flux et le reflux, le mouvement constant et le changement. Pouvez-vous présenter la compagnie, et peut-être nous en dire un peu plus sur le nom : comment est-ce que ces couples de mot, dans lesquels on trouve l'idée de mouvement, bien sûr, mais aussi d'obstacle, de retours en arrière, se trouvent incarnés dans votre travail à la compagnie (ou dans ce spectacle) ?

La Compagnie Ebnflōh est un organisme à but non lucratif qui crée et produit des œuvres en *street dance*, plus spécifiquement en danse hip-hop. En plus de faire des créations, on organise des formations pour la relève avec notre programme Ebnflowing. On met aussi sur pieds un laboratoire de recherche pour 8 *street dancers* une fois par an pendant 2 semaines appelé « B-Side ». Et à l'intérieur de cela on organise depuis 2 ans DNA – Danse Non Altérée, une expérience créative partagée. C'est une rencontre de groupe dans un 5 contre 5. Le terme « ebb and flow », écrit Ebnflōh, m'intéresse particulièrement parce que ça représente plusieurs idées liées à la compagnie : mon rythme de travail qui va de tranquille à intense tout au long de l'année ; le travail lui-même dont la courbe dramaturgique se compose de grandes montées et descentes autant en danse qu'en performance ; mon désir de faire de la place aux danseurs de *street dance* qui ont tous une autre approche à la danse. On les encourage souvent à venir comme ils/elles sont et de mettre les émotions qu'ils vivent au quotidien dans leur travail. Les spectateurs qui expérimentent le travail disent aussi souvent qu'ils vivent toutes sortes d'émotions tout au long du spectacle. En tant qu'artiste, je vis beaucoup de hauts et de bas, autant dans ma vie personnelle que professionnelle. Finalement, toute une équipe qui ont cru à la compagnie et à ce qu'elle pouvait apporter dans le milieu s'est battue d'arrache-pied pour qu'Ebnflōh soit là aujourd'hui malgré les difficultés.

Vos commentateurs s'attardent sur l'interdisciplinarité de vos chorégraphies, notamment suite à *Retrospek* (2008), qui incorporent des aspects théâtraux ou cinématographiques. Est-ce que cela est encore une constante dans votre travail, que l'on pourra retrouver dans *La probabilité du Néant* le 4 juin ?

Oui tout à fait, même après 15 ans. Je dirais qu'avec le temps c'est devenu beaucoup plus subtil et nuancé, mais c'est toujours présent.

Soa Ratsifandrihana, l'histoire coloniale par le corps



Photo Harlay Rabenjamina

Dans le quator *Fampitaha, fampita, fampitana* la chorégraphe Soa Ratsifandrihana et trois comparses créent une communauté d'artistes issus de la diaspora de territoires colonisés. Leurs corps racontent leur histoire, à travers danse et musique, et imaginent un futur émancipateur.

Quelques instruments de musique, plusieurs tapis qui dessinent un archipel d'îles et quatre interprètes occupent la scène. "J'appelle Madagascar", commence l'un d'eux. Audrey Merilus, Stanley Ollivier, Joël Rabesolo et Soa Ratsifandrihana lèvent la main les uns après les autres. Ils sont originaires de Madagascar, La Guadeloupe ou Haïti, ils habitent la Belgique ou la France, ils sont immigrés de première, deuxième ou troisième génération. **La jeune chorégraphe Soa Ratsifandrihana nous avait scotché avec son solo groove (2021), une recherche formelle sur le groove, ce balancement rythmique, qui donne une saveur particulière à la musique.** Sa danse s'y déploie progressivement, faisant jaillir des émotions intérieures, qui explosaient dans l'espace de la scène.

***Fampitaha, fampita, fampitana*, (la comparaison, la transmission, la rivalité en malgache), est la deuxième partie d'une recherche de la chorégraphe sur les liens entre les corps et l'histoire.** Il suit le documentaire radiophonique, Rouge Cratère, qui retrace son voyage à Madagascar. Dans cette pièce où danse et musique sont indissociables, c'est l'histoire des corps qui se dessine. Sur les riffs de guitare tantôt groovy, tantôt rock de Joël Rabesolo, les quatre interprètes, en robes et pantalon style XVIII^e siècle esquissent des danses style baroque ou quadrille, qui se transforment au fur et à mesure.

Elle devient des footwork entraînants, un bal où les ondulations chaloupées côtoient la danse contemporaine dans une atmosphère solaire et dense. Une histoire coloniale se dessine, que ce soit dans ces réminiscences de gestes, que la mention de la "Rue Gallieni". **Ce quatuor ne se réapproprie pas seulement les récits coloniaux, majoritairement conté d'un point de vue européen, il dessine une communauté d'exil, faite d'alliances entre les diaspora, qui croisent leurs héritages et imaginent un futur commun, en témoigne la mention d'une « rue des Negmarrons**". Ensemble ils tissent un réseau d'où naît des formes artistiques transdisciplinaires inédites. Chaussés des mêmes bottes argentées futuristes, ils sont bien partis pour émanciper nos imaginaires au passage.

Avignon Avignon 2024 Danse

06.07.2024 → 16.05.2024

« *Tendre Carcasse* » : Les corps fiers d'Arthur Perole

par Amélie Blaustein-Nicklam

31.05.2024



Le [Festival June Events](#) et le Carreau du Temple nous invitaient hier soir à entrer dans l'univers *queer* et féroce­ment intelligent du chorégraphe Arthur Perole.

Mise en voix

Dans une tendance forte dans la danse depuis quelques années, la voix est devenue le muscle premier. Dans *Tendre Carcasse*, cela est très vrai. Tout commence par des voix *off* qui nous parviennent pendant l'entrée du public. Il est question de tout et de rien, mais surtout de soi. L'intime est le fil conducteur de ce quatuor composé d'Arthur Bateau, Matthis Laine Silas, Elisabeth Merle et Agathe Saurel qui désormais ont pris corps devant nous. Aligné.e.s ils et elles se présentent et déclinent leur âge. Ils et elles ont tous et toutes moins de 30 ans et dansent depuis quelques années. Chacun, chacune se raconte et pour le moment les mouvements se limitent aux récits pris dans les lèvres. Et puis le geste s'accommode. Le *lip sync* devient personnel. Les mains portent la parole. Les mots dits se dégagent du premier degré de connaissance. On sait leur nom, leur âge, leur lieu de naissance, des détails superficiels (« j'ai neuf piercings »). Et si on rentrait un peu plus dans le dur ?

« Le squelette prend la forme du déambulateur »

C'est cette punchline dingue qui permet justement aux interprètes de se désolidariser. Le dos droit à la perpendiculaire, Agathe étire le groupe jusqu'à une douce dislocation. Car il s'agit de retrouver de la singularité dans le collectif et de permettre une écoute sans jugement. Par exemple, Elisabeth nous parle de ses cheveux frisés, des attaques racistes qu'elle subit. Matthis de sa relation particulière à la mer, Arthur de ses questions de genre. Le rythme grimpe, l'amplitude s'invite. Chacun et chacune dans leurs écritures propres. Chez Elisabeth, le bassin se relâche comme chez Trisha Brown. Chez Arthur par exemple, les saccades s'emparent de lui comme dans un rythme techno. Matthis va chercher bas et profond. Agathe se glisse en elle avec force. Pendant que la danse s'installe, les discours et leur écoute évoluent. Désormais, il y a des cercles, des lignes qui se croisent, des paumes de mains qui se prennent appui l'une sur l'autre. Et plus ça avance, plus ça infuse.

« Tout pour la posture »

Au fur et à mesure que la pièce avance, *Tendre Carcasse* change de niveau pour devenir un portrait à quatre corps de danseurs et danseuses. La voix passe en second plan une fois les identités toutes assumées. Dorénavant libéré.e.s du fardeau du partage, ils et elles avancent plus fier.e.s que jamais, dans des costumes qui jouent avec les codes des *reveal* / des strip-teases ou des drags queens, vous choisirez. *Tendre Carcasse* est une fête, une vraie, à laquelle on aimerait bien participer pour de bon, à la fin d'ailleurs. Sauts enfantins, saccade de club et gros yeux sont le terreau de ce jardin à paillettes merveilleux qui déborde de joie et de générosité.

Théâtre du blog

June Events 2024 (Suite)

Posté dans 31 mai, 2024 dans actualités

June Events 2024 (Suite)

Shido, d'Aliféyini Mohamed-Li'C

Cette soirée Outre-Mer nous a fait découvrir ces artistes venus de Mayotte et des Caraïbes. Le chorégraphe crée son premier solo, conçu en empathie avec son frère, autiste et qui ne parle pas. Le titre en shimahorais, langue parlée à Mayotte, signifie : miroir. Il envisage son propre corps comme un laboratoire pour exprimer les émotions fraternelles: «Je suis celui qui n'est pas malade mais qui souffre.» Sa performance, très physique tient d'un parcours jalonné de cailloux, comme des étapes émotionnelles traversées, d'îles et archipels explorés, à la rencontre de son frère.



© Benoît Fuzon

Accompagné par des musiques de jazz et des airs traditionnels d'Ulrich Wolters, il se laisse porter, torse nu athlétique, par des énergies, retenues, ou plus expansives, guidé par les pierres qu'il rassemble. Ses gestes se font répétitifs ou soudain explosifs, comme saisis par la transe. Ce solo, encore un peu fragile, a été réalisé, sous le regard extérieur du danseur et chorégraphe Djodjo Kazadi. Une performance prometteuse... Le jeune artiste travaille à Mayotte avec la fabrique artistique Royaume des fleurs et il mène des ateliers de danse et expression corporelle en milieu hospitalier et à Mlézi Maoré Pôle Handicap.

Tropique du Képone, chorégraphie et interprétation de Myriam Soulanges et Marlène Myrtil

Sous des lumières intenses, deux étranges personnages, le crâne surdimensionné à la manière des extraterrestres de *MarsAttique* de Tim Burton, semblent paresser sur leur transat, en dégustant une boisson bleue. Ambiance de plage... Des voix off à la radio ou des témoignages , parlent de pollution, maladie, sol contaminé... Nous sommes en 2722, sous les Tropiques. Tout y est devenu bleu sous l'effet képone, nom commercial du chlorodécone : «Un insecticide organochloré utilisé dans les Antilles françaises de 1972 à 1993. »

Après avoir enquêté auprès d'un collectif d'ouvriers agricoles empoisonnés par le képone en Martinique, les danseuses-chorégraphe dénoncent ce scandale sous forme d'une uchronie déjantée. Porté par une dynamique de colère, le duo se projette dans des créatures monstrueuses, génétiquement modifiées, bleu toxique. Elles s'en donnent à cœur joie dans l'étrange et construisent une danse extravagante, parfois une peu décousue, entre ethnique et cabaret.

Avec cette pièce de cinquante minutes, elles affirment une esthétique afro-futuriste. Inspirée de la science-fiction et née dans les années soixante aux Etats-Unis chez les Afro-descendants, parmi les mouvements de contestation. Elle s'inscrit dans la mouvance du Américains le compositeur Sun Ra et le peintre Jean-Michel Basquiat. Ces cyborgs de *Tropique du Képone* sont plutôt sympathiques, et un rien provocatrices, plutôt amusantes. Puisant dans les veines de l'humour et de l'insolite, elles affichent un corps rebelle et une indomptable fierté noire.



© Fred Lagros

Ces chorégraphe signent ici leur deuxième collaboration de lanceuses d'alerte-la première, *Principe de précaution* (2014), est toujours en tournée. Et Myriam Soulanges développe en Guadeloupe des projets avec son association Back Art Diffusion, en s'inspirant de son expérience et de témoignages sur les différentes formes d'oppression. Marlène Myrtil, elle, réalise en Martinique, avec sa compagnie Kaméléonite, des pièces traitant du patrimoine, de l'environnement et des fractures dans la société post-coloniale.

Mireille Davidovici

Shido, le 4 juin Les Rencontres à l'échelle, Marseille.

Tropique du Képone le 8 juin, Théâtre de l'Aire Libre, Saint-Jacques de la Lande (Ile-et-Vilaine).

Et du 10 au 14 juillet, Festival d'Avignon, Chapelle du Verbe Incarné-TOMA.

Tendre Carcasse · Spectacle d'Arthur Perole

Mise à jour: 31 mai 2024 à 01:00



La nouvelle création chorégraphique d'Arthur Perole où l'intimité des adolescents se raconte en gestes, en mots et par la danse !

Le chorégraphe Arthur Perole réunit quatre jeunes vingtenaires en un chœur où mots, gestes et mouvements sont intimement liés puis déliés. À l'emprise du regard des autres sur nos corps, *Tendre Carcasse* répond par la nécessité du collectif et la tendresse du lâcher prise.

Quelle est la place du corps dans la construction de l'identité ? Arthur Perole – qui nous a vivement touché-e-s la saison passée avec *Nos corps vivants* (présenté dans le cadre du *Festival Everybody 2022* au Carreau du Temple) – a rencontré des adolescent-e-s et recueilli leurs témoignages, pour en faire, avec le réalisateur Pascal Catheland, la série documentaire *RÊVES*. Filles et garçons se confient sur le rapport qu'elles et ils entretiennent avec le corps et sa relation parfois conflictuelle avec le cerveau. Fort de ses rencontres, de son goût du sensible, de l'intime et de la fête, le chorégraphe saisit quatre jeunes danseurs-euses dans leur urgence à communiquer avec le public.

Quelle place occupe notre corps dans la construction de notre identité ? Comment le regard de l'autre modifie la vision de notre corps ? À partir de ces questions, Arthur Perole a recueilli la parole des quatre interprètes de *Tendre Carcasse*, des récits aux frontières de l'autobiographie et de la fiction qui sont la colonne vertébrale de la pièce, portés par des voix omniprésentes. Avec douceur mais sans faillir, elles confient leurs souvenirs de puberté ou des complexes dont ils et elles ont eu alors à souffrir, leurs réflexions sur l'envie de plaire ou la nécessité de répondre aux injonctions et assignations. Organisé-e-s en un chœur solidaire, les interprètes suivent deux lignes qui vont bientôt se croiser : celle de ces voix partagées entre adresse au public, conversations et pensées énoncées, et celle des gestes qui les traduisent, les accompagnent puis s'en détachent en une transe joyeuse et exaltée. Après l'avoir accompagnée dans sa longue apnée, la musique prend le pouvoir sur la parole, comme une libération, une fête pulsée et dansée où se défaire de nos fardeaux et assumer nos ambivalences. En chemin, la mise en commun de ces histoires aura fabriqué une vision plus douce de nos propres corps et dessiné le portrait d'une jeunesse bienveillante, où l'amour est un engagement naturel et collectif.

Avec l'[Atelier de Paris – Centre de développement chorégraphique national](#), dans le cadre du festival *JUNE EVENTS* (du 22 mai au 8 juin 2024 à la Cartoucherie)

Idio Chichava : « Vagabundus »

Même s'il connaît bien la France, même s'il connaît parfaitement le monde de la danse contemporaine, le Mozambicain Idio Chichava propose avec *Vagabundus*, vaste pièce pour 13 danseurs-chanteurs, une vision profondément « autre » du concept même de migration. Une invitation remarquable à changer de regard.

Avant même d'entrer en salle, quelque chose déconcerte. Cela crie joyeusement, vacarme et s'agite, cela chante plus ou moins confusément. Cela bruisse comme d'une préparation de fête qui ne ferait que nous espérer, nous, derrière la porte. Une invitation au voyage, donc, mais au sens propre, que l'on n'attendait pas là ! *Vagabundus*, la grande pièce que le chorégraphe mozambicain Idio Chichava présente, affirme traiter des migrations. Le mot, dans le débat contemporain, contaminé par les connotations politiques du « migrant » et les images tragiques qui l'accompagnent, a perdu sa signification originelle et latine de « passage d'un lieu à un autre »... Ce qui peut se faire dans une certaine alacrité, voire un joyeux bazar qui saisit dès l'entrée en salle. Quoiqu'une figure se tienne immobile et vaguement inquiétante dans le passage, cela s'agite en tous sens dans les travées et la scène en une multitude d'activités aussi variées qu'assez impénétrables. Mais tous semblent fort joyeux de tout cela, et une ligne mélodique s'en dégage, au sens propre, car tous participent par bribes d'un chant d'abord confus puis qui s'affirme et ne cessera pas. Migration, donc, mais certainement pas pathétique.

Alors, petit moment de pédanterie explicative et de précision sur la démographie africaine : la migration pour les peuples d'Afrique n'a pas la connotation péjorative que nous lui donnons habituellement. Même le Mfecane, l'immense mouvement de populations qui change en profondeur le sud de l'Afrique au XIX^e siècle sous le coup des Zoulous de Chaka, se pose, malgré ses dimensions extrêmement violentes, comme un vaste brassage aux dimensions d'un continent, mais pas d'un cataclysme. La migration n'a pas ce caractère de bouleversement dramatique que le terme acquiert dans les états-nations tels que ceux qui ont forgé l'espace occidental. Dans ce cadre, la migration ne correspond pas à l'aventure individuelle que nous projetons dans le « migrant », mais plutôt à ce moment de vie d'un groupe qui change de contexte – que l'on pense à ces villes véritablement migrantes de la civilisation mongole des XII^e siècle et XIV^e siècle. Fin de la minute pédante mais nécessaire pour comprendre la différence de ce *Vagabundus* d'avec, par exemple, la pièce *Les Raisons d'espérer* de Syhem Belkoudja (2020) qui, depuis la Tunisie, pays où les villes et les frontières sont plus anciennes que celle que nous connaissons en Europe donnait donc une perception de la migration très différente.



"Vagabundus" © Mariano Silva

La migration apparaît ici comme une énergie collective que rend sensible les formes les plus diverses d'agrégat des interprètes, de la nébuleuse serrée à la ligne face public (ou à quatre pattes et de dos) parfaitement organisée, les moments d'unisson d'une puissance d'autant plus imparable que soutenu par un travail rythmique – frappes des pieds, sauts, chœur psalmodiant – et la construction spatiale. Le groupe peut se former en bas de cour, en fond de plateau, au front de scène à jardin : là où se forme le groupe est là où le groupe vit. Très simple, la structure de la pièce souligne cette énergie de la collectivité. Tout part de cette ligne de chant, sorte de basse permanente à défaut d'être continue. Une ligne qui se lève (de la salle initialement puisqu'un chanteur « soliste » s'y est mêlé au public) et se tend jusqu'au terme de la pièce. Cela passe par différents chants traditionnels mozambicains, en différentes langues (faut-il rappeler à ceux qui s'étonnaient d'entendre du portugais que l'implantation de ceux-ci remonte, sur l'île de Mozambique, à la fin du XV^e siècle), et occupe tout l'espace sonore grâce à l'impressionnante maîtrise des treize danseurs-chanteurs, d'une présence et d'une précision dans les vocalises remarquables ; et même la tête en bas, et même en sautant, et même allongés sur le dos... Les chœurs de nos opéras qui rechignent à marcher et lever les bras en chantant pourrait trouver là quelques modèles !



À cette construction du groupe, soutenue par le chant, répond une individualisation des personnes, sous forme de prise de solo essentiellement – qui vient rappeler que l'aventure de la migration pour collective qu'elle est, n'en est pas moins un moment où les vertus individuelles se révèlent. Ainsi ce moment d'une grande puissance où, sur un vieux chant portugais, le groupe serré en masse compacte, dresse comme d'un seul mouvement le bras vers le ciel, comme on implore, tandis qu'un danseur solitaire, à l'écart, multiplie les pas frappés, les passements de jambes et les ondulations en complète rupture avec l'effet unificateur du groupe.



"Vagabundus" © Patrick Berger

La variété de la gestuelle employée dit aussi beaucoup de cette « richesse migratoire ». Car si la pratique saltatoire Makonde (l'un des grand peuple de l'Afrique de l'Est, très présent au Mozambique) sert de base de construction, on retrouve également dans la danse d'Idio Chichava de nombreux emprunts aux danses zouloues, en particulier ces lancers-jeter de jambe aussi spectaculaires qu'inquiétants (très utilisés dans les fameuse « gummy dances » ces danses de mineurs qui utilisent les bottes en plastique comme des outils de percutions) que le chorégraphe Boyzie Cekwana exploitait, en particulier dans sa pièce *Ja,nee* (2003). Les invectives, grandes enjambées menaçantes, provocations mutuelles, se retrouvent mêlées au trémulations intenses comme autant de références à ces mondes divers... Et Idio Chichava a travaillé avec Boyzie Cekwana ! Le mélange de fragilité (les tremblements) et de manifestation de force, la construction spatiale, l'entêtement des chants collectifs et l'individualisation des soli virtuoses : tout un ensemble qui apporte de la migration une perception profondément « exote » (au sens de radicalement « autre » que lui donne Victor Segalen a ce mot). Mais cela vient opportunément combien nous avons besoin de la danse contemporaine et singulièrement de celle venue de loin (et d'Afrique en particulier) pour ressentir la complexité du monde. Belle leçon !

Philippe Verrière

Vu le 23 mai 2024, Théâtre de l'Aquarium, Paris, dans le cadre de June Events.

date de parution : 1er juin 2024

Danses avec la plume

AGENDA DANSE – JUIN 2024

par Amélie Bertrand / 2 juin 2024

Le mois de juin bouillonne côté spectacles de danse ! Les festivals sont de sortie avec leurs programmations éclectiques et pleine de surprises. Les compagnies jouent leur dernière programme avec là encore de nombreuses découvertes. Et les jeunes talents sont sur le devant de la scène, classique ou contemporain, interprètes ou chorégraphes. Notre sélection de plus de vingt spectacles et festivals de danse et de cirque, à ne pas manquer durant le mois de juin un peu partout en France.

ÉVÉNEMENTS PASSÉS

June Events

Du 22 mai au 8 juin à l'Atelier de Paris – Paris (75) et sa région – Festival – Création – Danse contemporaine – Performance

June Events est toujours un moment particulier dans la saison en Île-de-France. Il clôt à la fois la saison et lance celle des festivals d'été. Il pousse la curiosité avec des noms souvent hors des circuits habituels ou des artistes émergents. Cette année, le festival a porté *"une attention particulière portée à des œuvres entrelaçant mémoires individuelles et mémoires collectives, le plateau se fait autant l'écho de nos histoires intimes que de la grande Histoire"*. Pour les derniers jours du festival, on découvre et on suit Ayelen Parolin, Soa Ratsifandrihana ou Clara Furey.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Cabaret brouillon, chorégraphie de Loïc Touzé, à La Cartoucherie / festival June Events

Jun 02, 2024 | Commentaires fermés sur Cabaret brouillon, chorégraphie de Loïc Touzé, à La Cartoucherie / festival June Events



© Luc Depretere

ff article de Denis Sanglard

Loïc Touzé fait son cabaret. Lui aussi. Avec six drôles de zèbres, olbrius impavides et nonchalants cultivant un art de la présence espiègle, dans un décor dépouillé de tout, juste trois pauvres pendrillons et une minuscule scène, il interroge la forme cabarettiste, actuellement en pleine mutation, dans ce qu'elle a de plus pauvre et radicale, réduit ici à la danse, au geste et à la parole poétique, empruntant aux années d'avant-guerre un répertoire qu'il réinterprète à sa façon, élaguée de toute scorie, question aussi d'interroger son propre travail, d'y trouver un second souffle performatif. C'est brouillon oui, cela tient de l'expérimentation avec cette fragilité propre au cabaret, où rater et rater mieux, antenne beckettienne, participent du processus. Cela tient un peu de l'inventaire à la Prévert où l'on reconnaît les figures fantomatiques incontournables qui révolutionnèrent le genre à commencer par Valeska Gert, figure emblématique de l'expressionnisme allemand. Mais au-delà, Loïc Touzé et ses acolytes complices, repensent la relation avec le spectateur que le cabaret permet, c'est dans son A.D.N., qu'il déstabilise par le choix d'une forme brute, comme il y a l'Art Brut, où le corps en liberté n'a d'autre partition chorégraphique qu'une écriture automatique propre au surréalisme... où les mouvements, qu'ils soient ébauchés, gauches ou élaborés, prennent source dans les différentes disciplines propre au cabaret ou au music-hall. Une combinaison de burlesque, de strip-tease, de mime, de danse de salon, de slapstick, de marionnettes, de cirque, de folklore... bien secouée, rabotée et mâtinée d'insolence et d'incongruité, d'audaces informelles dans leur entreprise de déconstruction du genre réduit à son plus simple appareil, sa plus élémentaire expression, voire émancipé de ses racines et comme libérés de toute contraintes esthétiques. Une liberté propre au cabaret sans souci ici du résultat. Que l'on retrouve aussi dans la récitation de poèmes et d'aphorismes, ou encore le chant de petites ritournelles, ponctuations distillées, énoncées avec le plus grand sérieux, comme tout le reste d'ailleurs où chacun semble convaincu mordicus de ce qu'il fait avec tant d'application. C'est justement dans cette distorsion joyeuse et absurde entre le risque du ridicule apparent des propositions, parfois grotesques ou clownesques, et cette application à le faire au mieux qui donne tout le sel et le poivre de cette représentation. Ce qui peut ressembler à du n'importe quoi, pour ne pas dire du foutage de gueule, n'est en fait que qu'une proposition largement ouverte et généreuse, subtile même, ou peut s'engouffrer l'imaginaire, la poésie, le rien. Le vide et le plein. C'est foutrement bien pensé qui interpelle le spectateur, dubitatif il est vrai devant cette objet cabarettiste non identifié, qui l'oblige à repenser, interroger sa relation et ses attentes avec la performance et ses acteurs se déroulant devant lui, performance déstabilisante au regard de l'ordinaire attendu du cabaret. On peut simplement regretter, péché véniel et compréhensible, que tout à son affaire et dans sa jubilation, Loïc Touzé explorant son objet jusqu'à son épuisement ne le prolonge plus que de raison au risque de lasser son auditoire pourtant coopératif.

Cabaret brouillon, choregraphie de Loïc touze

Cie ORO

Avec : Laurent Cebe, Maëlle Gozlan, Hélène de Laurens, David Marques, Johann Nöhles, Lina Schlageter

Vu le 1er juin 2024

Festival June Event

✓ Un Fauteuil pour l'Orchestre – Le site des critiques de théâtre parisien » Cabaret brut, chorégraphie de Loïc Touzé, à La Cartoucherie / Festival June Events

LOCAL Bilis Local 10 days ago



etf article de Denis Sauglard

Loïc Touzé fait son cabaret. Lui aussi. Avec six drôles de zèbres, des cœurs passionnés et nonchalants cultivant un art de la présence malicieuse, dans un décor dépouillé de tout, seulement trois pauvres cintres et une minuscule scène, il interroge la forme cabaret, actuellement en pleine mutation, en ce qu'elle est de plus pauvre et radical, réduit ici à la danse, au geste et à la parole poétique, empruntant aux années d'avant-guerre un répertoire qu'il réinterprète à sa manière, débarrassé de toutes scories, question aussi de questionner son propre travail, pour y trouver un second souffle performatif. C'est brouillon ou, c'est une expérimentation de cette fragilité propre au cabaret, où l'échec et l'échec mieux, amène beckettienne, font partie du processus. C'est un peu l'inventaire de Prévert où l'on reconnaît les figures farnotiques incontournables qui ont révolutionné le genre, à commencer par Valeska Gert, figure emblématique de l'expressionnisme allemand. Mais au-delà de ça, Loïc Touzé et ses acolytes complices, repensent le rapport au spectateur que permet le cabaret, c'est dans son ADN, qu'il déstabilise par le choix d'une forme brute, comme il y a à l'Art Brut, où le corps en liberté n'a d'autre partition chorégraphique qu'une écriture automatique propre au surréalisme... où les mouvements, qu'ils soient esquissés, maladroits ou élaborés, prennent leur source dans les différentes disciplines propres au cabaret ou à la musique-lobby. Mélange de burlesque, strip-tease, mime, danse de salon, slapstick, marionnettes, cirque, folklore... bien secoués, rabotés et mêlés d'insolence et d'incongruité, des audaces informelles dans leur entreprise de déconstruction du genre réduit à son plus simple appareil, son plus élémentaire, expression, voire émancipée de ses racines et comme affranchie de toutes contraintes esthétiques. Une liberté propre au cabaret sans se soucier ici du résultat. Que l'on retrouve aussi dans la récitation de poèmes et d'aphorismes, ou encore dans le chant de petits refrains, de ponctuations distillées, énoncées avec le plus grand sérieux, comme tout le reste où chacun semble fermement convaincu de ce qu'il le fait avec tant d'application. C'est justement dans cette distorsion joyeuse et absurde entre le risque du ridicule apparent des propositions, parfois grotesques ou clownesques, et cette application à faire au mieux qui donne tout le sel et le poivre de cette représentation. Ce qui peut paraître insensé, pour ne pas dire absurde, n'est en réalité qu'une proposition largement ouverte et généreuse, subtile même, dans laquelle l'imagination, la poésie, rien. Vide et plénitude. C'est sacrément bien pensé qui interpelle le spectateur, dubitatif il est vrai devant cet objet de cabaret non identifié, qui l'oblige à repenser, à questionner son rapport et ses attentes avec le spectacle et ses acteurs se déroulant devant lui, un spectacle déstabilisant, performances à surveiller, de l'ordinaire attendu du cabaret. On peut simplement regretter, péché véniel et compréhensible, que complètement dans son affaire et dans sa jubilation, Loïc Touzé explorant son objet jusqu'à l'épuisement ne fasse que le prolonger plus qu'il n'est raisonnable au risque de laisser son public pourtant coopératif.

Arthur Perole et sa Tendre Carcasse au Carreau du Temple

Le 4 juin 2024 par Delphine Goater

Dans le cadre de [June Events](#), [Arthur Perole](#) part avec *Tendre Carcasse* à la découverte d'un monde inconnu : le corps, et la manière dont celui-ci interfère avec l'identité de chacun.

Et vous, que retenez-vous de votre corps ? De quelle manière souhaiteriez-vous en parler devant un public ? C'est, en quelque sorte, la question qu'[Arthur Perole](#) a posé à ses quatre interprètes, âgés de 22 à 27 ans, pour *Tendre Carcasse*. Le résultat de cette introspection est un quatuor en deux temps.

La première partie, plutôt parlée, est une série de portraits individuels passant en revue les points saillants de chaque corps : métissage, piercing, cheveux, taille et tout ce que cela implique sur la personnalité de chacun. Équipés de micros HF, chaque interprète déballe son intimité avec pudeur et se construisent une image fictive

ou réelle. La sincérité des interprètes crève l'écran et crée immédiatement un sentiment d'empathie avec les spectateurs.





La deuxième partie est plus chorégraphique. En effet, les interprètes bougent petit à petit et développent entre eux des solidarités invisibles, mimant le transport collectif d'un meuble, par exemple. Ils évoluent en prenant confiance, jusqu'à ce que leurs corps, dévoilant progressivement des costumes à paillettes, se libèrent complètement de leurs complexes et se lancent dans une fête disco-techno. Une libération débridée qui fait du bien...

Le spectacle sera présenté en juillet aux Hivernales d'Avignon, et poursuivra sa tournée dès octobre 2024 à Châteaувallon, puis à Mougins et sera à Chaillot - Théâtre national de la danse en mars 2025.

Crédits photographiques : © Nina Flore Hernandez

Paris. Carreau du Temple. 30-V-24. Dans le cadre de June Events. Conception et mise en scène : Arthur Perole. Chorégraphie en collaboration avec les interprètes : Arthur Bateau, Matthis Laine Silas, Elisabeth Merle, Agathe Saurel. Collaboration artistique : Alexandre Da Silva. Création lumières : Anthony Merlaud. Création musicale et régie son : Benoit Martin. Création costumes : Camille Penager. Régie générale, lumières : Nicolas Galland. Production, diffusion : Sarah Benoiel. Administration : Anne Vion, Maureen Pette

FRANCE ÎLE-DE-FRANCE PARIS CARREAU DU TEMPLE

Théâtre du blog

June Events *Tendre Carcasse*, conception et mise en scène d'Arthur Perole

Posté dans 4 juin, 2024 dans [actualités](#)

June Events

Tendre Carcasse, conception et mise en scène d'Arthur Perole

Avec ses interprètes Arthur Bateau, Matthis Lainé Silas, Elisabeth Merle et Agathe Saurel, cet artiste explore la place du corps dans la construction des identités. Ils ont entre vingt et trente ans et en rang d'oignon, se présentent par leurs prénoms et un trait physique particulier. Avant qu'il entrent, on aura entendu leurs bavardages... Chacun parlera brièvement sur son âge, ses manies corporelles, ce qu'il ressent en société et au collège, sa puberté et sexualité. Un groupe assez disparate mais uni par la danse.



© Véra-Tina Hernandez

D'abord timides, leur gestes s'affirment... Filles et garçons développent leur propre style. Comme des papillons sortant de leur chrysalide, ils quittent leurs sages costumes pour d'autres plus extravagants, (signés Camille Pénager) en phase avec la personnalité qui s'est dévoilée, au fur et à mesure de leurs récits fragmentaires. Fictions ou autofictions, ils ne se privent pas de mentir et s'amuse à raconter leurs amours et amitiés, commentent leur coiffure et maquillage, leurs goûts culinaires ou vestimentaires... Des petits riens ou de grandes questions autour desquels chacun s'est construit. Mais ces papotages se muent bientôt en une danse endiablée quand la musique prend le dessus, et les voilà entrés dans une transe joyeuse, sous les vives lumières d'Anthony Merlaud.

Arthur Pérole, d'abord interprète dans *Les Noces* d'Angelin Preljocaj et dans *Uprising* au Junior Ballet d'Hofesh Shechter, puis chez Tatiana Julien, Radhouane El Meddeb, Joanne Leighton... En 2010, il a fondé la compagnie F, installée aujourd'hui à Marseille et il a aussi participé à des projets théâtraux de Vincent Goethals, Wajdi Mouawad... *Tendre Carcasse* est né d'ateliers pour adolescents dans un collège du Var. Ce qui a donné naissance à la réalisation de *Rêve*, une série documentaire.

Avec le cinéaste Pascal Catheland, Arthur Perole a capté leurs paroles et gestes et la façon dont ils imaginent leur place dans le monde. La question du corps est tout de suite apparue essentielle et, dans ce film, ils rêvent d'une évasion qu'ils réalisent en sortant de leur gangue dans une transe libératrice sous les pulsations d'une musique techno. Ils communiquent cette échappée belle sur laquelle *Tendre Carcasse* est fondée, aux nombreux jeunes et moins jeunes spectateurs...

Mireille Davidovici

Spectacle vu le 29 mai au Carreau du Temple, Paris (III^{ème}) , dans le cadre de June Events.

Du 6 au 16 juillet, On (y) danse aussi l'été aux Hivernales d'Avignon.

Du 8 au 10 octobre, Châteauvallon-Scène Nationale de Toulon (Var).

Le 21 janvier, Scène 55, Mougins (Alpes-Maritimes).

Du 7 au 9 mars, Chaillot-Théâtre National de Danse, Paris (XVI^{ème}).

En mars, festival Le Grand Bain-Le Gymnase, Roubaix (Nord)

Du 14 et 15 mai, Point communs-Scène Nationale de Cergy-Pontoise (Val-d'Oise).

June Events se poursuit jusqu'au 8 juin à l'Atelier de Paris, route du Champ de Manœuvre, Cartoucherie de Vincennes. T. 01 41 74 17 07.

MOUVEMENT



SOA RATSIFANDRIHANA : SE DÉCOLONISER, UNE DANSE APRÈS L'AUTRE

S'émanciper du carcan académique et inventer une danse à soi, fière et décoloniale : telle est la feuille de route de Soa Ratsifandrihana dans *Fampitaha*, *fampita*, *fampitana*, sa première création de groupe. Un quatuor joyeux et solaire qui fait parler la danse pour combler les trous de l'histoire.

Texte : Zineb Soulemani
Publié le 04/06/2024

Les quatre interprètes sont déjà sur scène quand le public entre en salle. Un trio de danseurs, dont Soa Ratsifandrihana, et un musicien multi-instrumentiste prendra une part active au récit. Ils apparaissent vêtus de costumes colorés à empiècements, autant de couches de sens dont il faudra se défaire plus tard. La fierté se lit sur leurs visages, portée par un son de ukulélé. Rapidement, une mise au point s'impose : qui vient d'où ? Des îles surtout : Haïti, la Martinique, la Guadeloupe, Madagascar ; la France et la Belgique aussi. En commun, l'insularité et des identités hybrides associées à ces territoires colonisés. Face à nous donc, des descendants d'exilés, des danseurs sonorisés qui ne resteront pas muets, déterminés à contrer l'oubli et réparer la mémoire.

Ce gang, c'est Soa Ratsifandrihana qui l'a réuni. À tout juste 30 ans, la danseuse prodige a fait ses armes chez Boris Charmatz et Anne Teresa De Keersmaeker avant de chercher à émanciper sa danse du corset académique. En 2021, cette passionnée de musique cherchait la définition du « groove » dans un premier solo implacable en quadrifontral. Désormais, elle fouille du côté de Madagascar pour chercher « sa » danse. *Fampitaha*, *fampita*, *fampitana* est sa première création de groupe et c'est aussi une quête des origines que documente son podcast en terre malgache, *Rouge cratère*. Un diptyque pour faire une traversée du « je » au « nous », raconter du singulier et du commun à travers le vécu des enfants de la diaspora.

Ce programme, le titre du spectacle l'annonce à lui seul. Le *fampitaha*, qui veut dire comparaison, est un ancêtre malgache du XIX^{ème} siècle des battles de danse d'aujourd'hui. Encore sous les couches des tissus, notre trio - un brin sarcastique - esquisse un pas de danse en face à face. Des duos se font et se défont sous des airs de danse de salon royal. Mais si la jeune chorégraphe cherche un ancrage dans l'histoire des danses insulaires, son corps semble porteur d'une mémoire qui le précède sans lui avoir été transmise. Car le *fampita* signifie « transmission » : celle de la langue, des gestes, de la culture d'origine, souvent balayées par les injonctions assimilatrices du pays d'accueil. Pour révéler cette danse organique, la musique de Joël Rabesolo joue le marabout purificateur et fait tomber les dernières couches. Et sous un riff de basse, le quatuor s'empare d'un *footwork* aux inspirations tantôt pop tantôt militaire.

Car Soa Ratsifandrihana met en pièces la rivalité - *fampitana* en malgache - entre cultures hégémoniques et « sous-cultures ». La hiérarchie entre celles-ci n'est plus la seule modalité de lecture. Ici, on apprend à désapprendre. Chaussés des mêmes bottes argentées aux allures futuristes, chaque danseur transmet sa danse à l'autre dans un fil continu. Le geste ramène à l'enfance, au plaisir du jeu, à l'imitation de l'autre, loin des regards académiques. Leur danse une fois libérée, la discrétion n'est plus de mise. Les voilà personnages centraux de la narration, libérant un imaginaire encore bien trop eurocentré. *Fampitaha*, *fampita*, *fampitana*, par sa forme, sa durée et sa liberté, ouvre une voie désirable dans les récits chorégraphiques.

Λ à voir et à danser Λ

La Probabilité du Néant d'Alexandra 'Spicey' Landé

☐ chroniques - 🕒 06/06/2024

La Probabilité du Néant d'Alexandra 'Spicey' Landé, programmée au festival June Events à l'Atelier de Paris – CDCN, nous a permis de découvrir une chorégraphe particulièrement investie dans la scène hip-hop québécoise depuis déjà de longues années. Danseuse, chorégraphe et pédagogue, elle a fondé sa compagnie Ebnflöh en 2015.

Pour *La Probabilité du Néant*, Alexandra 'Spicey' Landé s'est entourée de huit danseurs de street dance et du DJ Shash'U, par ailleurs danseur de krump, compositeur de la bande son du spectacle. Le vocabulaire et l'esthétique de la pièce puisent dans la culture hip-hop et ses différents genres.



La Probabilité du Néant © Melika Dez

Dans cette création de 2021 le public découvre, à son entrée en salle, huit interprètes au plateau qui, vêtements déchirés, arpentent inlassablement un couloir virtuel qui les amène du fond de scène au-devant du public. Ils/elles défilent ainsi comme hagards, à la dérive, perdu.es dans leurs pensées, regards vides ou noirs, emplis d'une violence sourde, traversé.es de stéréotypies gestuelles. Certain.e.s s'adressent plus

précisément au public, le doigt pointé presque menaçant. L'atmosphère est inquiétante, appuyée par une bande son jouée en live par Shash'U sur un beat pesant. Peut-être la probabilité du néant est-elle déjà là sous nos yeux, dans cette longue introduction qui nous fait découvrir ces êtres que nous croisons peut-être tous les jours sans même les voir. Qui sont-ils ? N'y a-t-il pas un peu de nous en chacun d'eux ? Quelle est cette image qu'ils nous renvoient d'une humanité qui semble en perdition ? De quoi sommes-nous ici les témoins ? C'est la question que pose *La Probabilité du Néant* d'Alexandra 'Spicey' Landé.

Λ à voir et à danser Λ

Après cette longue introduction, les tableaux dansés vont se succéder sur des rythmes naviguant entre hip-hop et électro. Si chaque danseur a son propre style, cela ne nuit en rien à la cohérence du groupe et les unissons se trouvent même enrichis de ces différences. On assiste à un hip-hop qui n'est pas 'auto-centré' sur lui-même et figé dans une technicité gestuelle qui tuerait le propos. Ici la danse reste sur ces deux pieds en quelque sorte, comme le rythme d'une marche pour se déplacer ensemble et occuper tout l'espace du plateau. Alexandra 'Spicey' Landé montre un réel savoir-faire dans l'organisation de l'espace chorégraphique. Comme dans ce moment d'ombres chinoises en fond de scène alors qu'une des danseuses reste en solo au-devant dans une presque obscurité. Et la chorégraphe n'en oublie pas pour autant ce qui fait l'essence même du hip-hop : la proximité des danseur.ses avec leur audience, comme dans une battle où les spectateurs font cercle. Ainsi les interprètes font-ils toujours retour au bord du plateau, au plus près du public.

C'est aussi l'intensité des regards que les danseur.ses adressent au public qui fait la réussite de la pièce. Car dans la plupart des tableaux dansés, il y a toujours au moins un ou une des interprètes qui, telle une vigie, maintient un regard fixé vers le public, regard non feint et insistant, qui semble nous dire : qui est ici témoin de ce qui se passe ?

Ce à quoi, dans un final épileptique, l'une des danseuses hurle en boucle au public : "bouge ton cul !", comme un appel à quitter notre passivité de simple témoin pour éviter la catastrophe, cette *Probabilité du Néant* qui, peut-être, nous attend.

Direction artistique et chorégraphe : Alexandra 'Spicey' Landé

Interprètes et collaborateur-ices : Nindy Banks, Ja James 'Jigsaw' Britton Johnson, Jaleesa 'Tealeaf' Coligny, Kosisochukwu 'Kosi' Eze, Junior 'DJungle' Dorsaint, Christina 'Hurricane Tina' Paquette, Alexandre 'Bibiman' Philippe-Beaudoin, Elie-Anne 'Rawss' Ross.

La Probabilité du Néant au festival June Events à l'Atelier de Paris le 4 juin 2024.

Danse

À June Event la danse qui se danse (en vrai)

par Antoine Couder
07.06.2024



À quelques heures de la clôture, le festival ouvre la scène à deux artistes qui cochent à peu près toutes les cases des grands sujets qui nous préoccupent.

À quoi sert la danse ?

À quoi sert la danse, comment peut-elle s'insérer dans un dispositif plus large de création et même de connaissance, de reconnaissance ? Voilà ce qui planait jeudi sur le festival June Event et qui nous a particulièrement enchantés et l'on regrette l'absence de la ministre de la culture Rachida Dati qui se désole actuellement de l'entre-soi et de la difficulté à partager, entre générations, entre classe sociale. Hier soir, elle aurait pu mieux observer les formes possibles de cette transmission. Cette éloquence inclusive qui donne à penser « là où chacun, nous campons », ce vieil occident, cette sulfureuse culture gréco-latine dont l'expansion guerrière, est aussi un appétit de puissance et de confrontation avec la mort (Pascal Quignard bien sûr). Il y a d'abord cet enjeu périlleux de dire sans être écrasé par un discours, là où la danse perd en grâce lorsqu'elle se fait pure accompagnement didactique, amplification rhétorique, lorsqu'elle ne fait que redire, répéter (ainsi lorsque la notation devient rigide en fermant cette fenêtre de l'imaginaire de sa transmission).

Invitation lointaine

Ce que la danse « donne » aux paroles de réinitialisation de l'histoire de la colonisation, c'est ce point de départ de l'arrachement, qui ne se contente pas de « déconstruire », mais travaille aussi à reprendre, recommencer, dans un geste qui ne lâche ni le passé ni ce qui finit par advenir maintenant. Elle s'insère en même temps qu'elle transporte, créant cet espace allégé qui porte vers une compréhension fine de « ce qui arrive », ce qui est déjà arrivé, ce « Fampitaha, fampita, fampitana » de Soa Ratsifandrihana qui traverse cette texture de performance et de musique de la culture malgache, lui donnant corps entre allitérations et déplacement, retrouvant les liens discrets qui habitent les corps en mouvement. Ici, avec la formidable présence du musicien Joël Rabesolo qui parcourt toutes tonalités de l'émotion rythmique entre guitare et percussion (un peu de synthés aussi) dont la gracieuse nonchalance dit tout de ce que peut être une mémoire, à la fois ancrée et échappée dans l'immédiateté de la danse. Danse traditionnelle qui rejoint le geste contemporain, zoom furtif qui éclaire d'un regard nouveau l'effet subversif du répertoire baroque au-delà de la simple danse de cour. Ratsifandrihana effleure plus qu'elle ne parle ce langage suspendu de la confession et de l'histoire. Ainsi, dans son quasi final, par exemple, ce « dansé murmuré » de dos, en pas chassé où la voix créole tout en pensivité se parle à elle-même (parle d'elle-même) pour verbaliser ce qui pourrait alors s'échapper. Une langue dont le sens apparaît dans la mise en scène de sa vibration. Une langue dont le corps est à la fois proche et lointain, une silhouette qui danse avec son ombre, une voix qui retient sans interdire l'amour qui la porte, une danse comme une invitation surprise, mélange de courtoisie et de crudité. Des corps qui s'échappent et pourtant se donnent : un prodige de la transmission.

Le choix de ne pas trop en faire

Mais l'on peut aller plus loin encore dans ce déploiement gracieux de ce que l'on pourrait appeler un espace de (re) connaissance. La première partie de cette soirée nous a ainsi instruits des nouvelles formes de muséographie dont la danse pourrait être partie prenante avec la proposition de Zora Snake, « l'Opéra du villageois » déjà présenté à La Cité internationale de Paris (« Afriques : Utopies performatives) et au Palais de Tokyo (Festival Sens interdit). Un dispositif très maîtrisé qui combine des formes nouvellement répandues dans le spectacle vivant, par exemple le fait d'entendre des voix-témoin (artiste, intellectuel, politique) qui documentent le sujet de la déconstruction et parfois le mettent en abîme, « à l'insu de leur plein gré ». Cette amplification de la parole « autorisée » est ici très juste et en cela parfaitement intelligible dans son économie, son choix de ne pas trop en faire (ce qui est le défaut d'autres expériences). Elle laisse glisser et « laisse comprendre » les zones d'ombre fondamentale qui peuvent apparaître alors et dont le scénographe a fait son sujet.

Spectacle vivant vs Réseaux sociaux

De l'appropriation culturelle, lorsque l'on distingue une voix dire qu'il faut certes restituer les œuvres, mais aussi s'assurer qu'elles seront « conservées » en tant qu'objet, de la déconstruction même de l'œuvre d'art où il ne contiendrait pas de vivant, mais simplement cette trace lointaine que les spécialistes seuls pourraient entendre bruisser au loin (pensons à Georges Didi-Huberman), « l'Opéra du villageois » s'emploie à explorer la fragile porosité des « discours de circonstance », que celui-ci soit politique ou qu'il s'inscrive dans une vision historisée du vivant (la séparation objet-sujet à laquelle procède l'Occident à partir du XVII^e siècle et dont on lit aujourd'hui l'épilogue) en mettant en scène un « espace de dialogue entre les corps et les œuvres d'art », au moment où justement l'Occident « se retourne » vers une approche plus holistique du vivant (cf. Bruno Latour). En rompant, pour commencer, la frontière invisible entre la scène et le public (qui est arrosé, apostrophé, recruté pour des travaux de force, mais avec le sourire), en poussant l'énergie vitale de la danse, sa logique de possession/dépossession, ce corps devenu autre (pensons ici à Pierre Legendre et à son instructive étude pour la danse : « La passion d'être un autre »). En réincarnant le souffle mémoriel qui habite le mouvement spectaculairement mis en scène (magnifique performance de Zora Snake). Quelque part, dans cet opéra du villageois (mais quel beau titre), tout est dit plus exactement, plus rien ne peut nous paraître étranger à ce que l'on voit déjà et c'est l'une d'une grande réussite de ce spectacle dont l'ambition – nous le croyons est aussi de renouveler les arts de la muséographie en proposant une expérience partageable avec le spectateur d'aujourd'hui, non pas celui qui lit les livres des intellectuelles postcoloniaux, mais celui qui vit dans les réseaux sociaux, dans une succession de mouvement déclaratif, intempestif. Il y a ici ce que le spectacle vivant peut apporter de plus précieux, à savoir, le contact direct avec « ce qu'il se passe » et, plus avant, ce qu'est un objet de mémoire, en quoi on peut entendre sa vivante vibration. Pensons aux attaques des chefs-d'œuvre dans les Musées dont les défenseurs du climat se sont fait une spécialité. Il y a encore une autre façon de « toucher », et le public et l'objet lui-même, et de redonner vie à ce qu'il porte de réel, hors des archives, des vitrines sous haute surveillance, hors des dépôts. Et là encore, c'est bien le geste de la danse qui en ouvre les portes.

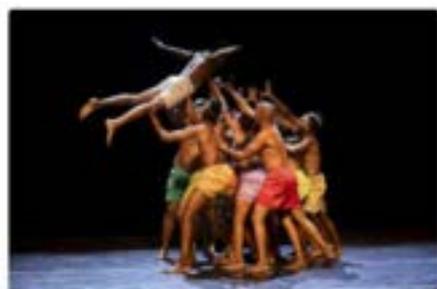
Photo : Zora Snake (c) Marie Koehler

La 18^e édition du festival JUNE ÉVÉNEMENTS a lieu du 22 mai au 8 juin 2024. 4 artistes issus de la Fédération Wallonie-Bruxelles y seront présent.e.s lors de cette édition.

Ubiquité culture(s)

Vagabundus

Concept et chorégraphie de Idio Chichava, pour 13 interprètes – Compagnie Converge + (Mozambique) – dans le cadre du Festival June Events, au Théâtre de l'Aquarium.



© Mariano Silva

Avec June Events Anne Sauvage, directrice de l'Atelier de Paris, a mis cette année la focale, avec son équipe, sur les questions de post et de néo-colonialisme, qui ouvrent sur la problématique de la mémoire individuelle et de la mémoire collective, sur l'altérité.

Parmi de nombreux autres spectacles elle a invité Vagabundus, du danseur et chorégraphe mozambicain Idio Chichava qui après une quinzaine d'années passée en France est rentré au pays. « Ce retour au Mozambique, c'était pour moi la possibilité d'être avec la communauté de danseurs et d'inventer avec eux une dynamique assez frénétique d'entraînement, de rencontres, de réflexion, de création » explique-t-il. « Il s'agissait aussi de répondre aux besoins de la danse au Mozambique en réfléchissant aux possibilités de l'institutionnaliser, de structurer le chemin d'un danseur professionnel. »

Les thèmes qu'il appelle regardent du côté du social, de l'économique et du politique, du côté de l'actualité. Est-ce un temps de la convalescence où il regarde l'Afrique en mouvement et inscrit son travail au cœur de la tradition chantée et dansée, au Mozambique ? Est-ce une métaphore de la migration en Afrique du Sud où partent travailler dans les mines de chrome, d'or, de manganèse ou de platine nombre de mozambicains ? Vagabundus, qu'il crée en 2022, signifie *Errances* et parle de la figure du vagabond, du migrant. Plus qu'une pièce c'est un processus de création à partir de chants et de musiques traditionnelles. Il y a un entremêlement de musiques, de corps, de couleurs, il y a quelque chose de félin, beaucoup d'énergie, de puissance, d'émotions, d'expressivité et d'humanité. Corps social, collectif, syncrétisme en sont les mots-clés.

Les treize interprètes forment un tout, un corps global comme aime à le dire Idio Chichava, ce qui entraîne solidarité et synergies dans la chorégraphie. Ils sont danseurs autant que chanteurs, leurs chœurs et psalmodies en décalés rythment leurs gestes. Ils portent des shorts en satin de couleurs, les femmes des brassières et chacun s'empare d'un objet symbolique et fétiche, d'un élément du quotidien comme tissu, panier, sac, corde, bout de bois, pneu. Une vieille femme, la Sage, est dans un caddy qui fait fonction de fauteuil roulant, avant d'entrer dans la danse avec énergie. Il y a des leaders qui déclenchent des mouvements d'ensemble, chacun à tour de rôle est un potentiel leader. Il y a des élu(e)s, il y a le souffle, la prière expiatoire, la compassion, l'imploration, la théâtralisation. Il y a la transe, l'appel, la perte de la parole, la course, la lutte. Il y a des mouvements d'ensemble qui évoquent comme des embarcations.

Puis le rythme des pieds prend le relais de la voix. Le corps se défait, se déconstruit. L'un s'échappe et danse en solo sous le regard des autres et porté par eux. Ils s'inspirent de la danse du peuple Makonde vivant au nord du Mozambique où se trouvent des membres de diverses ethnies ayant fui les famines, les guerres incessantes, où l'expression passe par d'autres médiums comme la sculpture. Le dialecte est bantou, la société matriarcale. Il y a la religion et ses rites de passage, ses masques, les cultes des ancêtres, la définition de l'appartenance et d'affiliation. Au nord se trouve une partie de la richesse comme les gisements de gaz et de pétrole, là où ont eu lieu en 2021 des attaques terroristes. Le spectacle est aussi une longue plainte exprimant souffrance et tension.

A certains moments le corps devient instrument de musique et le mouvement n'a pour but que de produire du son. Quand tous s'immobilisent l'un reste et lance le rythme. Suspension, respiration, gospels et motifs baroques se mêlent. Il y a des moments plus gymniques, de grands écarts, des chants dans les aigus, des gestes guerriers, des signes d'exorcisme portés par tous, des chants répétitifs et polyphonies sombres, des travaux des champs. Ils frappent dans les mains. L'un s'élance dans une danse hip hop l'autre joue une séquence digne d'un intermède de la commedia dell'arte. La femme porte l'homme. Un chant lancinant traverse. Ils repartent le panier sur la tête, chacun retrouvant son objet favori, quotidien et sacré.



Ubiquité culture(s)



@ Mariano Silva

Idio Chichava Idio commence la danse en 2000 @ Mariano Silva

dans un groupe de danse traditionnelle, et fonde la compagnie Amor da noite en 2001, année où il rencontre la danse contemporaine avec la compagnie CulturArte et Danças na Cidade. Il suit également les ateliers de la chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues. En 2002, il participe aux workshops de Georges Khumalo (Afrique du Sud), Riina Saastamoin (Finlande) et Thomas Hauert (Suisse). Il est interprète de ce dernier dans la pièce *HoMais*, et tourne en Europe en 2003. Lors d'un séjour en Belgique, il assiste aux cours de l'école de Paris, (Performing Arts Research and Training Studios), école de danse contemporaine fondée à Bruxelles en 1995, par Anne Teresa De Keersmaecker, participe aux cours de David Zambrano (Vénézuéla), Mat Voorter (Pays-Bas), Elisabeth Coorbett (USA).

En 2003, il interprète les pièces créées par Panaibra Gabriel, fondateur de la première compagnie de danse contemporaine du Mozambique, et Cristina Moura, rejoignant la compagnie CulturArte. Il poursuit en parallèle sa formation et suit les trainings de chorégraphes invités - Sandra Martinez (France), Betina Hozhausen (Suisse) ainsi que les cours de théâtre de Maria Joao (Portugal) et Panaibra Gabriel. En 2005, il rejoint la compagnie Kubilai Khan investigations et est interprète dans la création franco-mozambicaine *Gyrations of barbarous tribes* - chorégraphiée par Frank Micheletti - qui se questionne sur les identités, les différences, l'appartenance à un groupe. En 2008, il danse dans *Geografia*, création présentée à la Biennale de la danse de Lyon, puis poursuit sa collaboration avec Kubilai, en dansant dans de nombreuses pièces.

Autant dire que Idio Chichava, leader de *Converge +*, a une solide expérience et un regard à 360°. Parallèlement à ses interprétations, il est très investi dans le travail de transmission. Avec les danseurs-chanteurs de la compagnie qui déploient une grande énergie et un langage corporel qui leur est propre, il évoque, dans *Vagabundus*, ce qui lui tient le plus à cœur, les questions de migrations, de métissage et d'altérité.

Brigitte Rémer, le 4 juin 2024

Interprètes : Açucena Chemane, Arminda Zunguza, Calton Muholove, Cristina Matola, Fernando Machaieie, Judite Novela, Mauro Sigauque, Martins Tuvani, Nilégio Cossa, Osvaldo Passirivo, Patrick Manuel Siteo, Stela Matsombe, Vasco Siteo. Assistant chorégraphe et directeur de répétitions Osvaldo Passirivo - lumière Phayra Baloi - Responsable de tournée Silvana Pombal - Production : Yodine Produções - Partenaires : Companhia Nacional de Canto e Dança (CNCD), KINANI - Plataforma Internacional de Dança Contemporânea, One Dance Week.

Mercredi 22 et jeudi 23 mai - 21h, Théâtre de l' Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, dans le cadre de June Events - En tournée - 17 au 19 mai 2024 : Kunstenfestivaldesarts, Bruxelles, Belgique - 25 mai 2024 : Passages Transfestival, Metz - 5 juin 2024 : Théâtre de la Ville du Luxembourg, Luxembourg - 7 et 8 juin 2024 : Paris Dance Project, Paris - 10 juin 2024 : Générations, Théâtre Paris-Villette, Paris - 14 juin 2024 : Rencontres à l'échelle, Marseille.

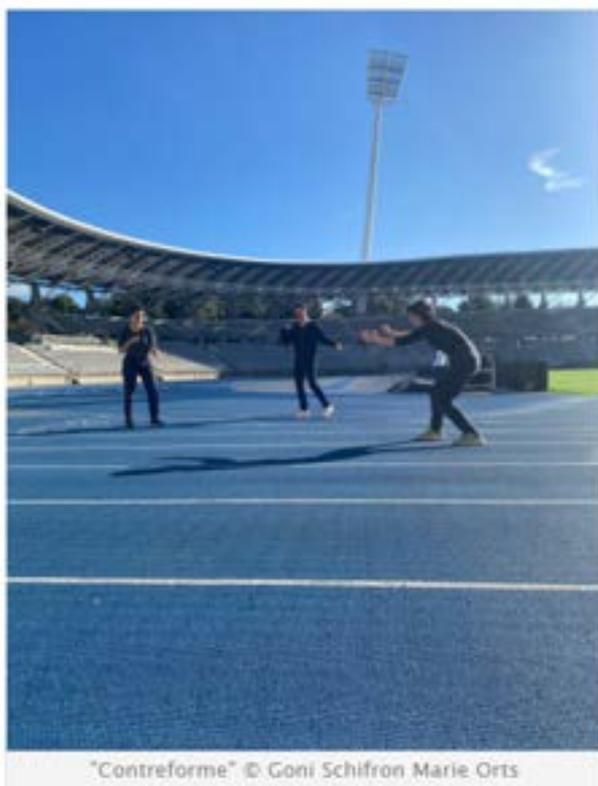
Partager :



Cette entrée a été publiée dans [Arts de la scène](#), et marquée avec [Atelier de Paris](#), [Converge +](#), [Danse du Mozambique](#), [Idio Chichava](#), [Théâtre de l' Aquarium](#), [Vagabundus](#), le 9 juin 2024 par [Brigitte REMER](#).

« Contre-forme » de Marie Orts, Talia de Vries et Roméo Agid

Rendez-vous fut pris, le premier mercredi de juin, à 10h du mat', au PUC, stade Charléty, avenue Pierre de Coubertin, pour y découvrir la pièce « chorégraphique et plastique » *Contre-forme* conçue par Marie Orts dans le cadre du projet *Desport* (Olympiade culturelle), programmée par June Events hors sa Cartoucherie.



"Contreforme" © Goni Schifron Marie Orts

La contre-forme, avec ou sans un trait d'union, désigne tantôt l'espace fermé laissé en blanc de certaines lettres, tantôt l'extérieur d'un motif découpé sur un support à deux dimensions, par exemple la partie évidée d'une feuille entourant une silhouette, partie qu'utilisait aussi dans ses collages Henri Matisse. Dans la pièce chorégraphiée et dansée par Marie Orts, Talia de Vries et Roméo Agid, la contre-forme s'oppose à la forme. Non que la *petite forme dansée* se situe de point en point dans l'informel, mais que la traduction subjective de gestes d'athlètes observés, des semaines durant, par le trio « en immersion » dans l'enceinte de Charléty, ne restitue pas vraiment une *performance*, au sens sportif du terme. Ici, le fond devient figure, le temps mort vaut le temps fort ou, comme le dit la feuille de salle, « on enlève le milieu », l'action, le point de mire : on décentre.

Le jeune public du premier rang invité un jour de patronage et sagement assis pendant les quarante minutes de l'écoulement sur le revêtement synthétique faisant office de plateau entre un petit terrain de foot et une piste d'athlétisme, a reconnu, à l'issue de la représentation, plusieurs disciplines auxquelles renvoyaient les mouvements et les poses des trois artistes : la course, la natation, la boxe, l'escrime, etc. Celles-ci, transformées, réduites à quelques signes, détournées, recombinaées par trois interprètes talentueux et en pleine forme olympienne, n'avaient plus... forme olympique. Plus rien de la prouesse sportive, en effet, la virtuosité le cédant au geste anodin. Plus rien de la lutte pour la victoire, la suite de mouvements étant entrecoupée de gels, de failles et de feintes. Plus rien de la danse même, la structure pouvant sembler informelle. Le vocabulaire a de quoi surprendre, les enchaînements n'obéissant pas aux automatismes auxquels nous ont habitués les chorégraphes contemporains.



"Contre-forme" © Nicolaz Le Coq

Les séquences ne développent pas plus que ça les syntagmes convenus – solos, duos, trios. La composition musicale de Roméo Agid, à base de boucles électro, de bruits divers, de sons de cloche, d'un air de piano romantique, d'injonctions vocales – tops départ, comptes et décomptes – diffusée sur une enceinte Bluetooth, accompagne la chorégraphie sans viser à l'illustrer. La donnée « plastique » de la pièce est illustrée par la scénographie de Goni Shifron, somme toute minimaliste, réduite à quelques acquêts : une cordelette bleue séparant les danseurs du public, une autre, orange, bordant le terrain de jeu, des tapis et une bande de tissu d'un même bleu. Ces bleus et orange qu'on trouve en ce moment sur certaines affiches de la Ville de Paris, qui se substituent aux rouges et bleus ; ces oranges bleues qui rappellent le film de Tintin réalisé par Philippe Condroyer en 1964 ; ces lignes strictes délimitant l'espace des jeux, symboles colorés et graphiques des disciplines qu'on retrouve dans les propositions d'un artiste contemporain comme Gilles Élie.

Contre-forme est un spectacle plaisant à voir. Marie Orts y stylise le geste sportif. Roméo Agid, par ses déplacements latéraux, mécaniques, sa pantomime d'arbitre des élégances, fait preuve de talent comique. Talia de Vries est d'une justesse phénoménale dans sa locomotion comme dans son immobilité. Le trio évolue en toute autonomie, se frôle sans se toucher, si ce n'est au final, très sensuel, que nous ne dévoilerons pas. N'était le cadre, les shorts et les maillots usés de coureurs de fond, les baskets que chaussent nos va-nu-pieds de danseurs au mitan de leur prestation, les allusions aux rites, aux tics, aux exercices sportifs plus qu'aux exploits, la pièce est originale et peut, sans problème, être donnée dans tout autre lieu – y compris dans un théâtre à l'italienne. Sa durée est raisonnable, ses interprètes, convaincants ; son côté sans façon le dispute à la rigueur, en appelle à l'abstraction.

Nicolas Villodre

Vu le 5 juin 2024 au stade Sébastien-Charléty, à Paris.

« Tropicque du Képone » : Myriam Soulanges et Marlène Myrtil

A June Events, la célébration du triomphe de la danse sur le chlordécone, tel un fantasma afro-futuriste.

Fantasma ou ironie ? Deux vacancières qu'on présume Métropolitaines sirotent une boisson bleue. Et elles prennent leur temps. L'image semble sortir du catalogue d'un voyageur. Mais en voix off, des ouvrières agricoles relatent leurs déboires avec le chlordécone qui aide à faire pousser les bananes et déstabilise les corps de ceux qui les cultivent. Petit à petit, les vacancières se transforment en automates dansant le zouk, les visages clignotants et peints en bleu. La mutation est en marche. Mais laquelle ? Heureusement qu'il y a « l'antidote » : Les deux distribuent au public une boisson bleue en petits flacons : il faut s'armer contre le chlordécone, ce poison lent, cet héritage colonial qui tue de l'intérieur.



"Tropicque du Képone" © Héloïse Legay

Entre rêve et cauchemar, dans leur articulation stricte et robotique, les deux corps hybrides descendent directement d'un avenir afro-futuriste, alors que le bleu-ciel, bleu-mer ou bleu-martien colonise la scène entière. Bleu marine ou ultramarin. Bleu Curaçao peut-être, si ce n'est une illumination phosphorescente due à surexposition au chlordécone. Car il y a aussi ce bleu très sombre des bananes que Soulanges et Myrtil portent sur la tête, rappelant des casques de cyclistes sportifs, plus que la ceinture de Josephine Baker, bananes jaunes d'avant le chlordécone. Alors, les Antilles sont-elles bleues comme une banane ?

Soulanges et Myrtil revendiquent une écriture performative et réclament la victoire, jusque dans une danse, robotique et un brin urbaine, entre ambiance rap et chuchotement. À corps hybrides, spectacle hybride. Sans discours, mais tout de même avec une invitation à s'intéresser à la problématique du chlordécone, commercialisé sous les noms de Képone, Curlone ou Merex. Aussi la pièce se lit comme une variation libre sur la question, une sorte de remix de sons et d'images, de tropismes et d'inerties. Presque une forme de cabaret et nullement obligée de se constituer partie civile chorégraphique. Ici, aucun procès imaginaire dans lequel les témoignages recueillis auprès d'ouvrières et ouvriers agricoles empoisonnés et malades serviraient de preuves. Depuis longtemps, tout est sur la table et il n'y a plus rien à prouver.

C'est pourquoi *Tropicque du Képone* part du postulat que le tour de la question a été fait et que les voix sont libres. Ce nouveau duo s'appuie notamment sur un autre, *Principe de précaution* lequel, déjà, interrogeait l'utilisation de pesticides en Guadeloupe et Martinique. La forme est libre, mais les corps sont contraints, hétérogènes et : afro-futuristes ! Ça donne des têtes clignotantes (dans le rythme de la Baker, entre autres) sur des corps d'astronautes du quotidien. Des Cyborgs, si on veut. La projection de *Tropicque du Képone* porte en effet sur l'an 2722, soit sept siècles après que Soulanges et Myrtil n'aient commencé à faire germer l'idée d'un nouveau tour dans les champs à Képone, chantant le blues des tropiques.



Mais on voudrait savoir, ou imaginer : Faudra-t-il vraiment sept siècles pour venir à bout d'un problème de santé publique ? La présomption que dans sept cents ans, le chlordécone sévira toujours - ou sera toujours dans les mémoires - témoigne plutôt d'une inébranlable confiance accordée à la puissance des produits agrochimiques. Si en 2722, l'antidote est toujours de mise, si l'afro-futurisme rêve toujours de la victoire sur le chlordécone, il faudra constater que ce mouvement n'aura pas été victorieux. Et si, malgré le voyage dans le temps annoncé, nous étions encore en 2022, où des terres antillaises saines relèvent de l'utopie ? Ou bien, et c'est l'autre hypothèse, la victoire a été si éclatante que *Tropique du Képone* met en scène, en 2722, une sorte de rite commémoratif, une fête de la victoire rétrofuturiste.



Si ce duo revendique être « *incolonisable* » et « *victorieux* », s'il s'octroie le droit de « *rester barbare* » - en référence au concept de Louisa Yousfi (se référant à Kateb Yacine) qui clame le refus d'une éducation coloniale et d'une hiérarchisation des expressions culturelles - alors *Tropique du Képone* est peut-être la tentative d'inventer un afro-futurisme néo-barbare, libéré du chlordécone. Lequel est, au fond, la vraie barbarie au sens le plus populaire et rattaché du terme. Reprenons. On est en quelle année, finalement ? Peu importe. Ne mettons pas de hiérarchie entre les siècles...

Thomas Hahn

June Events, le 28 mai 2024, Atelier de Paris CDCN

Théâtre du blog

Festival June Events Fampitaha, Fampita, Fampitana chorégraphie de Soa Ratsifandrihana

Posté dans 10 juin, 2024 dans actualités

Festival June Events (suite)

Fampitaha, Fampita, Fampitana, chorégraphie de Soa Ratsifandrihana

Nous avons découvert cette artiste dans un puissant solo: *g roo v e* au festival d'Uzès l'an passé (voir *Théâtre du Blog*). Elle s'entoure ici du guitariste Joël Rabesolo et des performeurs Audrey Merilus et Stanley Ollivier, pour confronter leur héritage d'enfants de la colonisation et de l'exil. Ils sont belges ou français, originaires de Madagascar, Guadeloupe ou Haïti, immigrants de première, deuxième ou troisième génération.



© Haïly Rabesolo

Fampitaha, fampita, fampitana signifie en malgache : comparaison, transmission et rivalité. La pièce agrège toutes ces notions : au terme d'un corps à corps ludique mêlant gestes, chants, musiques, récits, les artistes tissent, au fil de la représentation, un vocabulaire commun, fruit de leurs différences.

Il y a quelques instruments de musique et des nappes colorées, disséminées sur le plateau comme des îles.

La longiligne Audrey Merilus, gestes fluides et costume apprêté, s'accordera en dansant avec la tapageuse Soa Ratsifandrihana, en robe de satin rose d'un autre siècle, et avec le virevoltant Stanley Ollivier. Guidés par les musiques du guitariste, d'abord solennelles et classiques, bientôt riff endiablés ou « beat » de DJ, les interprètes vont

se libérer progressivement de gestuelles empesées et révérencieuses, pour trouver une grammaire à la croisée des danses contemporaine et urbaine.

Cette mue s'accompagne de mots : ils parlent créole et évoquent Toussaint Louverture, la « Rue des Negmarrons » et le maréchal Gallieni de sinistre mémoire, qui avait réprimé dans le sang la révolte des Menalamba à Madagascar. Joël Rabesolo nous raconte une légende malgache venue de son grand-père...

Le quatuor s'essaye aussi au rap et au chant choral. Débarrassé des costumes traditionnels, et à l'aise dans une tenue sportive, il aborde la dernière séquence d'un pied léger et trouve, d'une île à l'autre, un récit pluriel.

Soa Ratsifandrihana a travaillé avec James Thierrée, Salia Sanou et Anne Teresa De Keersmaeker et dans la continuité de son premier solo, explore avec humour et élégance, entre musique, danse et mots, les mémoires dont nos corps sont porteurs. Une artiste à suivre...

Mireille Davidovici

Spectacle vu le 6 juin à June Events. Le festival se poursuit jusqu'au 8 juin, Atelier, de Paris, 2 route du Champ de manœuvre, Cartoucherie de Vincennes. T. : 01 41 74 17 07.

Du 18 au 22 septembre, MC 93, Bobigny (Seine-Saint-Denis), dans le cadre du Festival d'Automne.

Les 3 et 4 novembre, festival Actoral à Marseille.

Heliosfera de Vania Vaneau

A June Events, une expédition sensorielle dans notre rapport à l'immatériel qui illumine corps et matières.

Chez Vania Vaneau l'être chorégraphique ne débarque pas seul sur le plateau. La Brésilienne qui s'est formée en son pays natal et à Bruxelles (à P.A.R.T.S.), définit le corps par strates physiques et psychiques (elle a également fait des études en psychologie) aime aller au contact avec la matière sous toutes ses coutures et relier le corps à son environnement. Dans sa première apparition, le solo *Blanc*, crée il y a dix ans, elle évoluait sous un dôme de vêtements. Puis elle traversa quelques fantasmagories comme dans *ORA (Orée)*, s'intéressant en particulier aux rapports de l'homme à la nature et aux éléments, comme dans *Nebula*, solo donné en extérieur comme en intérieur.

Et déjà on y trouva la plasticienne Celia Gondol pour la scénographie et le duo Puce Muse pour la création et interprétation live d'une composition musicale en résonance avec les corps, leur environnement et la matière. Tous reviennent dans *Heliosfera*, pour un tour sous les projecteurs. Sauf que les sources lumineuses sont ici actives, tel un personnage voire plusieurs, et interviennent sans cesse, comme pour moduler les corps présents. Hélios fera : Le soleil sera au rendez-vous. Il surgira du brouillard ou du verre en cristal, puis plantera sa graine dans un bloc de glace. Une dramaturgie de la lumière va guider les corps au lieu de les suivre. La matière si présente dans les créations de Vaneau est ici immatérielle, mais non moins puissante. De la lumière, les quatre chercheurs examinent des facettes que nous ne comprenons pas, où les corps et la matière semblent parfois être l'œuvre de la lumière même, tel un retour aux sources, rappelant que dans la cosmogonie du monde occidental tout commença par le fiat lux aka Big Bang.

Heliosfera donc, telle une étude des relations entre l'humain et son environnement, un symbole des forces de la nature, une chorégraphie des sensations, une danse-théâtre performative qui commence dans une ambiance et par une situation qui ont tout d'une expédition, peut-être polaire. Des êtres débarquent dans un paysage imaginaire dont ils ont à se méfier autant qu'ils vont se l'approprier, alors que le brouillard s'installe sous les cintres et révèle des faisceaux obliques, parfois en errance. Les corps s'ouvrent aux éléments comme à la beauté d'un coucher de soleil et des bras humains semblent prendre feu. En observateurs troublés, nous suivons les aventures d'un quatuor tantôt attiré par le soleil, tantôt le fuyant. La lumière leur est réconfort, mais peut aussi effrayer et nous sommes traversés par leurs sensations de chaleur et par leurs réactions épidermiques quand la lumière semble vouloir s'inscrire dans les corps. Des cris muets se transforment en paysage sonore alors qu'un paysage blanc se dessine au sol, petit à petit, avant que le quatuor ne se transforme en créatures irradiées, en êtres mythologiques, fantastiques ou autrement animaliers qui s'adonnent peut-être à une cérémonie shamanique.

Portée par des sons qui eux aussi semblent diriger le quatuor dans ses pérégrinations surréelles, cette chorégraphie sensorielle, avec ses images parfois subliminales, tire moult inspirations de séances d'observation d'effets lumineux qui se produisent dans la nature comme en lien avec l'architecture. Et comme il se doit pour une pièce de danse qui veut faire sens, *Heliosfera* ne livre pas de recette ni de réponse, mais pose au contraire beaucoup de questions. Et ce non à la science mais à notre manière de percevoir ce qui nous entoure ou traverse.

Λ à voir et à danser Λ

Zonder d'Ayelen Parolin

☐ chroniques - ⌚ 11/06/2024

Avec sa dernière création "Zonder", la chorégraphe Ayelen Parolin dynamite le plateau de l'Atelier de Paris en clôture du festival June Events.

On avait découvert Ayelen Parolin avec sa pièce *Simple* ([lire article](#)). Elle y développait déjà un goût certain pour la loufoquerie, voire l'absurde de situations, pour l'accident et l'inachevé. Avec *Zonder*, elle poursuit sa recherche autour de la figure de l'idiot.



ZONDER © Vince Vdh

La chorégraphe reprend ici la forme du trio avec deux des interprètes masculins de *Simple*, Piet Defrancq, Daan Jaartsveld, et y associe une interprète féminine, Naomi Gibson, qui fait l'ouverture de la pièce. Dans un espace immaculé, la danseuse surgit de derrière un fond de scène constitué de panneaux blancs, entame une danse un peu hésitante, les yeux grands ouverts sur l'espace encore vide qui l'entoure. En

déplacements vifs avec petits pliés, elle arpente la scène.

Sur l'air du *Beau Danube bleu*.

Elle est ensuite rejointe par ses deux acolytes, non sans une certaine inquiétude. Comme dans *Simple*, ils et elle se découvrent, se jaugent et finissent par tenter ici d'inventer ensemble, en usant d'une gestuelle peu conventionnelle et incongrue, une chorégraphie un peu foutraque sur l'air du *Beau Danube bleu* de Richard Strauss, un air entonné tout d'abord dans un murmure, puis de plus en plus fort et sur un registre beaucoup plus martial pour finir. On se rappelle que dans *Simple*, *Besame mucho* constituait un leitmotiv musical final avant un démontage du plateau en bonne et due forme. Dans *Zonder*, le plateau sera soumis à plus grande destruction encore, sur l'air du kitchissime *Beau Danube Bleu*. À coup de masse, de chute de pierre, de scie, de corps passant à travers les cloisons, dans un registre très néo-punk et dadaïste. Pour autant, la danse reste bien présente et qui a vu *Simple*, retrouve les grands jetés, les pliés bras grands écartés, le pas de cheval, etc., une gestuelle malaxant avec gourmandise classique et contemporain.

Λ à voir et à danser Λ

La figure de l'idiote.

Avec *Zonder*, Ayelen Parolin explore une forme d'absurdité élevée au rang de critique de ces conventions théâtrales, chorégraphiques et scénographiques qui finalement escamotent en permanence les ratages et l'imprévisible. Ce en quoi la figure de l'idiote s'impose comme référent dans *Zonder* d'Ayelen Parolin. Car, ignorant des codes et des conventions, l'idiote n'est jamais ridicule. Débarrassé de tout, il fait dans la simplicité la plus naturelle. Pas de subtils jeux de lumière pour magnifier sa danse et les corps. Pas de musique envoûtante non plus, mais le bruit des pas et sauts des danseurs sur le plateau. Au final, dans *Zonder* d'Ayelen Parolin, tout est à vue en quelque sorte. Même le baissé de rideau.

La chorégraphe dit à propos de sa pièce : *« C'est dans la convergence des notions d'exaltation, d'exubérance et d'excès que je voudrais que se niche cette création. Avec l'envie d'orchestrer un désordre chorégraphique, de développer un rituel absurde et extravagant, où la musique, le rythme, jouera un rôle essentiel : libérer les performeur·euse·s de leurs "pensées" et leur permettre de plonger dans l'irrationnel et l'imprévisible. »*

Certains (dans le public) pourraient s'épuiser de cette exaltation allant crescendo. Ce soir-là, le public de l'Atelier de Paris a accueilli ce *Zonder* d'Ayelen Parolin, loufoque et réjouissant de bout en bout, avec un bel enthousiasme.

Concept, chorégraphie : Ayelen Parolin / Créé & interprété par : Piet Defrancq, Daan Jaartsveld, Naomi Gibson.

Zonder d'Ayelen Parolin vu le 8/06/2024 au festival [June Events](#) à l'Atelier de Paris.

La probabilité du néant, chorégraphie de Alexandra « Spicey » Landé, Ateliers de Paris / CDCN – Festival June Events

Jun 12, 2024 | Commentaires fermés sur La probabilité du néant, chorégraphie de Alexandra « Spicey » Landé, Ateliers de Paris / CDCN – Festival June Events



© Gabriel Paquin

fff article de Denis Sanglard

La probabilité du néant, chorégraphie d'Alexandra « Spicey » Landé, figure majeure de la danse Hip Hop au Québec, est une force de proposition d'une énergie pure, sans esbrouffe, emmenée par 8 danseurs qui ne ménagent nullement leur peine, engagés des pieds à la tête dans ce projet qui élargie le champ de la street dance, le déportant dans un environnement peu habituel, un plateau de théâtre, le structurant par une volonté de récit, une dramaturgie. A la fois pièce de groupe, et on relie la qualité intrinsèque de l'ensemble dansant d'un même pas, d'une même figure imposée, laissant également une part d'improvisation en insert où chacun offre au public dans une démonstration magistrale ce dont ils sont capables, une virtuosité stylistique, une signature comme un tag. Loin de se contredire ou de s'affronter, loin d'une battle ordinaire, c'est au contraire dans ce tohu-bohu apparent et pourtant parfaitement maîtrisé, mélange des genres entre Hip-Hop, Krump, Break et Popping, mixés, moulinsés, un dialogue qui ne cesse de se nouer, une contamination des figures qui ne cessent de se reconfigurer par ces apports même pour atteindre une synthèse époustouflante. Portée par un groove hypnotique, musique en live du dj Shash'U, la chorégraphie joue des contrastes et des possibles du corps engagés, entre tension et relâchement, contraction, suspension et accélération, fluidité et raideur. Joue également des relations dans le groupe, entre masse et éclatement, de son élasticité et de sa plasticité, de son positionnement dans l'espace qu'elles découpent au cordeau pour créer par un jeu d'écartèlement et de regroupement constant et imprévisible, en apparence, une véritable dynamique. Et c'est dans ce rapport des uns aux autres, au sein du groupe, dans cette confrontation faite d'écoute, voire d'admiration mutuelle, de hasard travaillé due à l'improvisation, ensuite récupérée et intégrée, et de maîtrise absolue que le titre de cette œuvre prend toute sa raison, davantage dans l'exorcisme de cette probabilité du néant, conjurée par Spicey et ses danseurs qui démontrent avec brio la possibilité d'un vivre ensemble, la curiosité de l'autre malgré les différences, l'échange. Une leçon de danse pour une leçon de vie.

Vu le 4 juin 2024

Théâtre de l'Aquarium

Cartoucherie de Vincennes

Rte du champs de manœuvre

75012 Paris

Zora Snake et Soa Ratsifandrihana à June Events

June Events consacre une soirée dédiée à la mémoire et aux rituels africains. Deux pièces aux profondes sensibilités témoignent du passé et du présent.

Au son d'une flûte traversière jouée en direct, c'est dans la cour ensoleillée de l'Atelier de Paris que débute *L'Opéra du Villageois* de Zora Snake. Au centre, trône un cube noir sur lequel on pose un homme dont le torse est doré, le visage recouvert d'un très long masque et le bas du corps revêtu d'un pantalon collant aux teintes qui font songer à un serpent.



Zora Snake © Marie Koehler

Zora Snake ne bouge absolument pas alors que différentes phrases enregistrées sont prononcées dans plusieurs langues dont celle d'Emmanuel Macron clamant : *Je veux que soit restitué tout le patrimoine africain*. Le thème de cette œuvre signée par le Camerounais est lancé. Toujours sur son socle, il ondule avec une extrême délicatesse, accompagné par des musiques et chants africains. Son immense masque coloré interpelle et l'on comprend qu'il représente une œuvre très ancienne qui est exposée dans la vitrine d'un musée occidental.



Zora Snake © Marie Koehler

Puis le public est dirigé dans la salle de l'Atelier de Paris exemptée de ses gradins. Juste quelques chaises et surtout de nombreux coussins encerclent le plateau. Là, après avoir ôté son masque et son pantalon, une certaine forme de liturgie débute. Alors qu'il étend du sel autour de lui, Zora s'approprie à merveille le langage du hip-hop. Sans prendre d'élan, il saute, tourne sur la tête, zigzague rapidement et gracieusement en faisant voler la fine matière. Mais rien n'annonce la suite à la fois poétique et morbide de ce solo. En effet, alors que le danseur est allongé à plat ventre, des hommes ouvrent une multitude de gros sacs de terre disséminés autour de lui et lui recouvrent tout le corps, même la tête, pour l'ensevelir. L'acte de poésie et d'espoir est joliment décrit par une fleur rouge qui apparaît face à ce visage enterré. Un acte de résistance puissant, inouï et rare sur la mémoire et la réhabilitation des cultures oubliées.



Soa Ratsifandrihana © Harilay Rabenjamina

Soa Ratsifandrihana © Harilay Rabenjamina

C'est ensuite au théâtre de l'Aquarium que Soa Ratsifandrihana, d'origine malgache, présente sa dernière création, *Fampitaha, fampita, fampitana* qui signifie la comparaison, la transmission et la rivalité. En conséquence, on ne s'attend vraiment pas à voir dès le début quatre interprètes vêtus d'amples robes et pantalons colorés propres au XVIIIe siècle, qui dansent des quadrilles baroques. Ils indiquent vocalement des pays : Haïti, Madagascar, Guadeloupe, Martinique, Antilles, France, Belgique... tout en expliquant qu'il s'agit de la première génération d'immigration, puis des deux suivantes... Ainsi, sur les musiques aux multiples styles du guitariste Joël Rabesolo, les corps se défient, se choisissent et se purgent (des strates) de violences qui les composent.

Alors que les costumes deviennent contemporains, les citations de rues, et surtout la rue des Negmarrons, fait songer à l'esclavage. D'autres, à la terrible misère qui règne à Madagascar depuis son indépendance en 1960. Mais pour autant, rien n'est larmoyant, même quand il est question d'un village noyé sous les eaux. Car la population de cette immense et magnifique île est résiliente et farouche. Ceci d'autant plus que la danse est leur moyen d'expression et de transmission depuis toujours. La chorégraphe et danseuse Soa Ratsifandrihana dessine à merveille son pays de naissance en entremêlant les styles de danse, du passé au contemporain avec une aisance surprenante grâce aussi aux excellents interprètes. Les corps racontent leur histoire, à travers danse et musique, et imaginent un futur émancipateur dans cette magnifique parade à l'exil, où vibre l'éclatement des vécus au même titre que leur réappropriation.



Soa Raditsfandrihana © Harilay Rabenjamina

Comme le souligne Anne Sauvage, l'objectif de cette 18^e édition de *June Events* est de porter une attention particulière à des œuvres entrelaçant mémoires individuelles et mémoires collectives, le plateau se fait autant l'écho de nos histoires intimes que de la grande Histoire.

Pari grandement gagné ce soir là.

Sophie Lesort

Le surgissement d'Ayelen Parolin dans ZONDER clôture June Events

Le 13 juin 2024 par Delphine Goater

La chorégraphe argentine **Ayelen Parolin** poursuit son travail sur l'absurde avec **ZONDER**, un trio tonique et ahuri, présenté en clôture du festival June Events.



Chorégraphe et danseuse, **Ayelen Parolin** vit et travaille à Bruxelles. Née en Argentine, elle arrive en Europe en 2000 et suit la formation *exerce* à Montpellier. Elle débute ensuite une carrière d'interprète qui l'amène à collaborer avec de nombreux chorégraphes, puis de chorégraphe, notamment en Belgique où elle s'installe en 2016, enchaînant les résidences et les compagnonnages. On l'a vue ces dernières années en France avec **WEG**, pièce pour neuf interprètes, et dernièrement à Chaillot avec le trio **SIMPLE**. Elle est enfin régulièrement invitée à chorégrapier pour des compagnies



internationales, comme la Compagnie nationale coréenne de danse contemporaine, le Ballet national de Marseille, Carte Blanche – la compagnie nationale norvégienne de danse contemporaine ou, très récemment, le CCN – Ballet de Lorraine.

Dans ZONDER, également un trio, les corps sont comme mus malgré eux par des mouvements réflexes, formant une sorte de palimpseste des chorégraphies enfouies dans le corps des danseurs. Pris dans une frénésie nerveuse, les trois danseurs hallucinés enchaînent ce qui semble être une chorégraphie fragmentaire où l'on devine des petits sauts cavaliers, des coups de pieds sportifs et de nombreuses citations de chorégraphies classiques ou contemporaines. Parmi le corpus chorégraphique utilisé par les trois excellents interprètes figurent en effet la danse académique, folklorique (Schuhplattler), le pop/disco et le contemporain. Au fil de cette première partie du spectacle, les interprètes de plus en plus lunaires fredonnent le *Beau Danube bleu* de Strauss, et semblent marquer les mouvements au rythme de la valse, qu'ils comptent en allemand !

Dans une deuxième partie complètement baroque, les danseurs reviennent en costumes d'opérette décalés, tandis que le décor est littéralement explosé à la masse, à la scie ou à la tronçonneuse. Valse de Vienne oblige, on pense à une critique de l'empire austro-hongrois décadent, qui passe par l'usage du kitsch et du trash et culmine dans une apocalypse joyeuse absolument décalée. Alors que le spectacle qui devait initialement être nommé « Sans titre » cultive l'art de la suspension en s'appelant ZONDER (sans, en néerlandais), c'est un vrai spectacle punk, qui n'a pas froid aux yeux !

Crédit photographiques : © Vince VDH, Stanislav Dobak

Dona Lourdès, une création de Nêmo Camus et Robson Ledesma, Atelier de Paris / CDCN – Festival June Events

Juin 14, 2024 | Commentaires fermés sur Dona Lourdès, une création de Nêmo Camus et Robson Ledesma, Atelier de Paris / CDCN – Festival June Events



© Valria Shcherbina

fff article de Denis Sanglard

Nêmo Camus, interroge l'histoire de sa grand-mère, Lourdès de Oliveira, l'iconique « mulatta carioca » du film *Orfeu Negro* (1959), du réalisateur Marcel Camus dont elle devint l'épouse. Jeune femme métisse, née d'une femme noire d'origine modeste et d'un père blanc d'un milieu bourgeois qui ne l'a jamais reconnue, elle incarne par son discours sans misérabilisme toute l'ambiguïté d'une politique raciale brésilienne dont elle fut l'objet impuissant sinon la victime. Assignée à un dictat esthétique exotique par la danse pratiquée, la samba, un cliché du Brésil tenace, qu'elle métissait avec sa pratique de la danse classique, une différence qui lui valut d'obtenir le rôle de Mira, le récit de Lourdès de Oliveira recueilli par son petit-fils cristallise sans qu'elle le reconnaisse la politique raciale du Brésil mise en place, théorie eugéniste du blanchiment opérant dès la fin 19^{ème} siècle, blanchiment racial progressif d'une même famille par le biais du métissage et que représente un tableau manifeste, *La rédemption de Cham*, de Modesto Brocos, œuvre raciste de 1895, illustrant picturalement cette théorie et cette politique. La chorégraphie performative initiée par Nêmo Camus, par elle et au-delà de son histoire familiale, pose la question du regard, du corps, du regard sur le corps, son inscription conflictuel dans un processus politique raciste et de sa reproduction. La danse ici, la samba / danse afro, et le classique / canon occidentale, que Lourdès de Oliveira représentait et synthétisait est le vecteur d'une assimilation inconsciente de ce processus à l'œuvre mais qui n'échappe pas à la violence symbolique de sa représentation. C'est cela que Nêmo Camus dénonce et démontre, cette sourde distorsion qui aveugle ceux qui en sont les acteurs et victimes.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Sur le plateau couvert de confettis, métonymie d'un carnaval, le performer brésilien Robson Ledesma prend en charge le récit de Lourdès de Oliveira, entretien enregistré par son petit-fils et diffusé pendant la performance. Une réappropriation, au-delà du genre et des clichés, d'une grande sensibilité qui n'est nullement imitation. Une danse déliée, épurée, à l'os et comme détachée de son modèle, approché comme à rebours pour le débarrasser à la fois de son exotisme et de son classicisme, de sa violence symbolique et lui offrir une nouvelle perspective originelle qui effacerait à la fois les clichés afférents et le racisme qu'ils contiennent pour affirmer une nouvelle identité dépouillée de tout ce fatras polémique et que la diaspora, dont fait partie désormais Robson Ledesma, reconnaît mais dont elle s'affranchit, redéfinissant les contours de la danse brésilienne qui n'échappe toujours pas à un regard occidental biaisé. Ce portrait de Lourdès de Oliveira est aussi le sien. Reprenant les figures et positions classiques qu'il brise sèchement, de la samba qu'il accentue, échos d'une extravagance carnavalesque, sa danse s'enroule sur elle-même, jusqu'à son épuisement. A laquelle s'ajoute, en contrepoint mémoriel accusant le décalage et la violence contenue, une gestuelle empruntée au tableau de Modesto Brocos.

Mais de cette de cette proposition singulière, dans sa réalisation performative impeccable et qui échappe à toute démonstration, osons la comparaison, on songe à Ohno Kazuo et son mythique solo butô de La Argentina, Antonia Mercè y Luque, où le corps transfigurait le souvenir et l'éblouissement de ce danseur devant cette immense danseuse flamenca. C'est peu ou prou la même approche, le politique en plus, l'apparat en moins, nourrie ici du témoignage radiophonique et fragmentaire de Lourdès de Oliveira, omniprésente et omnisciente, où l'on regrette juste de ne pas voir quelques images de son interprétation de Mira. Seule trace d'une carrière avortée par son mariage, à la demande de Marcel Camus, de son expatriation en France et de l'oubli. Nêmo Camus, son petit-fils blanc, fait acte de mémoire qui dépasse la simple histoire de sa grand-mère pour interroger l'héritage du Brésil, une histoire d'appropriation et de réassignation politique et raciale des corps, un corps de fait politique. La samba de Robson Ledesma, cette performance prégnante en devient le manifeste.

Dona Lourdès, une création de Nêmo Camus et Robson Ledesma

Conception et écriture : Nêmo Camus

Collaboration chorégraphie et interprétation : Robson Ledesma

Dramaturgie : Nathalia Kloos

Création costumes : Miguel Peñaranda Olmeda

Regard chorégraphique : Mary Szydlowska

Scénographie : Rafa Pamplona

Création lumière : Ines Isimbi

Création sonore : Baptiste Le Chapelain

Avec la voix de Lourdès de Oliveira

Vu le 8 juin 2024

Cartoucherie de Vincennes

Rote du champs de manœuvre

75012 Paris

Atelierdeparis.org



Le Cabaret de la Rose Blanche de Radhouane El Meddeb © Agathe Poupeney

Au « Cabaret de la Rose blanche », la gravité sous les paillettes

Créée au Manège de Reims, la dernière pièce de Radhouane El Meddeb a fait escale à June Events. Dans cet espace hors du temps, dans une ambiance à la fois festive et mélancolique, le chorégraphe évoque en musique, en mots et en danse le chagrin de l'exil.

14 juin 2024

Bienvenue au Cabaret de la Rose Blanche ! Bienvenue dans une bulle où chacun oublie vite où il se situe, mais pas où il est né. Bienvenue. L'interjection revient souvent. Qu'est-ce que souhaiter la bienvenue à quelqu'un ? Comment lui faire bon accueil ? Il est bon de se répéter ce mot, en apparence anodin, promesse faite à tous les exilés, tous ceux qui fuient leur pays en quête d'un havre de paix et de sécurité et d'une nouvelle vie.

Bienvenue dans la nouvelle pièce du chorégraphe **Radhouane El Meddeb** qui renoue ici avec l'une de ses sources d'inspiration préférée : la culture méditerranéenne. Le Cabaret de la Rose Blanche renvoie au film égyptien éponyme de 1933, mais également à un mouvement allemand de résistance au nazisme apparu en 1942. « Cette double référence donne donc la couleur d'un cabaret qui rend hommage à la liberté joyeuse d'une époque et s'inscrit en résistance contre l'obscurantisme d'aujourd'hui. » Selon la note d'intention du chorégraphe, « il transcrit également cette dimension nostalgique mais pleine d'espoir, le rôle de l'art comme discours politique et social. »



© Agathe Poupeney

Des récits d'âmes tourmentées chantés

Pièce pour six interprètes, trois danseurs, une chanteuse et deux musiciens, Le Cabaret de la Rose blanchenous prend dans ses filets grâce à ces présences au plateau. Impériale, digne héritière des magnifiques divas, Saliha, Fairuz ou Dalida, dont elle convoque la mémoire, la chanteuse tunisienne **Lobna Noomene** rayonne. Sa voix troublante nous conte des récits d'âmes tourmentées par le chagrin, ce poison lent qui tue en secret lorsque « [la] terre s'éloigne un peu plus chaque jour. »

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques



© Agathe Poupevey

© Agathe Poupevey

Comme antidote, Radhouane El Meddeb invente un spectacle festif et généreux. Ici, on salue la joie d'être ensemble, de boire du champagne dans l'outrance, l'extravagance et le burlesque tout en égrenant la prose poétique de **Marianne Catzaras**. Le contrebassiste a une rose rouge piquée au-dessus de la tête, les danseurs se déplacent crânement en faisant voler leurs épaulettes à franges et en rajustant leur perruque à fleurs ou leurs lunettes roses. Mais le souvenir des « *cartes d'identité sans nom rejetées par la mer* » affleure à tous moments.

Créé au Manège de Reims dans un dispositif circulaire, *Le Cabaret de la Rose blanche*, perd-il de sa magie, présenté dans une version frontale ? Même pas... Ce cabaret est celui du partage et non du repli sur soi, de l'ouverture à la différence. La bouleversante reprise de *Lettre à France* de Polnareff par le vibronnant **Selim Arjoun** s'éclaire d'une dimension nouvelle et nous accompagne longtemps après être sorti de ce cabaret.

Claudine Colozzi



June Events 2024: a living handbook for [a movement] art engagé [By Tracy Danison]



"La Probabilité du Néant", by Alexandra 'Spicey' Landé. Photo © Gabriel Paquin

Last Saturday was the last day of June Events 2024 dance performance festival at Atelier de Paris, at the Cartoucherie arts center in the Bois de Vincennes.

I came early to experience Françoise Tartinville's *Vibrations Cosmiques*, performed by Paris and suburban conservatory dance students and amateurs meant, according to the choreographer's note, "to highlight the infinitely grand and infinitely small invisible links that hold us all together...".

Also, I came because of a previous experience: for my money one of the best and most successful performances of the festival was *Opéra du Villageois* by Zora Snake. Sacred act, dance, opera and agitprop wrapped into one *Opéra* is a tour de force by artists who know their business.

In the contrasts of bright sunshine and early shadows of evening on the Cartoucherie's rough lawn, the snaking, dissolving and resolving of Tartinville's *Vibrations'* dance forms charmed me. The spirit of it came through my ear – not usual for me – with a soundtrack that begins with *Hair's* "Ain't got no":

Ain't got no home (So)/Ain't got no shoes (Poor)/Ain't got no money (Honey)...

and ends with its "I got life":

I got my tongue/Got my chin/Got my neck/Got my tits...

Put aside that the two songs brilliantly echo New Age references such as Lao Zi, Buddha, Jesus, Thoreau and/or Walt Whitman, among others, and that the 1967 musical references every item on today's socio-cultural issue list as well as all the issues named in the June Events 2024 festival note, *Hair* was the first live dance performance I ever saw. A Revelation. And between "Ain't got" and "Got", the soundtrack featured artists and styles that seem to me to straddle every year from



Revelation to the present moment. Among other rappers, I thought, figured 50 Cent and Notorious B.I.G.(?). The fuckingmotherfuckingcocksuckingdesperation of the former calls up my army days and the painful discovery of my angry son as teen-man, the latter, the much later death of a favorite brother in the New Mexico desert.

Taken together, my experience of *Vibrations Cosmiques* shows pretty clearly at least four reasons why I believe Dance is the primal art: it operates in the flow of visible and invisible space, in the present moment and in the past, belongs to everybody and is totally and ineffably intimate.

Tartinville's piece, which was outdoors and free, and two other equally distinctive dance performances capped the festival, recalling in form and substance the range and depth of three intense weeks of dance performance. At 7.30 pm, in the intimate Atelier de Paris auditorium, *Dona Lourdes*, a solo by Néo Camus and Robson Ledesma, a moving *conférence dansée* ("danced learning") around the story of the woman who played Mira in the 60s film *Black Orpheus* as seen by herself, now a grandmother and interpreted by her grandson. At 9 pm, in the large Aquarium auditorium nearby, was Ayelen Parolin's *Zonder*, a hilarious three-person physical comedy cum dance movement deconstruction.

Anne Sauvage, director of the Atelier de Paris, who put together the June Events 2024 program, is quoted as having put together a "resolutely xénophile and inclusive" program that "runs the gamut of creative diversity" to reflect deeply on, among other topics, social and culture racialization, post- and neo-colonialism and intergenerational transmission in a context of culture tension, war and climate change. And this with artists from three continents.



"Fampitaha, Fampita, Fampitana" by Soa Ratsifandrihana Photo © Harilay Rabenjamina



With its free workshops and participative and professional initiatives in and around the community and more than 20 dance performances, June Events 2024 has above all created a living handbook on how to do dance performance (or movement art) as “art engagé” for today.

At sight, I messily divide the June Events 2024 Handbook into two categories of dance experience: “On Ballet for Today” and “On the Logistics of Movement”.

By “On Ballet”, I mean dance performance focused on using a sustained form of sense (coding) to bring spectators along – like classic ballet once did. As “form of sense” or coding, I am thinking hip hop and TV tropes (See BAP/Beyond Words: [Je l’aime à la Folie : Straining every sinew of theatrics, dance and multimedia](#)). In a certain way, I think, Ballet-type pieces can be understood as a type of contemplation.

By “On Logistics”, I mean work focused on the regulation of the flow of movement within a performance and toward its destination. In other words, a piece strikes me most strongly for its originality, for how it *happens* and allows a spectator to become a participant in its sensibility.

About five performances straddle both categorizations – they “made me” watch them and struck me by how they happened.

Over the next couple of weeks, as I prepare my [Real Presence, Exorcism of Putin and Call for Normal Life \(BAP/Beyond Words, 26 June 2024\)](#) my stern *poésie de geste* aimed to send World-wide Armed Reaction REELING BACK to the grisly Shadows from which they have Emerged, I’ll be writing about certain of these examples of [a movement] *art engagé*: how some may be ballets for today and others, models of flow, sensibility and Imagination models of making dance performance *happen*.

Beyond the Handbook, though, as far as I’m concerned, June Events 2024 proved above all and beyond all reasonable doubt that physical proximity, artistic professionalism and clear-eyed intelligence in dance performance are a path – maybe the only path – to get beyond words and get toward the (re-)Imagination of the world we now so urgently need.

Performance thumbnails

I was not able to experience all the performances at June Events 2024. What follows is a quick take on those I was able to. I plan expanded reviews for certain more exemplary pieces later on.

On Ballet: Dona Lourdès and Zonder, which I’ve already mentioned, but also Vania Vaneau’s gorgeous *Heliosfera*, which managed to show this spectator and his companion an electromagnetic wave, saving us a possible costly trip to the Large Hadron Collider in wildly expensive Geneva, Switzerland; Alexandra ‘Spicey’ Landé’s *La Probabilité du Néant* (“The Probability of Nothingness”), which I immediately dubbed “Elmo Swan Lake” after the famously abrupt Muppet, truly, perhaps, the *Beggar’s Opera* of late capitalism; Arthur Perole’s *Tendre Carcasse*, dance as theater performance, which explores the symbolization of the body; Idio Chichava’s *Vagabundus*, an African chorus, shards of voodoo, politics and poverty revolving around human vibration...

On Logistics: Aliféyini Mohamed’s *Shido*, a solo that gets in the skin of autism; Pierre Pontvianne’s *Jimmy*, capturing the emotional truth of a body; Sonya Lindfors’ *Something like this*, anatomizing hip hop as a code for life; Myriam Soulanges’ and Marlène Myrtil’s performance dance *Tropique du képone*, using dance to attitudinize a political story...

Straddling: Clara Furey’s *Unarmoured* uses actual sexual rather than symbolic movement to represent itself: fucking as romance instead of romance suggesting fucking, a Sex Ballet, if you will; Marie Orts’, Talia de Vries’ and Roméo Agid’s, *Contre-forme* mixes athletic form and gesture along with player and spectator attitude and emotions to build a lovely dance tableau; Zora Snake’s absolutely brilliant *Opéra du Villageois*, political theater, spiritual experience and wonderful dance; and Soa Ratsifandrihana’s *Fampitaha, Fampita, Fampitana* (“Comparison, Transmission and Rivality”), hilariously flawless social analysis of immigration and social integration and a very seriously constructed dance performance happening.

Clara Furey et Spicey : Soirée québécoise à June Events

Deux propositions aux antipodes, d'un voyage intérieur et sensuel à la *street dance* du moment.

Une soirée québécoise, dans l'immense variété des écritures montréalaise, allant d'une écoute très intimiste à l'explosion dans l'espace urbain. Retrouvailles avec Clara Furey, complice historique de Benoît Lachambre, artiste chorégraphique autant que chanteuse. Furey ne nous est pas inconnue, notamment depuis le mémorable *Chutes incandescentes*, duo rocambolique avec Lachambre autour d'un piano. Une chorégraphe qui ne cesse de chercher de nouvelles formes, prête à prendre tous les risques. Ensuite, une vraie découverte, celle de Spicey, figure incontournable de la *street dance* (on ne parle plus de danses urbaines, nous dit-elle – lire notre [entretien](#)), qui n'était jamais venue en France. Anne Sauvage qui dirige le CDCN Atelier de Paris et le festival June Events, l'a découverte sur place, à Montréal, et l'a spontanément invitée à présenter *La Probabilité du Néant*, une fresque urbaine d'une écriture très personnelle.

Tomber les armures

Clara Furey aime partir de sensations intérieures pour les transformer en chorégraphies sensorielles. Mais elle n'est peut-être jamais allée aussi loin que dans *Unarmoured*, sa nouvelle création. Avec une ambition, voire une injonction : Faire tomber ses armures, surtout celles qu'on se construit à l'intérieur de soi. Ici, dans un domaine précis, à savoir le rapport à l'amour, la sensualité et l'érotisme. Evoquer, représenter, vivre la sensualité sur le plateau et en transmettre des frissons, des envies au public ?

C'est une façon de mettre le corps au centre de la danse, d'une manière différente du discours sociétal tenu par les performances de la génération Jérôme Bel, Xavier Le Roy etc. Transmettre au public une idée et des sensations d'un érotisme libéré puise carrément sur les terres de la subversion. L'intention en tout cas y est : « *oser l'amour qui a façonné cette création* », comme elle dit, et « *réengager son corps, son rapport à l'érotisme.* » Un beau projet, un rappel utile dans une société qui ne jure que par l'argent. Quasiment un manifeste, mais pas une manif. Pas « tomber la chemise », mais tomber les bouts d'armure qui empêchent de vivre.



Brian Mendez et Justin de Luna dans "Unarmoured" © Kinga Michalska

On arrive pourtant aux limites de l'exercice quand il s'agit d'agrémenter ces intentions d'une forme scénique et chorégraphique. Si certains tableaux sont de vrais plaisirs pour les yeux, grâce à des techniques de danse pleines de finesse et de précision, le spectacle frontal est une forme qui se construit ses propres armures. Des mouvements ondulatoires du bassin et autres représentations de rites ou d'extase ne suffisent pas pour dépasser ces barrières. Et si cela avait lieu, la transgression serait difficilement acceptée à notre époque, de plus en plus restrictive. Revendiquer sur le plateau une démarche qui ne se laisse pas réaliser pour prouver, par un spectacle sans possibilité d'aboutir, sa propre nécessité et en même temps son impossibilité, voilà le paradoxe qui porte – et en même temps plombe – *Unarmoured*.

Spicey sur le front

Découverte de grande ampleur, *La Probabilité du Néant* de Spicey réunit neuf interprètes dans une quadrature du cercle où la danse et la vie ne font qu'un. C'est la force de cette pièce, où chacune et chacun se révèle dans la puissance de ses failles intimes. Leur véracité est telle qu'on croit les avoir croisés dans son quartier, peut-être même hier. Et pourtant, la troupe ne cède rien en termes d'écriture chorégraphique, de précision ou de présence.

Surnommée Spicey, Alexandra Landé revendique un lien direct entre les situations sur le plateau et la vie réelle. Et même si certaines scènes partent dans la beauté filigrane d'univers oniriques et presque vers des mudras en ombres chinoises, elle n'esquive en rien la question de la violence et des agressions en gang. L'idée est ici partie du *bystander effect*, phénomène social qui veut qu'un grand nombre de témoins d'un acte de violence est moins susceptible d'intervenir qu'un petit nombre. Plus il y a de personnes, plus chacun délègue sa responsabilité aux autres. Si le point de départ est intéressant, *La Probabilité du Néant* n'est pourtant, et heureusement, pas la mise en scène d'une théorie sociologique.



"La Probabilité du néant" © David Wong

Spicey réussit à extraire des circulations urbaines une énergie chorégraphique envoutante, sans jouer la carte des cyphers ou autres stéréotypes. Chaque personnalité éclot et s'exprime, reliant ses émois intimes à la partition urbaine d'une danse qui se joue des catégories. Indéniablement, la Québécoise a le sens du rythme et des énergies. Il faut dire que ses parents étaient déjà dans le hip-hop et qu'il n'est donc guère étonnant qu'elle aborde la vie à travers la culture de la *street* qui l'accompagne depuis son plus jeune âge. *La Probabilité du Néant* est une plénitude chorégraphique, et on espère donc revoir très vite Spicey sur les scènes françaises.

Thomas Hahn

June Events, le 4 juin 2024

Zonder, un projet d'Ayelen Parolin, Atelier de Paris/ CDCN – Festival June Events

Juin 18, 2024 | Commentaires fermés sur Zonder, un projet d'Ayelen Parolin, Atelier de Paris/ CDCN – Festival June Events



© Vince

fff article de Denis sanglard

En travaillant sur la figure de l'Idiot, Ayelen Parolin s'affranchit de nouveau de toutes normes. Pour une liberté chorégraphique absolue, un art du chaos savamment orchestré, une innocence retrouvée. S'emparant avec jubilation des figures de style des grand chorégraphes, vocabulaire ébauché, fragmenté, du classique au contemporain et la liste est longue des emprunts détournés, comme des figures sportives également, qu'elle ne parodie nullement mais qu'elle exécute, au double sens du terme, Ayelen Parolin se foutant bien du quand-dira-t-on envoie tout péter dans un joyeux jeu de massacre ou plus rien, de la danse à la musique et au décor ne résiste à cette entreprise de démolition générale. L'idiotie n'étant qu'un prétexte, un faux-nez pour affirmer une chose toute bête, la plaisir pur de danser jusqu'à la stupéfaction ou le plaisir sinon le ravissement d'avoir réalisé, réussit à faire ça, puis ça, et encore ça, spontanément, sans réfléchir. Laisser place à l'imprévisible, au hasard, suivre son corps penser et faire, décider au fil de l'eau sans savoir où il vous mène, se fichier comme de l'an quarante de l'à-peu-près et du regard porté sur ce travail improbable et de son résultat. Ou bien en toute conscience et avec application suivre une chorégraphie imposée, réaliser des figures sans trop y croire, sans savoir bien pourquoi. Mais faire, quand même. Et c'est dans ce jeu de bascule entre ces deux pôles que se construit cette pièce inclassable, que naît l'incongruité, l'absurde et jaillit le fou rire. Il y a du Beckett là-dedans, du « rater encore, rater mieux », avec obstination forcenée et constance. Il faut regarder attentivement le visage de ces trois qui, en panique, sur le plateau dans un train d'enfer et au risque de se perdre mènent la danse sur des

sentiers non balisés, semés d'embûches, visages stupéfaits et ahuris d'être là, à guincher avec application, lever la jambe, sauter comme des cabris, tenter de se rappeler ce qu'il y a faire, se planter, jubiler de réussir plus ou moins, et finir par tout faire valser. Sur *Le Beau Danube bleu* justement, cette scie musicale sabotée, elle aussi massacrée, chantonnée faux, hurlée avant que la musique ne prenne le relais en hoquetant elle aussi. Sur le plateau c'est la folie qui règne bientôt et plus rien ne lui résiste. Dans les pièces précédentes quelque chose s'annonçait, grondait, qui trouve ici son apogée. **Weg** voyait une pianiste massacrer allégo son piano et les danseurs empêtrés dans une chorégraphie qu'ils ne semblaient pas maîtriser, **Simple** la destruction d'une structure de bois patiemment montée et des danseurs tout aussi désorientés, **Zonder** parachève le tout, c'est la chorégraphie elle-même qui est mise sur le billot et tout l'appareil scénographique avec, des planches au rideau de scène. La danse toute nue. Derrière le burlesque et la farce se niche la métaphore d'une déconstruction plus générale et subversive. Mais cette irrévérence et cette extravagance charpentée et joyeuse n'est en aucun cas une attitude provocatrice. Au contraire, c'est sans nul doute recentrer sévèrement la danse, lui octroyer une place désincarcérée de ce qui l'empêche d'atteindre le plus grand nombre dans sa pratique et son approche. Une ode aux amateurs ? peut-être bien. Ayelen Parolin nous autorise, nous aussi, à oser la danse, sans inhibition aucune, en toute insolence. Cette entreprise de démolition n'est rien de moins que la tentation de créer un autre rapport à la danse, « remettre en question les convenances ou conventions idéologiques, esthétiques et politiques ». L'anarchie en somme, c'est-à-dire l'ordre moins le pouvoir, dans un laisser-faire jubilatoire loin du n'importe-quoi, qui n'est rien de moins que de remettre, décorseté, le vivant dans sa toute sa diversité, toute sa complexité et richesse sur un plateau sans jamais omettre cette notion toute bête du simple plaisir. En cela **Zonder** est encore une fois, comme pour **Simple**, une entreprise de démocratisation.

Radio



• En Direct

RFI Monde en direct

Suivez toute l'information avec Radio France Internationale en direct. Retrouvez notre grille des programmes et écoutez nos derniers journaux chaque demi-heure. Regardez également le direct RFI en vidéo.



Écouter le direct



Découvrez nos podcasts

À propos du spectacle *Vagabundus* d'Idio Chichava à JUNE EVENTS, journal du 22 mai de 5h à 5h30

🎧 Les Antilles et Mayotte au festival de danse JUNE EVENTS

danse



"Shido" de Lil'C et "Tropique du képone" de M. Soulanges et M. Myrtil à l'affiche de JUNE EVENTS
• ©JUNE EVENTS / Lalere

● **C**e soir mardi 28 mai, les chorégraphes et interprètes Myriam Soulanges et Marlène Myrtil avec "Tropique du Képone" et Aliféyini Mohamed, alias Lil'C avec "Shido" se produiront dans le cadre du Festival JUNE EVENTS. Deux propositions qui démontrent toute la vitalité de la danse et des chorégraphies en provenance des Outre-mer.

[Patrice Elie Dit Cosaque](#) - Publié le 28 mai 2024 à 14h04

franceinfo:

Dans cette 18ème édition de **JUNE EVENTS** (qui se déroule jusqu'au 08 juin à Paris), parmi les spectacles de danse proposés venus de tous les horizons, de toutes les expressions, les Outre-mer ont droit à leur soirée ce mardi 28 mai 2024.

L'Atelier de Paris, centre de développement chorégraphique organisateur de l'événement, situé à la Cartoucherie de Vincennes, a convié trois artistes pour deux spectacles de danse aux arguments qui vont parler au corps, au cœur et aux consciences.

Rencontre, durant leur préparation à cette importante soirée, avec Aliféyini Mohamed alias Lil'C (Mayotte) et Myriam Soulanges + Marlène Myrtil (Guadeloupe + Martinique)

Myriam Soulanges + Marlène Myrtil / "Tropique du képone"

Il y a dix ans, elles alertaient déjà sur les conséquences dramatiques que le chlordecone a entraîné pour les organismes et l'environnement aux Antilles. C'était dans un spectacle appelé *Principe de précaution*

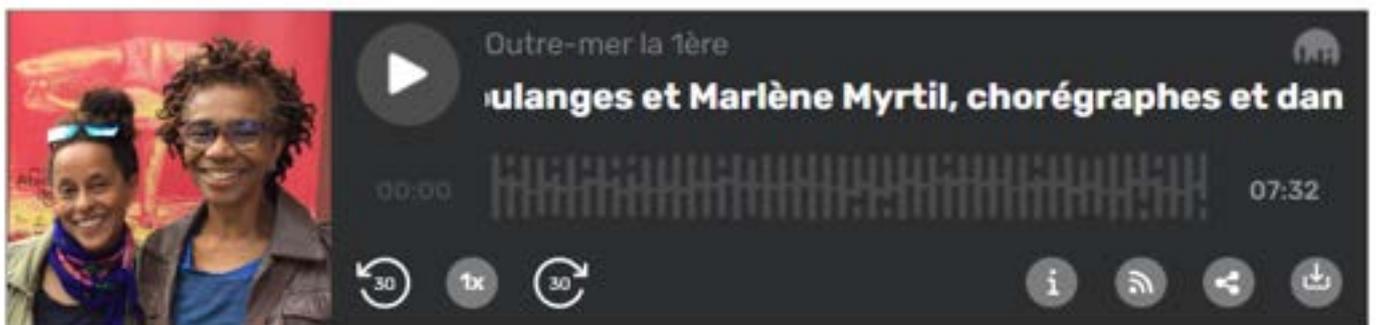
Myriam Soulanges et **Marlène Myrtil** récidivent ensemble une décennie plus tard dans une nouvelle pièce chorégraphique autour du même thème **Tropique du képone**. Spectacle engagé et engageant, grave mais non sans humour, aux contours afro-futuristes pour imaginer ce que sont devenues ces Antilles engluées, polluées irrémédiablement par le pesticide (baptisé ici vous l'aurez compris de l'une de ses autres appellations : képone).

Les deux chorégraphes et interprètes ne se sont jamais perdues de vue mais l'évidente complicité qui les lie saute immanquablement aux yeux et il n'en fallait pas moins pour imaginer et ré-imaginer, sur scène et en corps, le monde dans lequel Martinique et Guadeloupe sont plongées depuis l'avènement du chlordecone.



Myriam Soulanges et Marlène Myrtil • ©La1ère

À base d'archive sonores et de musiques d'époques (réorchestrées par le musicien guyanais Yann Cléry), *Tropique du képone* malgré son sujet toxique prône paradoxalement la réconciliation, selon le souhait de ses deux créatrices. Rencontre avec Myriam Soulanges et Marlène Myrtil :



"Tropique du képone" se joue ce soir mardi 28 mai 2024 sur la scène du théâtre de l'Aquarium à Paris dans le cadre de JUNE EVENTS. Puis à Rennes le 08 juin 2024 au Théâtre de l'Aire Libre ; puis au Théâtre d'Outre-mer en Avignon (TOMA) - Festival d'Avignon du 10 au 14 juillet 2024.

Aliféyini Mohamed alias Lil'C / "Shido"

Les premières fois ont ceci de touchant qu'elles sont parfois un saut dans le vide mais qui ont été mûrement préparées pour maîtriser la chute. Il a fallu trois ans à **Aliféyini Mohamed** (mais nous utiliserons son nom de scène **Lil'C**) pour porter ce spectacle **Shido** jusqu'à la scène de l'Atelier de Paris ce mardi d'où 28 mai.



Lil'C a chorégraphié et interprète "Shido" • ©Benedicte Kurzen |

C'est donc la première chorégraphie qu'il signe de son nom et l'occasion nous avait déjà été donné de voir tout son talent dans le spectacle Murmures des décasés (joué à Paris et au TOMA, théâtre d'Outre-mer en Avignon) de **Djodjo Kazadi** - qui a porté son regard sur la création de Lil'C.

Shido porte aussi en soi un argument des plus émouvants : ce spectacle est tout entier dédié et tourné vers son frère autiste. Lil'C à travers *Shido* (miroir en shimahoré) a voulu lui donner la parole, à travers ses mots dansés, à travers l'expression de son corps.

franceinfo:

Et quant on sait cela, la mise en scène, la scénographie (tout au long de *Shido*, Lil'C manipule symboliquement seize pierres ; des vidéos sont projetées et l'on entend des chants mahorais), les gestes, les mouvements de chaque muscle du corps du danseur font sens. C'est pour son frère que Lil'C a créé cette pièce chorégraphique, c'est pour son frère qu'il danse avec tout ce qu'il est. Écoutez Lil'C évoquer sa toute première chorégraphie *Shido* :



"Shido" de Lil'C se joue ce soir mardi 28 mai sur la scène de L'Ateier de Paris dans le Festival [JUNE EVENTS](#).



Le Beau Bizarre #68 avec Soa Ratsifandrihana

3 juin 2024 · 00:46:21

1 0 0

▶ 0:00 / 0:00   

Activité

Description



Le Beau Bizarre par Zineb Soulai... @Le_Beau_Biza...

3 juin 2024

Se défaire des couches académiques, se reconnecter à son corps, chercher sa danse dans une perspective décoloniale est la feuille de route que s'est donnée Soa Ratsifandrihana dans Fampitaha, fampita, fampitàna, un quatuor groovy et solaire. Et elle est mon invitée dans ce 68ème épisode du Beau Bizarre.



Le Beau Bizarre #68 avec Soa Ratsifandrihana

3 juin 2024 · 00:46:21

▶ 0:00 / 0:00   

0 0 0



Comment arrive le besoin de trouver sa propre danse malgré un parcours académique reconnu et applaudi ? Comment apprendre à désapprendre ? Comment se reconnecter à son histoire lorsque celle-ci a été écrite uniquement du point de vue du dominant ? Comment trouver dans le corps un ancrage dans son histoire davantage que dans une langue non transmise ? Comment la fiction et la création peuvent combler les trous qui percent l'Histoire ? Et comment le collectif peut donner de la force et du poids aux récits manquants ?

Ce sont quelques-unes des questions que j'ai eu envie de poser à Soa Ratsifandrihana, artiste franco-malgache installée à Bruxelles. Elle déploie un projet en diptyque : "Rouge cratère", une pièce sonore issue de son voyage retour à Madagascar et "Fampitaha, fampita, fampitàna", une pièce chorégraphique créée en mai dernier au Kunstenfestivaldesarts. Elle est mon invitée dans ce 68ème épisode du Beau Bizarre.

"Rouge cratère" sera disponible sur les plateformes d'écoute à partir du 26 juin 2024, date d'anniversaire de l'indépendance de Madagascar. "Fampitaha, fampita, fampitàna" sera ce 6 juin au festival June event avant une jolie tournée qui passera notamment par la MC93 dans le cadre du festival d'automne.

Avec les apports de l'auteur malgache Naivo, de l'historienne malgache Helihanta Rajaonarison, de l'artiste Rebecca Chaillon, de l'autrice Faïza Guène, et du rappeur Kerry James. Avec un clin d'œil à Lisa Simpson.



À propos de Soa Ratsifandrihana, au sujet de
Fampitaha, Fampita, Fampitàna à JUNE EVENTS,
18:17:49